

L'ARPOITRE



ANNOULD

LA SAINTE FAMILLE

MAGAZINE CATHOLIQUE

Lecture pour tous, jeunes et vieux.

SOMMAIRE

—
TEXTE

JANVIER 1924

Page		
193	— Imitons-les.	THOMAS POULIN
194	— Un épi tomba.	YV. DES LANDES (<i>La Croix</i>)
197	— Une soirée de saint Vincent de Paul.	ÉMILE-B. VERNIER
204	— Eugène Labiche.	C. LECIGNE (<i>Le Noël</i>)
209	— La mort d'une épicerie.	ARMAND BARTHE (<i>Almanach du Pèlerin</i>).
		FERDINAND BÉLANGER
215	— 'Chronique littéraire : " Sir Joseph Dubuc "	
218	— Éphémérides canadiennes : décembre.	LE VIEUX DOCTEUR
221	— La machine humaine : ses détraquements.	
222	— L'histoire des trois miroirs	L.-M. BOLDUC, ptre
223	— Radio: Théorie de la Syntonisation.	
225	— Le poète vagabond.	JEANNE LE FRANC
226	— La meilleure étrenne.	JEANNE LE FRANC
226	— Boîte aux lettres.	ALICE DE VALCOURT
227	— Le crucifix.	(<i>La cuisine à l'école primaire</i>)
228	— Soupes et potages.	C. CLERC (<i>Le Travailleur</i>)
229	— Patrons de broderie, marque " Gorcy "	R. P. ARCHAMBAULT, S.J.
230	— Un petit conseil.	* * *
230	— L'association ouvrière.	
232	— Pour s'amuser.	MAURICE RIGAUX
233	— Les livres.	
234	— Poésie : Comment les anges firent les nations.	
235	— Quand l'âme est droite (<i>feuilleton</i>)	

ILLUSTRATIONS

197	— Payage d'hiver.	
203	— Au centre de la Russie bolcheviste.	
204	— Portrait d'Eug. Labiche.	
208	— Un ange jouant de la viole	<i>Tableau de Melozzo da Forlì</i>
217	— L'église de Montmagny.	
218	— Feu le chanoine A. Blondin.	
219	— Feu l'abbé M.-P. Hudon.	
219	— Le T. H. T.-G. Shaughnessy	
219	— Mgr F. O'Donnell, évêque-élu de Victoria.	
220	— Les nouveaux magasins " Dupuis Frères " de Montréal	
227	— Comme au temps de nos grand'mères.	
231	— Le vieux Québec : Vue de l'église de N.-D. des Victoires, démolie en 1759.	

**La Caisse d'Economie
de N.-D. de Québec.**

BANQUE D'ÉPARGNE

SIÈGE SOCIAL :
21, RUE ST-JEAN, QUÉBEC.

Sept Succursales à Québec.
Deux Succursales à Lévis.

L'ÉPARGNE CONDUIT A LA FORTUNE.

THES CAFES

Thé Noir du Ceylan Thé Noir de Chine. Thé de Colombo. Thé Vert de Chine. Thé naturel du Japon. EN CAISSES ½ CAISSES ET NATTES 100-80-40-25-10 lbs	Café Extra Café Fancy Café Royal Rôtis et moulus EN CHAUDIÈRES DE 5-10-25 50-75 ET BARILS DE 100 lbs
---	---

Notre département spécial sera toujours prompt à vous faire parvenir les échantillons qu'il vous plaira de demander.

LANGLOIS & PARADIS, Limitée
QUÉBEC

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME V

QUÉBEC, JANVIER 1924.

No. 5

Imitons-les

IL y a quatorze ans des compatriotes de l'Ontario, émus des dangers que courraient la langue française et la religion catholique dans leur province, jetèrent le cri d'alarme et déclenchèrent la résistance contre la persécution qui se présentait décidée et violente.

A ce moment où la lutte est un peu moins dure, mais tout de même tenace, il est peut-être bon, dans la Province de Québec, de nous demander si nos compatriotes ont bien mérité de la patrie canadienne française et catholique et s'ils ont vécu avec profit, pour eux et pour nous, ces quatorze années de défensive aussi opiniâtre que l'attaque était bien dirigée et soutenue.

En un mot, cette période est-elle pour nous glorieuse ou néfaste.

* * *

Si on devait l'envisager au point de vue du respect de la constitution canadienne et des droits des minorités, on ne pourrait certainement pas sonner la note joyeuse; car sous la poussée de la guerre entreprise contre l'école française et catholique, la constitution n'est pas sortie indemne, et la minorité française a vu ses droits les plus chers foulés au pied.

Mais si, d'un autre côté, nous considérons les résultats heureux qu'elle a produits, cette période nous apparaît d'une beauté particulière. Sous le poids des fleurs on nous aurait sûrement écrasés, en nous déclarant la guerre, on nous a permis de remporter sur nous-mêmes, d'abord, et sur nos adversaires une éclatante victoire.

L'avenir est à ceux qui luttent, jetèrent comme cri de ralliement les chefs de la résistance aux

compatriotes de la province voisine. Leur lutte elle-même prouve amplement qu'ils ont eu raison.

* * *

Nos compatriotes ont perdu, — car à la bataille on perd toujours quelque chose, — beaucoup de temps, dépensé une somme incalculable d'énergie, sacrifié beaucoup d'argent et d'honneurs; ils ont perdu même des garanties légales dans de nouveaux textes de loi; mais ils ont gagné la survivance du français et, en ce faisant, aidé puissamment au maintien et au développement du catholicisme en Ontario.

Leur lutte a eu des résultats plus profonds encore puisqu'elle a réussi à réveiller, à unir nos compatriotes de l'Ontario et à leur donner la ferme détermination de vivre leur vie catholique et française pour la remettre intacte à la génération qui pousse.

Et ce n'est pas tout; les résultats ont dépassé les frontières de la province et, partout, ils ont été bienfaisants. Ils ont été et sont un puissant encouragement aux autres groupes catholiques et français qui luttent eux aussi, mais qui, étant moins compactes, pouvaient craindre plus la défaite; ils ont fait naître mille occasions de contact et d'union plus intime entre les divers groupes et la province-mère; ils ont agi puissamment et travaillé au réveil national des Canadiens français du Québec; ils ont, en un mot, fait comprendre à tous les groupes français leurs intérêts communs, leurs aspirations communes, leurs droits et leurs devoirs communs ainsi que leurs devoirs réciproques.

* * *

En faut-il plus pour que nous gardions une reconnaissance profonde envers les braves com-

patriotes qui ont dirigé sans fléchir cette lutte nouvelle de David et de Goliath? En faut-il plus pour que nous prêtions une oreille attentive aux battements de leurs cœurs, à leurs plaintes, à leurs appels? En faut-il plus pour que nous donnions généreusement un concours qu'ils nous paient au centuple en nous défendant contre les dangers qui nous menaceraient demain si jamais ils étaient vaincus?

* * *

Il ne faut pas, en effet, nous faire d'illusions ; la lutte qui se fait en Ontario, au Manitoba, dans les provinces de l'Ouest comme dans les provinces Maritimes, c'est la lutte de la Province de Québec ou du fort groupe canadien de langue française.

Notre vie française et catholique, si paisible qu'elle paraisse, si assurée qu'on la puisse croire, n'est pas sans courir de graves dangers. Si les adversaires du français en Ontario ou dans les autres provinces nous font bonne mine ou nous multiplient les sourires, ils n'en sont pas moins, d'une manière générale, les grands partisans de tous les projets de centralisation qui nous sont, périodiquement et sous diverses formes, présentés pour considération et adoption. S'ils disent bien nous aimer, dans notre province, ils ne se montrent jamais très ardents à nous faire accorder dans tous les domaines du fédéral la représentation que nous devrions avoir.

* * *

D'ailleurs, ne sont-ils pas déjà rendus dans notre propre forteresse et ne nous combattent-ils pas de toutes leurs forces? La bonne entente qu'ils refusent obstinément à nos compatriotes des autres provinces, ils viennent nous l'offrir à leur façon, en nous donnant à profusion les organisations sociales de leur choix, marchant sous leur inspiration et direction. Nous sommes charitables ; sous prétexte de bonne entente on vient nous faire accepter la philanthropie ; nous sommes fiers de nos origines et de notre valeur, et jaloux de nos droits, on s'en vient nous montrer à être tolérants... ; nous sommes attachés à notre langue, on vient nous faire parler l'anglais ; nous sommes de mentalité française, on vient nous apprendre à nous créer une mentalité quelconque, mais plutôt anglaise.

Si nous n'y prenons garde dans dix ans on pourra nous faire avaler tous les projets de centralisation qui consacreront peut-être notre mort.

Devant ce danger certain qui nous menace, jetons un regard vers nos frères qui luttent dans les autres provinces ; imitons-les dans leur résistance et nous saurons bien alors les retrouver dans la victoire.

Thomas POULIN.

Un épi tomba...

UN épi tomba d'une gerbe.

La gerbe était sur d'autres gerbes, au sommet d'une voiture bien chargée, bien équilibrée, et qui suivait la route, une route droite comme une règle et blanche comme un ruban.

La voiture avait deux chevaux percherons, cendrés, larges d'encolure, qui la tiraient avec un cliquetis de chaînes et la chanson du bois sous la charge. Un homme en bras de chemise, le teint basané malgré son chapeau de paille, claquait un fouet en marchant.

Comme l'attelage passait dans un chemin vicinal où l'élagage était mal fait, le haut des gerbes heurta la branche d'un tilleul qui s'avancait sur la route.

Et c'est là qu'un épi se détacha de sa tige, à la rencontre, et tomba.

.....

Henriette Langlois suivait de loin l'équipage. Elle avait à la main des marguerites des champs et quelques brins de bruyère cueillis au long des landes. Grande, chétive, un visage presque transparent où les yeux brillaient comme deux lumières discrètes, celles de veilles sur une âme, elle faisait ainsi chaque jour une promenade lente à travers chemins et bois pour y respirer la nourrissante tiédeur du grand air recommandé à sa poitrine délicate. Dans sa vareuse en mouflon jonquille, on eût dit une fée de la verdure, car ses pas ne laissaient pas d'empreinte sur le sol, tant elle marchait légèrement.

Elle aperçut l'épi qui traînait dans la poussière et le ramassa. La jeune fille, entre ses doigts frêles, en comptait les grains machinalement comme par diversion à des pensées tristes. Elle

était si jeune, 18 ans ; elle était si faible ; l'épi était si fécond ; tant de vie sommeillait en chacun de ces grains de blé qui n'attendaient qu'un peu de terre, de rosée et de lumière pour féconder toute une richesse. Et la jeune fille songeait à la pauvreté de ses années à elle, jusque-là vécues entre l'inquiétude et les soins, le repos et les promenades, la suralimentation et la chaleur. Depuis toujours, qu'avait-elle fait autre chose que patienter vers un mieux-être et compter sur la satisfaction problématique d'un besoin d'activité religieuse encore réduite à l'espérance ?

Sans doute, Dieu la voulait ainsi et Dieu était béni en elle pour sa volonté. Les maux qu'on ne choisit pas et qu'on accepte avec amour ne sont-ils pas nos meilleurs mérites ? Mais pour une âme avide d'épandre sa foi et sa bonté, il n'en est pas moins dur de se sentir serrée dans les liens étroits de l'impuissance.

Henriette Langlois arrivait à l'entrée du jardin anglais qui précédait la demeure familiale. Elle en regarda les gazons frais qui dessinaient le contour des larges massifs. Ces massifs et ce gazon, elle les aimait pour le repos qu'ils étaient à ses yeux et pour les parfums dont s'emplissaient ses narines aux matins ensoleillés, quand elle ouvrait sa fenêtre et qu'elle leur envoyait son premier bonjour.

Elle ouvrit la barrière blanche, derrière laquelle un lévrier de race attendait, la queue frétilante et le museau prêt à caresser.

— Assez, Stick, dit-elle doucement. Tu t'exposes à me faire tomber avec tes gambades et tu ne t'en doutes pas.

Stick ne savait qu'une chose, et c'était qu'il retrouvait sa meilleure amie qui ne l'avait pas emmené.

— Voilà ce que c'est, dit-elle ; si tu avais été là, au lieu de chercher quelque lapin dans le parc, nous serions allés ensemble ; cela t'apprendra demain.

Comme elle avançait l'épi tomba de ses doigts sur la terre.

Alors, une idée lui vint. Cette idée transfigura son visage et y mit une teinte rose d'émoi.

— Pierre ? appela-t-elle.

Le jardinier s'approcha.

— Quand renouvellerez-vous les massifs ?

— Un de ces jours, Mademoiselle.

— Qu'y mettrez-vous ?

— Ce que Mademoiselle voudra. C'est toujours comme Mademoiselle désire.

— Bien.

Elle ramassa l'épi et s'en alla.

Or, à l'automne, un des massifs fut remué, graissé, tracé en sillons, au grand ébahissement de Pierre, qui en aurait presque grondé sa maîtresse, s'il avait osé.

— Mais, Mademoiselle... Qu'est-ce que Mademoiselle veut faire ?...

On n'a pas idée de ça dans un jardin anglais...

— Laissez, Pierre, laissez-moi.

La jeune fille égrenait dans ses mains le bel épi d'or de rencontre, et soigneusement, minutieusement, régulièrement, avec un amour que seuls goûtaient en elle ses audacieux projets, elle en alignait les grains fauves dans les étroits sillons.

Quand le tout fut recouvert de terre, elle dit au jardinier :

— Vous soignerez ce massif au printemps plus que les autres.

* * *

Le printemps vint, un printemps d'azur et de douce tiédeur, où la rosée du matin s'épandait en un tapis de perles au ras des herbes et s'évanouissait au soleil. Dans le massif d'Henriette, des tiges vertes montaient, montaient. Elles montèrent jusqu'à l'été ; elles montèrent jusqu'à ce que leurs têtes alourdies d'épis nouveaux en soient arrivées à se balancer sous la brise et à murmurer, en se caressant les unes les autres, la chanson des moissons.

Il y eut un magnifique massif de blé d'or, dont Henriette recueillit les épis.

Alors elle mit de côté la prochaine semence pour deux massifs cette fois, et le reste...

Le reste, elle alla le porter au meunier du village, obtint, moyennant pourboire, qu'il fut bluté à part, et quand elle en eut recueilli la farine blanche dans un petit sac tout exprès confectionné à cet usage, elle demanda aux religieuses de la ville voisine d'en fabriquer ce qu'elles pourraient de pains d'autel.

* * *

A quelques temps de là, Henriette Langlois, radieuse, sonnait au presbytère.

M. le curé, qui lisait son bréviaire dans une allée de son jardin, vint lui-même ouvrir. En apercevant la jeune fille dont les joues rosées accusaient la marche trop rapide qu'elle venait de faire pour arriver plus tôt, le prêtre s'étonna.

— Comment ? c'est vous, mon enfant ? Qu'y a-t-il donc pour que vous soyez accourue si vite ?

— Oh ! presque rien, Monsieur le curé... Seulement, j'avais tellement hâte...

— Allons, entrez, et dites-moi ce qu'il y a.

La pieuse enfant se mit alors à raconter son histoire, depuis sa trouvaille de l'épi tombé sur la route jusqu'aux fureurs du jardinier.

— En effet, quelle idée !... mais quelle idée !... Faire du blé dans un massif !... Ah ! par exemple ! Si j'avais été Pierre, je sais bien ce que j'aurais fait.

— Qu'auriez-vous fait, Monsieur le curé ?

— J'aurais tué la semence en terre et cela vous aurait probablement corrigé de votre... originalité.

La jeune fille regarda le prêtre avec un air de reproche qui lui fit regretter sa boutade.

— Je sais bien que vous n'auriez pas fait cela. Et puis...

— Et puis ?

Elle semblait hésiter. N'était-ce pas osé ce qu'elle allait dire ?...

— Et puis... dit-elle en rougissant, vous m'auriez privé d'un bonheur, d'un grand bonheur.

— Lequel donc ?

Celui-là :

Elle sortit de son petit sac des hosties fraîches et les déposa sur le bureau du prêtre.

Celui-ci la regarda profondément, jusqu'au cœur, il y vit toute la délicatesse d'un tel acte renfermant un si grand et si pur amour du Christ Eucharistie.

— Je comprends, dit-il.

* * *

Et pendant plusieurs semaines, tous les jours, le bon curé consacra, en même temps que l'hostie de sa messe, une des petites hosties d'Henriette Langlois, qui la recevait ensuite dans son âme et la priaît avec une secrète ferveur.

Plusieurs semaines, hélas ! dont le divin Maître comptait les jours... des jours qui s'en allèrent vite...

Un soir, le prêtre fut demandé en hâte auprès de la jeune fille dont l'état s'était empiré subitement. Quand il arriva, il la trouva joyeuse sur son lit blanc d'où elle l'attendait.

— Alors mon enfant, cela ne va donc pas mieux ?

Elle répondit par une question :

— Combien reste-il encore de mes petites hosties, monsieur le curé ?

— Une seule, mon enfant. Je vous l'apporterai demain matin, si vous le voulez.

— Demain matin, oui, je veux bien.

Et le lendemain matin, le prêtre apporta la dernière hostie. Pâle et recueillie, Henriette Langlois la regarda venir jusqu'à elle et lui ouvrit ses lèvres une dernière fois. Elle tenait entre ses doigts un épi mûr, un épi d'or gardé pour la semence prochaine, et, pendant quelques instants, les mains jointes qui le retenaient ne remuèrent pas.

L'épi tomba.

En même temps, des lèvres entr'ouvertes pour prier l'âme d'une vierge s'envolait vers le ciel où dure éternellement l'action de grâces des saints.

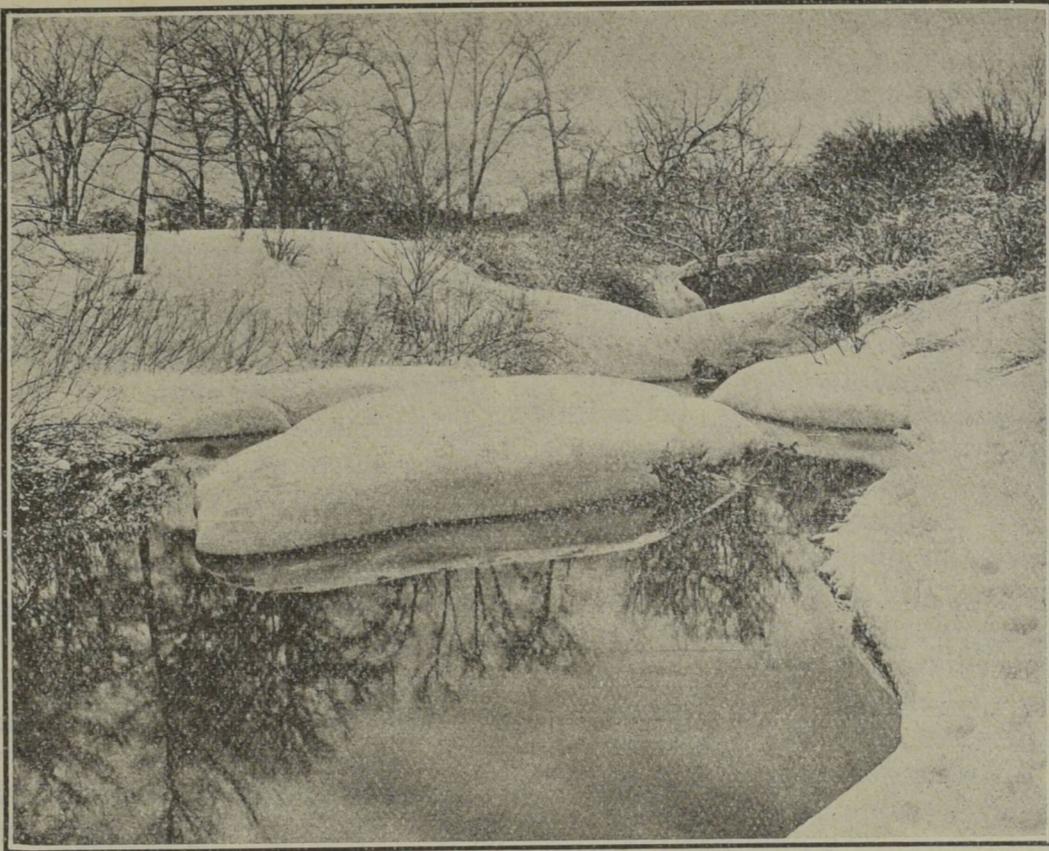
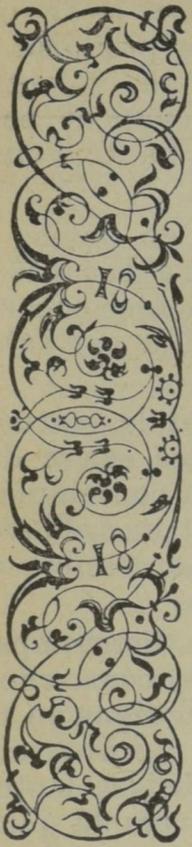
YV. des LANDES.

[*La Croix.*]

LES DIX MAXIMES DE JEFFERSON

Le troisième président des États-Unis, Jefferson, pratiquait et prônait les dix maximes suivantes :

1. Ne renvoyez pas à demain ce que vous pouvez faire aujourd'hui.
2. N'employez pas autrui pour ce que vous pouvez faire vous-même.
3. Ne dépensez pas votre argent avant de l'avoir gagné.
4. N'achetez jamais ce qui vous est inutile sous prétexte que c'est bon marché.
5. La vanité, l'orgueil, coûtent plus que la faim, la soif, le froid.
6. Ne nous repentons jamais d'avoir mangé trop peu.
7. Rien ne fatigue qui est fait de bon cœur.
8. Que de chagrins nous ont donnés des malheurs jamais venus.
9. Prenez toujours les choses par le bon côté.
10. Si vous êtes irrité comptez jusqu'à dix avant de parler.



PAYSAGE D'HIVER

Une soirée de saint Vincent de Paul

Dédié à la Société de Saint-Vincent de Paul, de Québec.

UNE bise âpre, perçante, glaciale soufflait, cet après-midi-là, sur la grand-ville du roi Henri : débouchant par-dessus les hauteurs grises de Montmartre, elle s'étalait sur le centre populeux, venait danser une folâtre girandole autour du sombre Louvre, de sa barrière et de sa garde, faisait, le long des îles de la Cité et de St-Louis, en giclant, fouettant les tours de Notre-Dame, bouillonner avec violence les flots noirâtres de la Seine, les projetait brutalement contre les frêles bateaux amarrés à la rive gauche, virait, avec un bruit strident, autour de la Sainte-Chapelle, prenait d'assaut les ruelles sinueuses agrippées à la colline Sainte-Genève et s'enfuyait vers le sud, se cognant en forcenée aux pignons pointus, arrachant avec fracas, dans son sillage, enseignes et toitures, se démenant comme un polisson, frénétique et rageur. A mesure que le rideau de la nuit s'approchait, le froid pinçait plus ferme ; la mine de Paris, gaie, le jour, dans les nobles quartiers, devenait, le soir, uniformément sinistre ; le long des maisons basses, où, en plein midi, avaient trembloté des lumières, de rares bourgeois, témérairement sortis de chez eux, hâtaient le pas, enfouis jusqu'au nez dans leurs

épais manteaux, grelottants, claquant des dents, frissonnants et peureux, car, dès la brunante, les malandrins, isolés ou en bandes, mais toujours bien armés, pullulaient, et avec quelle hardiesse ! sans se soucier le moins du monde des estafiers de la maréchaussée, parfois complices, abcrdaient galamment les passants, dont ils semblaient, à travers les habits, voir luire les écus ; ils rançonnaient, avec une scrupuleuse impartialité, quiconque n'était pas assez intrépide ou vigoureuse pour leur résister, dos au mur et dague au poing.

Contraint de vivre dans les mêmes antres que cette horrible cohue du vice et du crime, où toutes les races d'Europe se coudoyaient, était le troupeau, si digne de pitié, des pauvres hères, luttant, en bien des cas, depuis longues années, contre un sort implacable. Presque toujours méprisés, à l'égal du gibier de Montfaucon, par les brillants seigneurs de la cour, ils ne pouvaient, d'aucune part, espérer la moindre merci et vivaient, Dieu sait comme ! dans d'infects taudis, respirant l'air malsain, empesté de relents nauséabonds, des étroites rues lugubres.

C'est au milieu d'un enchevêtrement de semblables coupe-gorges que, vers la fin de cet après-midi, un peu avant la Noël de 1608, une vieille femme de haute taille, très maigre, au visage émacié et blême, l'air hagard, couverte plutôt que vêtue de haillons sordides, rapiécés et disparates, se dirigeait, en arrière des pentes du Quartier Latin, vers la vieille église de Saint-

Médard. Elle se faufilait dans les carrefours réputés les plus dangereux, glissait, comme un chat, au ras des maisons, dans la mince pénombre que découpait déjà la lune, un peu embrumée, sans paraître rien voir ni personne et marchant avec la raideur d'un automate ; parfois une grossière injure, partie d'un groupe louche, venait la cingler au passage, mais on l'aurait pu croire sourde, car, sans tressaillir ni se retourner, elle poursuivait sa route, de la même allure saccadée, en haletant presque à chaque pas. Quelquefois, cependant, la fatigue l'accablait au point de la forcer à ralentir, mais, comme si l'énergie, chez elle, parvenait à dominer en toute circonstance, sa marche reprenait plus vive. Le chemin devait lui être familier car, tournant ici à droite, puis là à gauche, fonçant plus loin tout droit, jamais elle ne tâtonnait ; arrivée aux abords de l'église qui se dressait, dans sa sérénité majestueuse, au milieu d'un petit carré, auquel aboutissaient de divers côtés plusieurs ruelles sombres, elle leva les yeux au ciel, comme pour l'implorer, et parut se sentir moins seule, moins perdue, protégée par le vieil édifice religieux : ses traits, qu'éclairaient à son passage des quinquets fumeux, de rudes traits tirés de paysanne venue s'échouer dans les bas-fonds de la capitale, prirent une expression plus jeune, rassurée, quasi-confiante.

Toujours comme hallucinée, elle franchit rapidement les quelques toises qui la séparaient encore de l'église, pénétra sous le porche, tourna à droite, trempa ses doigts décharnés dans l'eau du bénitier, fit un humble signe de croix, puis quelques pas, et, après une profonde genuflexion devant le maître-autel, alla s'accouder sur un prie-Dieu, au bas-côté droit de l'église, dans un coin obscur, devant une grande statue dorée de la sainte Vierge ; tirant nerveusement de dessous ses haillons un chapelet, à grains noirs, elle se mit à le dévider, en priant d'une voix étouffée.

A ce moment, aucun fidèle ne se trouvait dans la grande nef : la misérable femme avait, sans doute, choisi l'heure où elle pourrait ainsi être seule, de crainte d'attirer sur ses affreuses loques des coups d'œil dédaigneux, moqueurs ou compatissants : le pauvre a des délicatesses instinctives, des scrupules, des pudeurs trop fréquemment inconnus au riche. Autant celui-ci est enclin à faire parade de son luxe, autant celui-là évite d'offenser, par le spectacle de son dénuement, les regards de ceux qu'il croise ; ce sentiment est, chez lui, encore plus fort que celui de la honte ; devant Dieu seul l'indigent honnête a le cœur à l'aise, car il sait bien que le Créateur ne se soucie que des âmes.

Le silence sépulcral qui enveloppait la suppliante fut bientôt troublé par les sanglots, gonflant sa gorge et qu'elle ne pouvait retenir ;

là, devant la Mère de Miséricorde et le Divin Rédempteur, l'affaissement moral se produisit : sous l'oppression de l'angoisse, sa volonté fléchit et, interrompant inconsciemment ses oraisons, elle invoqua, presque à haute voix, le secours de l'Élu de Dieu :

“ O Mère, ma pauvre fille, est en danger ! Elle va mourir ! Oh ! rends-lui la vie et la santé ! Ne me laisse pas seule et plus désespérée encore sur la terre ! Que de tortures n'ai-je pas subi depuis tant d'années ! ”

Muette ensuite, anéantie devant la statue, son regard ne dévia pas de la face suave de Marie. On l'eût dit abîmée dans sa contemplation, bien loin de la terre, aspirant une effluve surnaturelle et comme rendue inaccessible à toute sensation humaine.

Son immobilité extatique dura longtemps, puis l'infortunée reprit, par degrés, conscience d'elle-même, acheva son chapelet, se signa en se relevant, retourna au bénitier et, après avoir esquissé de nouveau la croix, se dirigea lentement, sans bruit et tête basse, vers la plus proche issue de l'église.

Sur le seuil, un brusque changement de décor l'attendait : au-dessus du carré et des rues avoisinantes, de gros flocons de neige commençaient à s'éparpiller, en voltigeant mollement, et le vent, si furieux encore à son arrivée, s'était bien adouci ; le froid était aussi moins vif et, courant à toutes jambes, les pieds mal garantis par d'informes chaussures percées, elle reprit le chemin de son bouge.

Hors d'haleine bientôt, elle foula, d'un pas moins rapide, la neige qui commençait à former un tapis assez épais et moelleux ; elle aurait bien voulu aller plus vite, mais sa faiblesse s'y opposait. Tout à coup, des cris partis d'une impasse voisine excitèrent sa frayeur. Pourtant, elle voulut savoir. Se glissant cauteusement jusqu'à l'angle de la première maison de ce cul-de-sac, elle entendit un cliquetis d'épées, des jurons, des menaces et comprit presque aussitôt qu'il s'agissait d'une rixe entre catholiques et huguenots, ce qui était fréquent, quoique, à vrai dire, bien souvent les spadassins, engagés pour assassiner, employaient ce subterfuge pour masquer la satisfaction d'une basse rancune.

La pauvre femme tremblante vit, en se penchant, trois hommes, au fond de cette impasse, qui ferraillaient, tout en criant : cela passe comme un cauchemar devant ses yeux ; il lui resta néanmoins assez de présence d'esprit et d'énergie pour se retirer promptement et continuer sa route. Elle obliqua plusieurs fois et finit par se trouver dans le haut de la rue Saint-Jacques, où était son pitoyable logis.

Son allure s'accéléra dès que la porte du bouge lui apparut ; elle grimpa au galop les trois étages : c'était là sous le toit, qu'agoni-

sait sa fille. D'une brusque secousse, elle fit jouer le loquet et pénétra dans la chambre.

Près de la fillette, d'une quinzaine d'années, étendue sur un affreux grabat et dont le visage était d'une lividité telle qu'on l'aurait pu croire déjà morte, était assise, sur une chaise dépaillée, une vieille voisine, qui s'était offerte à la garder pendant l'absence de la mère.

Celle-ci se jeta au cou de son enfant et lui parla doucement avec ce ton câlin qu'on a pour les bébés : la fillette souriait avec effort et brusquement elle fut secouée par un accès de toux, si violent que la mère, qui tâchait jusque là, malgré ses pressentiments, de se rassurer, se remit à trembler. Incapable de rien faire pour soulager la malade, elle serrait convulsivement une de ses mains, sans savoir ce qu'elle faisait.

L'accès se calma, mais la fillette, épuisée, retomba, inerte, sur le grabat. La voisine, hochant la tête, dit à voix basse : " Du courage ! que voulez-vous ? vous voyez bien que c'est la fin ! "

La mère alors fixa sur celle qui lui parlait des yeux égarés. Et, comme si la folie venait de la frapper, en coup de foudre, elle se leva d'un bond, sortit de la chambre, se précipita dans l'escalier puis dans la rue, descendant vers les quais.

Comme elle était sur le point de s'engager dans une ruelle pour gagner sans doute, encore du temps, une main s'abattit sur son épaule ; elle tressaillit, se retourna et dévisagea le personnage que l'arrêtait.

Celui-ci la regardait fixement, dans les yeux : c'était un homme, jeune, de taille moyenne, trapu, assez proprement habillé, mais d'une façon très simple, l'air modeste, doux et humain : remarquant l'étonnement, bien naturel, de la femme, il se mit tout de suite à parler :

" Où courez-vous, ma pauvre sœur, par un temps pareil ? Savez-vous qu'il ne fait pas bon être dehors, à une heure aussi avancée ? "

La mère affolée ne répondit pas, mais l'homme qui l'avait abordée n'en poursuivit pas moins : " Que vous est-il donc arrivé ? En quoi puis-je vous être utile ? "

Ces paroles réveillèrent dans la malheureuse le sentiment de l'état affreux où elle se trouvait, et, d'une voix coupée à tout instant par les sanglots elle expliqua à l'inconnu dans quelle situation désespérée était sa fille. Pendant qu'elle parlait, l'homme semblait réfléchir. Quand elle eut achevé, il lui dit :

" Ne désespérez pas ! Il faut regarder le malheur en face et lutter jusqu'au bout ! Vous sentez-vous la force d'aller jusqu'à la rue des Lombards ? Oui ? Eh ! bien, vous allez vous y rendre et frapper à la quatrième porte à gauche, en venant du quai. Vous y trouverez des gens riches et qui sont connus pour charitables. Ils viendront, je l'espère, à votre secours. Mais, dites-moi où vous demeurez. "

Le ton de l'inconnu était si humain, le besoin si urgent, que la vieille femme donna aussitôt son adresse ; l'homme la quitta brusquement, en l'exhortant à se presser.

C'était prendre un soin superflu ! la pauvre femme traversa rapidement les ponts, en passant devant le portail noir de Notre-Dame et, comme si l'espérance de sauver sa fille l'empêchait de sentir la fatigue, elle continua sa course effrénée jusqu'à la maison que l'inconnu lui avait indiquée.

En arrivant devant la porte haute, massive, elle reçut un choc en pleine poitrine : y aller frapper, était-ce possible ? Une misérable, en guenilles, comme elle, pénétrer dans cette somptueuse demeure ? C'était trop d'effronterie ! Et elle resta, immobile, transie de peur et de froid, près du porche, hébétée.

Elle était là, dans l'ombre, ne devant plus se rendre compte de rien ; la neige avait cessé de tomber et la lune brillait d'un éclat plus vif au-dessus des toits tout blancs. Quelques étoiles étincelaient dans le ciel, et le vent, qui chassait peu à peu les nuées, allait, sans doute, recommencer à exercer sa violence.

Un bruit de pas la sortit de sa torpeur ; c'était dans la maison qu'on marchait. En levant instinctivement les yeux, la misérable femme remarqua que les fenêtres du deuxième étage étaient éclairées, donc on veillait et il y avait probablement nombreuse compagnie. Cette réflexion l'encouragea ; parmi tous ces gens riches, peut-être se trouverait-il quelques cœurs compatissants ! N'en fût-il qu'un, cela ne lui suffisait-il pas pour obtenir l'aide dont elle avait tant besoin ?

Le bruit des pas devenait plus fort ; on allait sans doute sortir. Elle se tint coite, toujours dans l'ombre, contre la façade de la maison voisine.

Quelques secondes après, la porte s'ouvrit, avec un grincement de gonds, et deux hommes, en costumes de valets, parurent sur le seuil ; ils parlaient entre eux, à mi-voix et, sans se soucier de fermer l'huis, s'en allèrent vers la Seine.

La vieille femme s'élança dans la maison, et, sans rencontrer personne, monta jusqu'au deuxième. Arrivée sur le palier, elle regarda.

Devant elle s'étendait une vaste pièce où plus d'une trentaine de jeunes hommes et de jeunes femmes, très élégamment habillés, ayant grand air et le verbe haut, se divertissaient les uns aux échecs, les autres aux cartes, d'autres encore à plaisanter et à gasconner. C'était un brouhaha dans la salle ! De grands éclats de rire, des trépignements joyeux, des refrains grivois entonnés à plein gosier ! La pauvre femme restait toujours figée à la même place.

Un de ces brillants viveurs l'aperçut tout à coup, par hasard : il fronça le sourcil et allait sans doute parler, quand la malheureuse s'avan-

çant et se mettant à genoux, dit d'une voix faible : " Messieurs ! . . . "

Elle n'eut pas le temps d'en dire plus long ; un laquais, qui venait, lui aussi, de l'apercevoir, marcha vivement droit sur elle et, sans mot dire, la rejeta vers l'escalier : elle poussa un cri.

Toute la compagnie surprise, se mit alors à considérer, d'un air scandalisé, l'intruse et un grand jeune homme, en pourpoint de soie rouge, sans doute le maître de la maison, dit, d'un ton courroucé, en faisant un pas en avant : " Que nous veut cette maraude ? Picard, jetez-la dehors ! " Le laquais allait exécuter cet ordre, mais la " maraude ", avant qu'il la touchât, se rua dans l'escalier et gagna la chaussée. Elle s'enfuit ainsi, prise de peur, jusqu'à la Seine et longea ensuite, d'un air pensif, les quais, pendant plusieurs minutes. Sans doute, l'envie d'en finir d'un coup avec tous ses tourments, la tenaillait, pourtant, elle reprit le chemin de la rue St-Jacques, d'une allure de sommanbule . . .

Il était près de onze heures, quand elle se retrouva au bas de son escalier, elle monta quatre à quatre, ouvrit la porte et tout de suite jeta les yeux sur le grabat. La voisine n'était pas là, mais près du visage de sa fille était inclinée une figure inconnue.

Une lueur rougeâtre, venant du fond de la chambre, batifolait gaiement jusqu'au plafond, en éclairant les grosses solives à nu ; sur le corps de la malade étaient soigneusement étendues de moelleuses couvertures brunes ; une petite table était à côté du grabat ; il y avait dessus quelques fioles et de gros paquets.

La malheureuse mère s'avança timidement ; au bruit qu'elle fit, l'homme tourna la tête et, à la lueur de la torche placée sur la table, elle put voir distinctement ses traits. L'inconnu paraissait avoir un peu plus de trente cinq ans ; il devait être de médiocre stature ; l'expression de son visage était plutôt commune ; seuls, la largeur du front et la douceur triste du regard frappaient tout d'abord. Le nez était un peu long et gros ; les mâchoires donnaient, à l'examen, une impression de puissance et de volonté. A en juger par son teint chaud et coloré, ce ne devait pas être un homme du Nord ; il avait les sourcils assez épais et une très courte barbe ; le reste de la face était rasé ; ce devait être un vicaire ou un curé ; ce qui confirma son opinion, c'est qu'on voyait, au-dessus de ce vaste front, plissé déjà de nombreuses rides bien marquées, une calotte de drap noir ; son costume, en outre, était d'une extrême simplicité, brun et de coupe ecclésiastique. Il avait un collet de même teinte que sa calotte.

Tandis qu'elle l'observait, la vieille femme cherchait dans sa mémoire où elle avait pu rencontrer cet homme. Elle avait vu, pourtant, bien du monde, au cours de sa vie de misères et d'expédients ; mais elle eut beau fouiller dans ses souvenirs, elle ne se rappelait même

pas avoir jamais entrevu cette figure. Qui donc pouvait-ce être et que signifiaient ce feu allumé, cette douce chaleur qui la ranimait, ces fioles, sans doute, de remèdes, ces paquets et enfin cette visite à pareille heure, pendant son absence ?

L'inconnu continuait à la regarder silencieusement mais avec une telle expression d'affabilité, de bonté que toute méfiance était impossible. Il jeta un coup d'œil attendri sur la fillette assoupie et, sans préambule, sans paraître aucunement gêné, il se mit à interroger la pauvre mère :

— Y a-t-il longtemps, ma brave femme, que votre fillette souffre ainsi ?

— Plus de six mois, monsieur . . .

— Appelez-moi monsieur Vincent ; vous devriez à présent me connaître, il faut donc que je vous dise mon nom. Monsieur Vincent, vous en souviendrez-vous ?

— Oh ! oui . . . Mais que signifie ?

— Ce qu'il y a sur cette table ? Bien peu de choses, malheureusement. Ce sont des remèdes, des vêtements, des provisions. Mangez, ma chère sœur, vous devez en avoir grand besoin.

— Mais je n'ai pas un sol pour payer tout cela ! "

Un sourire, d'une suavité angélique, éclaira les traits de Monsieur Vincent. Il reprit, du même ton caressant :

" Ne vous inquiétez pas de cela, mangez sans crainte, mais pas trop vite, car il y a longtemps que vous n'avez mangé ". Et désignant du doigt l'un des paquets, il se remit à observer la jeune fille endormie.

La vieille mère qui mourait de faim et que la chaleur surprenait, s'empressa d'ouvrir le paquet ; elle y trouva de la viande cuite, des fruits, du pain, une petite bouteille de vin. Elle alla chercher dans un angle, près de la cheminée, une mauvaise écuelle et se mit à manger avec avidité.

Se souvenant brusquement des paroles de Monsieur Vincent, elle s'arrêta puis acheva son repas avec lenteur. Monsieur Vincent était redevenu muet et ne tournait même pas la tête vers elle : il veillait la malade. Un mouvement que fit celle-ci sembla exciter son attention : elle avait agité la main, puis l'avait portée sur ses yeux, comme pour chasser une image qui l'obsédait ; la main retomba ensuite, lassée, sur les couvertures et la jeune fille ouvrit peu à peu les yeux.

Un étonnement s'y peignit : elle fixa son regard sur le visage de Monsieur Vincent, puis détourna la vue. La mère s'approcha alors du grabat et la fillette essaya de se dresser sur son séant pour l'embrasser ; la pauvre vieille la prévint, et, l'enlaçant avec tendresse, couvrit de baisers la tête de l'enfant. Puis, répondant à un regard anxieux de la malade, elle dit : " Ne crains rien, ne vois-tu pas que c'est un ami ? "

Monsieur Vincent reprit alors l'entretien :
 “ Ma sœur, avez-vous été dans la maison qu'on vous avait désignée ? ”

La vieille mère hésitait à répondre, mais la curiosité fut trop forte :

“ Comment savez-vous cela ? ”

— “ Par un de mes compagnons, celui que vous avez rencontré et qui m'a enseigné votre demeure... Mais que vous a-t-on répondu là-bas ? ”

— “ On ne m'a pas laissée parler et on m'a jetée à la porte. Oh ! les mauvais seigneurs ! ”

— Vraiment ? Eh ! bien, ma sœur, vous priez pour eux ! vous demanderez à Notre Père qu'il les arrache à cet esprit d'erreur.

— Prier pour eux !

— Oui, ma sœur ; car ce sont eux les pécheurs et non vous ! Il nous est enjoint de prier pour les méchants, riches ou pauvres.”

La misérable vieille baissa la tête : ces simples paroles, dites froidement, ravivaient en elle sa croyance de chrétienne ; une image lui frappa l'esprit : celle de Jésus priant pour ses bourreaux. Elle regarda Monsieur Vincent et resta songeuse.

L'homme d'église rompit de nouveau le silence et, montrant le crucifix, suspendu au-dessus de la tête de la malade, il dit, d'un ton pénétré :

“ Ma sœur, je ne suis qu'un ignorant, un écolier de quatrième et j'ai gardé les pourceaux, comme vous sans doute, dans mon enfance ; mes parents n'étaient que de simples laboureurs, et ce n'est pas à leur école que j'ai pu acquérir beaucoup de science ! Mais ils m'ont fait, ces bons, ces dignes parents, le plus précieux des cadeaux ; ils m'ont enseigné, par leur exemple surtout, à me méfier de moi-même et à m'inspirer, dans toutes mes actions, du Modèle Divin. C'est là qu'est la vérité, c'est là qu'est la règle, c'est là qu'est le salut de l'âme ! C'est cette pensée qui, seule, m'a soutenu et sauvé dans les épreuves les plus difficiles. Quand vous hésitez, quand vous désespérez, ouvrez largement votre cœur à Dieu ! ”

L'accent de Monsieur Vincent était si sincère, on sentait en lui une foi si profonde que la pauvre vieille en fut étrangement remuée. Il y avait, dans cette conviction absolue et cette touchante simplicité, une force irrésistible qui renversait, en se jouant, tous les obstacles, qui chassait tous les doutes, qui faisait jaillir à pleins flots la lumière. Sans s'en douter, Monsieur Vincent était grand, de cette vraie grandeur, sans tache, qui se suffit à elle-même et n'a que faire de louanges ou d'ornements.

Comme s'il eût craint d'avoir manqué, par cette subite élévation de ton, à la règle d'humilité chrétienne, Monsieur Vincent se rapprocha de la fillette et prit doucement une de ses mains. En cet instant, on frappa à la porte.

La mère alla ouvrir : deux hommes, vêtus de noir, dont l'un était celui qu'elle avait rencontré dans la soirée, demandaient Monsieur Vincent, dont ils avaient besoin pour une visite dans le voisinage.

Avant de leur répondre, Monsieur Vincent examina la fillette ; elle paraissait assez calme et de nouveau près de s'endormir. Il sortit avec les deux autres hommes en promettant de revenir bien vite et en recommandant à la pauvre vieille de ne pas toucher aux remèdes, car la malade, d'après le médecin qui l'avait examinée tout à l'heure, pendant l'absence de la mère, n'était pas encore en état de les supporter.

Quand les pas lourds des trois hommes eurent cessé d'ébranler l'escalier, la vieille femme, après avoir mis un peu d'ordre dans la chambre, ce qui ne fut pas long, car il eût été difficile de posséder un mobilier plus sommaire, revint vers sa fille. Elle avait meilleur espoir à présent : l'enfant n'avait pas eu de nouvelle crise et n'était plus abandonnée ; des hommes charitables, ce Monsieur Vincent surtout, allaient l'aider ; elle s'assit donc, presque réconfortée, auprès de la malade et se mit à songer à l'étrangeté de cette visite.

C'était donc vrai qu'il y avait des hommes qui se dévouaient sans aucune idée de profit, sans exiger de récompense ! pour lesquels la vie était autre chose qu'un négoce, qu'une comédie ou qu'une fête ! qui avaient horreur et mépris pour l'ostentation, le luxe, les jouissances matérielles égoïstes et l'hypocrisie ! qui ne voulaient pas dévier du chemin du devoir et n'avaient d'autre souci que la propreté de leur conscience et le maintien de l'idéal divin sur la terre ! Tout cela, cette pauvre paysanne, transplantée à Paris, le voyait confusément, dans une sorte de brouillard ; et malgré le peu de netteté de cette vision, son émotion fut si intense que les larmes coulèrent de ses yeux.

Un cri étouffé la tira de sa rêverie : elle regarda sa fille. L'enfant venait de se relever sur le matelas, s'appuyant des deux mains et suffoquant ; sa figure, jusqu'ici livide, se marbrait de teintes rosées ; la mère, hors d'elle-même, se précipita sur les remèdes ; au même moment, un flot de sang jaillit de la bouche de la jeune fille et elle retomba, comme un bloc, sur le grabat.

La pauvre vieille comprit-elle que cette crise nouvelle avait tué sa fille ? Elle lâcha la fiole qu'elle allait déboucher, saisit les mains de la malheureuse, se mit à remuer et à l'appeler ; malgré ses efforts, elle sentait le corps de sa fillette glacer et devenir inerte. Prise de terreur, elle appela la voisine, à l'étage au-dessous.

Celle-ci accourut et, dès son entrée, un simple coup d'œil sur la jeune fille la renseigne : la mort avait passé. Mais comment, dire la vérité devant la douleur de la mère ? Elle cherchait un moyen de la calmer, lorsque des pas se

firent entendre dans l'escalier et Monsieur Vincent entra.

Lui aussi, comprit tout de suite ; il mit la main sur le cœur de la fillette, puis, tirant de dessous son manteau un crucifix, l'approcha des lèvres de la morte ; il le déposa ensuite sur sa poitrine, s'agenouillant près du grabat, il joignit les mains et se mit à prier.

La mère le regardait, avec des yeux de folle ; puis elle se jeta sur sa fille, l'embrassant furieusement. Monsieur Vincent fit alors signe à la voisine et tous deux, doucement mais résolument, la sortirent de la chambre et lui firent descendre, inconsciente, l'escalier. Avec l'aide de monsieur Vincent, la voisine la déposa sur un lit, dans sa chambre. Elle n'avait, évidemment, plus de volonté, plus de sentiment. Il fallait laisser passer cette crise.

L'homme charitable remonta dans l'affreux taudis où gisait la fillette morte. Là il se remit à prier, et pendant qu'il disait, d'une voix étranglée, ses oraisons, il lui sembla entendre une sorte de frémissement auprès de lui : il n'en termina pas moins sa prière et, se relevant, s'assit auprès de la morte pour la veiller. Mais, agité par les émotions violentes de la soirée, il ne tarda pas à se lever et à marcher dans la chambre. Peu à peu, sous l'emprise invincible de la profonde pitié qu'il ressentait, il se laissa aller à penser tout haut : il revoyait sa vie de labeur, ses efforts incessants et souvent infructueux pour propager autour de lui la doctrine de la charité pratique et, se tournant vers le crucifix, il implora l'aide du Tout-Puissant.

“ O Dieu de charité et d'amour, toi qui m'as donné l'être et qui conduis tous mes desseins, toi qui m'as fait endurer, sans faiblir, la misère, la douleur et l'esclavage, donne une force nouvelle à mon esprit, rassure mon cœur, relève mon âme abattue par le spectacle qu'offre le monde ! Partout le mensonge, partout le vol, partout le crime, partout l'iniquité ! L'homme se livre, comme une bête sauvage, à tous les excès, il se rit de tes ordres, il ne songe qu'à l'assouvissement brutal de ses désirs, à la satisfaction de sa vanité ! Consacrant le culte du Veau d'Or, il n'est point de turpitude à laquelle il ne consente, il n'est point de lâcheté qu'il ne commette ! Ton Évangile de vérité, il en répète distraitement, par complaisance ou par mode, les paroles, sans le moindre égard pour son esprit ! Dans le fond de son cœur, il se flatte de pouvoir tricher Dieu, de le leurrer par des dehors factices ! De combien de dégoûts le plus humble de tes serviteurs n'a-t-il pas l'âme pleine ! C'est en vain qu'il fait appel à la pitié des puissants, qu'il leur montre, qu'il leur explique ta loi, qu'il cherche à les attendrir. Ah ! oui ! On rit, on s'amuse, on jette négligemment, dédaigneusement sa petite obole et on continue à grand train la fête ! Ailleurs, c'est l'avidité, la cupidité qui prévalent ! On a cons-

tamment tous les soucis que fait germer l'amour déréglé de l'argent, on n'a jamais celui du bien ! Combien de temps, Seigneur, cela durera-t-il ainsi ? Est-ce pour cela, pour cette bacchante effrénée, que ton divin Fils a enduré le supplice de la croix ? La pitié, la charité, la justice, n'est-ce là que des noms, des mots vides de sens, des chimères ?

“ Non, il n'est pas possible, ô mon Dieu, que je me trompe ! La flamme que tu as allumée dans mon sein, cette flamme divine doit éclairer, elle doit briller, elle doit rayonner, elle doit chasser, en dissipant les ténèbres, l'esprit du mal ! Elle doit échauffer le zèle d'autres chrétiens, elle doit conquérir la terre ! Reflet de ta puissance et de ta bonté infinies, c'est par elle seule que moi, pauvre ignorant, pauvre prêtre perdu dans la foule, j'ai déjà pu faire quelque bien ! Je sens que je dois poursuivre mon œuvre, que je dois lutter, plus ardemment que jamais, contre les vices, contre le péché, contre le crime, que c'est l'unique tâche que j'aie à remplir ici-bas ! Oh ! donne-moi, Dieu tout-puissant, la force des apôtres, accorde-moi de vaincre, de triompher, avant que Ta Volonté m'appelle à rendre compte de mon ministère ! ”

A la fin de cette invocation, Monsieur Vincent plia les genoux et inclina la tête en murmurant une autre prière. Puis il se releva et marcha vers le grabat. Par la fenêtre quelques rayons de lune pénétraient dans la chambre et venaient éclairer le visage de la petite morte. Monsieur Vincent fut frappé de l'expression de sérénité qu'avaient prise les traits de l'enfant. Elle semblait rêver heureuse ; le prêtre, observant qu'elle avait encore les yeux ouverts, les lui ferma, et posa ses lèvres sur son front.

En se retirant, il entendit de nouveau le même frémissement, auquel il n'avait guère prêté l'oreille pendant son premier acte de dévotion ; cette fois, il voulut savoir d'où venait ce bruit. Il se retourna et dans l'angle obscur opposé au grabat, il crut distinguer une forme vague ; cela ressemblait à une silhouette humaine. Il fit un pas et allait encore s'avancer quand, soudain, le contour se précisa et il vit, éclairé par une forte lumière, un ange, aux ailes repliées, qui le regardait. Il tomba à genoux devant l'apparition, pencha son visage vers le carreau du taudis et resta immobile.

Alors il entendit l'ange qui disait :

“ Je t'ai entendu, Vincent. Tu ne soupçonnes pas que, tandis que tu suppliais le Père Éternel, ton ange gardien était là, près de toi, écoutant tes paroles, partageant ton angoisse, lisant au fond de ton âme. Prends courage et surmonte l'horreur que t'inspirent le péché et le crime ! Sois patient et persévérant, car il te reste une longue route à parcourir ! mais, connaissant la pureté de ton cœur, sachant que la vanité n'y tient aucune place, je ne te le cacherais pas ; tu parlais des apôtres, tu en seras un !

Tu parlais de ton esclavage, il fut dur, mais souviens-toi que Dieu éprouve ses saints ! Trente ans avant que tu ne fusses au bague de Tunis, un capitaine espagnol souffrait dans celui d'Alger, bravait maintes fois la mort et confessait, au mépris des tortures, sa foi catholique ; les pères de la Trinité l'on délivré, il est revenu dans sa patrie et aujourd'hui son nom, le nom de Miguel de Cervantes, est célèbre dans toute l'Europe ! Sa renommée grandira sans cesse ! Il a montré la même énergie que toi, il a été, depuis sa jeunesse, aussi simple, aussi bon, aussi chevaleresque, aussi généreux que toi ! Le même souffle divin a pénétré et assaini vos âmes ; il a fait plus : il a fait naître en lui le génie, en toi la sainteté ! Parmi les plus grands écrivains du monde, son nom brillera au premier rang : parmi les saints, il n'y en aura pas de plus tendrement aimé ni de plus vénéré que toi ! Jusque dans cette terre lointaine du Canada qu'a découverte l'intrépide Jacques-Cartier, ton auréole resplendira ! Tu te dis ignorant, c'est dans l'élite intellectuelle que partout, dans toute la catholicité, se recruteront tes disciples ; pour les hommes de cœur et de pensée, il n'y aura pas de plus beau titre que celui de ton

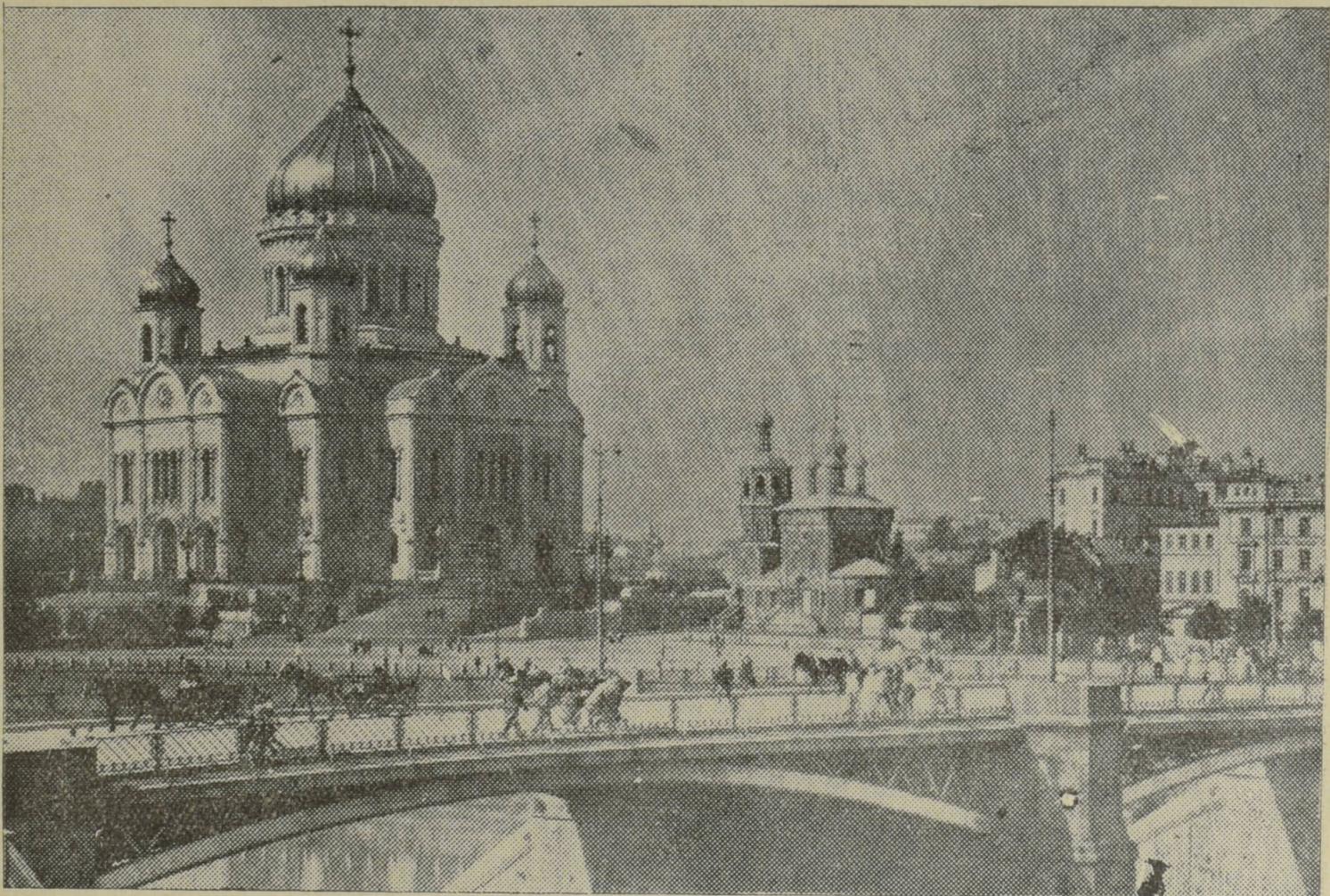
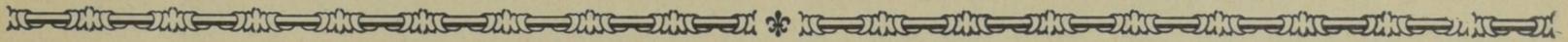
adepte et fidèle continuateur ; ta gloire restera sans taches, inattaquable et ton œuvre, sans arrêt, se poursuivra de par le monde ! ”

La voix de l'ange parut faiblir, à ces derniers mots ; Monsieur Vincent, toujours affaissé sur ses genoux, écoutait vibrer dans son cœur l'écho de ces paroles célestes ; il n'osait relever la tête et resta ainsi quelques minutes, adorant la volonté divine, quand il dirigea un timide regard vers l'angle d'où s'était faite entendre la voix : l'apparition s'était évanouie. Pleinement rassuré sur sa mission, il sortit sans bruit de la chambre et alla frapper à la porte de la voisine. La mère dormait ; la fatigue avait eu, pour un temps raison de la douleur ; Monsieur Vincent expliqua comment on pourrait le retrouver et se retira en disant, avec humilité :

“ Ne croyez pas, ma chère sœur, que je puisse venir en aide aux malheureux, aux délaissés, je n'ai rien ; ce que je donne, c'est le produit de mes quêtes. Mais le cœur ne me faillira pas et je resterai fidèle jusqu'à la mort, quoiqu'il arrive, à la plus belle devise que je connaisse : “ Dieu et les pauvres ! ”

Émile-B. VERNIER.

Québec, 31 décembre 1923.



AU CENTRE DE LA RUSSIE BOLCHEVISTE

L'église Saint-Xavier à Moscou

Eugène Labiche

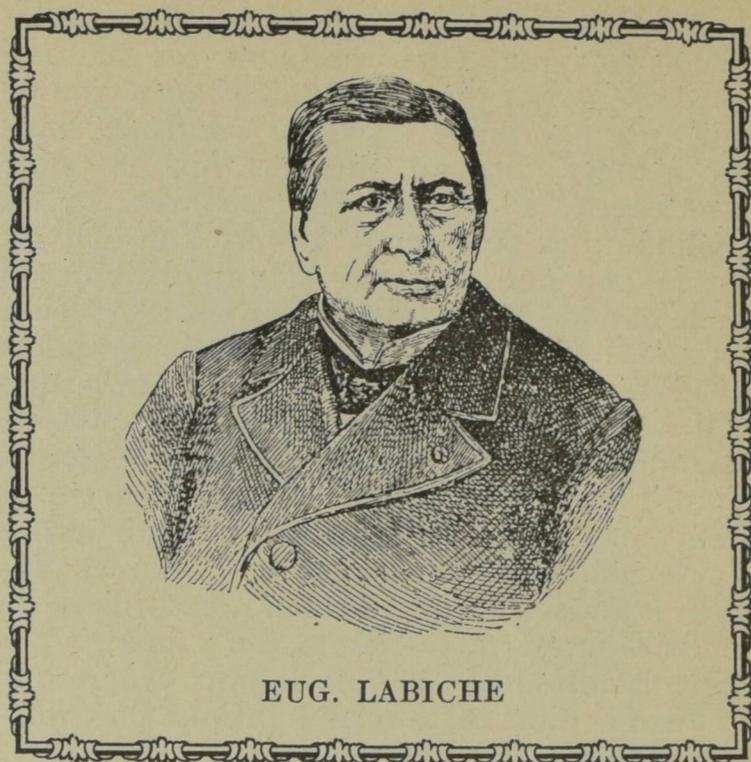
BRUNETIÈRE s'écriait un jour, en un accès de mauvaise humeur : " Dans cinquante ans, on ne mettra plus les Labiche à l'Académie ! " Il constatait ce fait que la vraie et grande littérature devient chaque jour plus sérieuse et plus austère même. Elle affirme des idées, elle les soutient, elle les défend. L'art est devenu une arme. Et pourtant, il me semble que les Labiche auront, malgré tout, une place réservée sous la coupole. Et ce serait bien dommage, vraiment, qu'on la leur refusât. Ils représentent un aspect du génie humain, non certes le plus élevé, mais le plus gai et non le moins bienfaisant. Les Grecs mettaient dans l'Olympe un Vulcain gaillard et jovial ; les Français, qui sont un peu des Grecs, ont introduit parmi les " Immortels " un de ces hommes dont la bonne humeur rappelle le rire hémorique de Vulcain, et qui s'embent une parodie de la gravité académique.

I. LE BERCEAU ET LES ÉTUDES

Eugène Labiche, naquit le 6 mai 1815, à Paris, comme la plupart des grands rieurs qui ont égayé la France. " Il n'est bon bec que de Paris ", disait-on jadis. Son père était un gros bourgeois positif, au bon sens net et précis, ennemi de la chimère et de la vie en l'air, chrétien comme on l'était alors, c'est-à-dire, un peu froidement et en vertu des habitudes transmises. Il savait rire et il savait vivre. Une attitude grotesque le mettait en belle humeur ; le cours de la Bourse l'intéressait autant que les bulletins impériaux.

Labiche traînera bien des fois sur la scène le bourgeois naïf, jobard, qui se laisse prendre à tous les pièges de vanité et d'ambition naïve. Il tenait de son père ces répugnances instinctives. Il avait appris dès le berceau, qu'il faut rester dans sa nature, dans sa condition, que la sottise sur cette terre consiste surtout à vouloir sortir de son milieu et des lois qui le régissent.

La plupart de nos dramaturges modernes ont débuté par l'École de droit. Scribe, Augier, Ponsard, Pailleron, furent des enfants de la basoche. On proposait, un jour, de modifier ainsi les premiers vers de l'*Art poétique* de Boileau :



EUG. LABICHE

C'est en vain qu'au théâtre un téméraire

[auteur

Pense des grands succès atteindre la hauteur,
Si l'ironique sort, d'une gageure austère,
Ne l'a fait, tout d'abord, simple clerc de

[notaire...

Labiche évita l'officine aux panonceaux, mais il ne put éviter l'École de droit. De cet enfant qui avait toujours dans la gorge un éclat de rire commençant et qui cherchait la quantité de gaieté que peut contenir l'aventure la plus triste, on voulut faire un juriste. Il sortait du collège Bourbon, où il avait surtout brillé par sa paresse et son humeur pétillante. On lui mit entre les mains d'énormes volumes qui s'appelaient le *Digeste* et les *Pandectes*, et qui le faisaient songer aux gros dictionnaires grecs et latins qu'il avait abhorrés de tout son cœur. On était en 1832. Autour de lui, les jeunes bandes romantiques emplissaient les cénacles et les théâtres de leur tumulte outrancier.

Labiche entra à l'École de droit, en fils obéissant et soumis. Seulement, il se réserva la liberté, tout en étudiant le Code, d'étudier autre chose aussi et de faire, dans sa jeunesse écolière la part très large au rêve et à la poésie. Il s'arrangea si bien que son père le soupçonnait à peine des larcins commis sur le programme de l'école, et que, d'autre part, les étudiants avaient toutes les peines du monde à le prendre pour un de leurs camarades. Tout compte fait, ayant inscrit sur son horaire quotidien toutes les besognes adventices, Labiche parvint à se réser-

ver une heure pour l'essentiel. Un soir, un ami arrive chez lui et le trouve entouré de gros volumes, le front courbé sur des cahiers de notes.

— Eh bien ! que fais-tu là ? lui dit-il.

Labiche sourit, essaye de cacher les pièces à conviction. Il avoue finalement :

— Je fais mon droit. Il me reste chaque jour une heure de liberté et j'en profite.

Une heure par jour, c'était bien peu. Sept années durant, Labiche persévéra à la tâche. Sept années, il donna au Code les loisirs que lui laissaient les lettres et les arts. Un succès tardif récompensa ses efforts : Labiche — qui l'eût cru ? — était licencié en droit.

II. VOYAGE EN ITALIE.— DÉBUTS LITTÉRAIRES

Son père fut si heureux de la couronne juridique conquise par son fils, qu'il lui offrit un voyage en Italie. Le jeune homme partit donc ; il visita les villes et les musées : Florence, Pise, Rome, Naples, il alla droit devant lui, cueillant au hasard du chemin des impressions et des idées. Les peintres le ravirent littéralement ; il tomba en extase devant les toiles et les fresques, il cria son admiration, comme eût fait M. Prud'homme, et comme fera plus tard, l'immortel Perrichon. Au sortir du palais Pitti, à Florence, il écrit des lettres qui débordent d'enthousiasme : " Raphaël est toujours Raphaël ", et il célèbre André del Sarte, le Titien, le Corrège, avec des accents lyriques. " Si j'habitais l'Italie, dit-il, je deviendrais fou de peinture." Au reste, il est très éclectique dans ses goûts. Il unit dans son culte les Italiens et les Flamands ; Téniers lui est aussi cher que son " divin Raphaël ", et, passant à côté d'une toile hollandaise, il écrit à un ami :

"Ce genre de tableaux convient parfaitement à ma nature. Tu sais combien je suis amoureux des détails. Je frétille de plaisir devant ces menus chefs-d'œuvre."

C'est déjà son génie futur qui se révèle, ce génie un peu cru, plus soucieux de la réalité que de l'idéal et du détail pittoresque que de la ligne harmonieuse.

Il est gai aussi. Dès sa vingt-cinquième année, il a sa philosophie indulgente et railleuse, et qui trouve moyen de saisir en toutes choses le côté qui prête à rire. Il dira un jour : " Il y en a qui voient tout en bleu, d'autres

tout en noir ; moi, je vois gai." Il " voyait gai ", même aux jours où il aurait eu le droit de voir un peu sombre. A Naples, il se présente chez un banquier pour toucher un chèque de 500 francs. Celui-ci le reçoit à merveille, lui remet un petit rouleau d'or soigneusement enveloppé et le reconduit jusqu'à la porte avec de grands gestes de politesse. Arrivé dans la rue, Labiche s'avise de compter son argent ; il manquait 50 francs. Il revient sur ses pas, frappe au guichet et fait constater l'erreur. Et le banquier napolitain sourit :

— Ah ! vous vous en êtes aperçu ?

Labiche part d'un immense éclat de rire. L'humaine friponnerie ne lui arrachait qu'un mouvement... de bonne humeur.

Il restait, même en voyage, le jeune homme bien ordonné qu'il avait juré d'être à son père.

— Tu écriras tes impressions, avait dit le papa, je veux lire ton carnet de voyage.

Eugène promit tout ce qu'on voulait et il tint parole. Chaque soir, si fatigué qu'il fût, il s'asseyait devant une petite table d'hôtel, et griffonnait des notes sur les paysages, les costumes et les coutumes. Il avait un compagnon de route. Quand celui-ci le vit prendre son carnet et rédiger le journal après la première étape, il leva les épaules et ne put s'empêcher de dire :

— C'est bon pour une fois ; demain, tu en auras assez !

Le lendemain, Labiche s'asseyait à une autre table devant le même cahier. Jusqu'à la fin du voyage, il ne manqua pas un seul jour d'y ajouter au fur et à mesure une page d'impressions et de souvenirs. Il avait promis d'avoir de l'ordre ; il était fidèle à son serment.

Le croira-t-on ? Ce jeune homme si bien rangé, au bon sens droit et avisé, fut piqué de la tarentule romantique. Il lui eût été difficile d'échapper à la contagion. La folie était dans l'air ; les plus fortes têtes, les tempéraments les plus sains avaient au moins leur crise momentanée. Nous sommes au mois de février 1835 ; A. de Vigny vient de donner au théâtre le drame de *Chatterton*. Il y a comme une recrudescence de l'épidémie. Le suicide exalté sur les planches par le poète égaré trouble tous les cerveaux. Thiers voit arriver en ses bureaux des adolescents pâles et fiévreux, qui se déclarent poètes comme Chatterton, incompris comme lui, et qui ne savent dire que ce mot : " Du pain ! ou je me tue..."

Labiche avait son pain. Cependant, il est en proie à la peste comme toute sa génération. Il a assisté à la première de *Chatterton*, et, sous le coup d'une véritable ivresse, il écrit à un ami :

“Je viens de voir *Chatterton*; je suis encore tout palpitant d'émotion ; mon cœur saigne, comme broyé dans un étau. J'ai la fièvre ; je ne croyais pas qu'on pût vous remuer ainsi avec des paroles. Au lever du rideau, le poète vous prend, vous étreint, vous enlace et vous retourne à sa guise jusqu'au dénouement, qui est horrible, et puis il vous jette dehors, anéanti, accablé, haletant. Je vais me mettre au lit ; mon sommeil sera un sublime cauchemar. Le drame de Vigny m'emplit; il circule dans mes veines; c'est mon sang. Bonsoir, je radote ; je vais fermer ma lettre, car si je la relisais, j'aurais honte d'avoir été fou ce soir.”

Le voilà donc en délire et intoxiqué jusqu'aux moelles de ce virus dont il contribuera un jour à nous débarrasser.

A son retour d'Italie, il prend la plume à son tour. Son père lui a demandé :

— Que veux-tu faire maintenant ?

— Des lettres, répond Labiche.

Il commence par porter de la copie aux petits journaux de l'époque, *l'Essor*, *le Chérubin*. Cela passe inaperçu.

Labiche veut sortir de la foule obscure, et, tout de suite, il écrit son premier roman. C'est intitulé *la Clé des champs*, et c'est conçu d'après l'idéal en vogue, l'idéal romanesque et faux de 1838. Le héros pleure des larmes de sang, rugit des cris de passion, s'échappe dans la vie libre et folle. Labiche est plus romantique que Hugo, que Dumas et que Vigny. Grâce à Dieu, l'éditeur fit faillite ; devant cette ruine imprévue, Labiche s'arrête et réfléchit. Il se dit que le romantisme est une voie de banqueroute et qu'il n'a pas le droit de condamner à la misère les libraires qui se chargent de sa prose. Et le voilà guéri... guéri pour deux ans.

Il eut des rechutes. Meilhac, qui fut son successeur à l'Académie française, disait de Labiche qu'il avait toujours eu un petit génie à ses côtés, chargé de le retenir au moment où il s'engageait hors de sa vocation. Je suppose que, en 1839, le petit génie intervint et fit comprendre à Labiche que le roman n'était pas fait pour lui et qu'il devait essayer du théâtre. Labiche ne se le fit pas répéter ; la même année,

il donne au Palais-Royal *M. de Coyllin, ou l'homme infiniment poli*. C'était un drame, on y donnait des coups de poignard, et vers la fin, comme dans les pièces de Hugo et d'A. Dumas, il y avait sur la scène toute une jonchée de cadavres. Il récidiva dans ce genre avec *l'Avocat Loubet*, une pièce conçue sur le même patron, sombre, hurlante, ensanglantée.

Le petit génie eut, cette fois, un mouvement d'impatience et crut devoir donner à son ami un nouvel avertissement, plus significatif que tous autres.

L'Avocat Loubet avait été présenté au théâtre du Panthéon. Le directeur de ce théâtre était chapelier, et il avait pour collaborateurs quatre ou cinq membres du Comité de lecture, qui tous, comme lui, faisaient dans le chapeau, quand ils ne faisaient pas dans le drame. Labiche se présenta, sa pièce en main, devant cet aréopage ; il entra, salua, mit son chapeau sur la table et commença la lecture. Vers le milieu du premier acte, un des membres du Comité prit négligemment le chapeau de Labiche, regarda la marque du fond, fit la grimace, et passa le chapeau au voisin, qui, lui aussi, esquissa la même moue. De main en main, le chapeau fit ainsi le tour de la table, pendant que Labiche achevait la lecture de son premier acte. On lui déclara qu'il était inutile d'aller plus loin et que la pièce était refusée. Labiche avait suivi la scène et il avait compris. Le directeur ainsi que tous les membres du Comité étaient des chapeliers de la rive gauche, et Labiche achetait ses chapeaux sur la rive droite. Il revint donc mélancoliquement avec sa pièce malheureuse, et il comprit la moralité de cet apologue. Elle revenait à peu près à ceci : “Laisser là le drame, laisser les poignards et tout le bric-à-brac des romantiques. Faire de la comédie. *L'Avocat Loubet* est mort, *M. de Coyllin* est enterré, mais il y a toujours sur la terre... des chapeliers.” Labiche était bien converti, cette fois, guéri pour toujours de sa crise d'erreur. Le “petit génie” ne l'abandonna point, mais il n'eut plus à intervenir que pour l'encourager et le maintenir dans la bonne voie.

III. LE MARIAGE.— LA VOIE NOUVELLE

En 1840, Labiche se marie. Il épouse une femme qui sera la bonne compagne de sa vie et qui pourra donner congé au “petit génie” dé-

sormais inutile. Elle partagera son labeur, le réconfortera après les rares échecs, et mettra dans cette vie, que domine un rire aigu, une note de gravité sereine et douce. Elle le suivra jusqu'au bout, inséparable de lui, attentive et dévouée, et c'est elle peut-être qui, vers la fin, le ramènera à des pensées chrétiennes. Le "petit génie" cher à Meilhac est devenu un ange gardien.

La vie nouvelle commença par un dur sacrifice. Le beau-père de Labiche avait mis comme condition au contrat de mariage qu'il abandonnerait le théâtre. L'accueil fait à ses drames n'était pas fait, d'ailleurs, pour hypnotiser Labiche sur un avenir très douteux. Il consentit à tout, et jura que c'était bien fini. Mais il eut bientôt la nostalgie de la rampe. Quand il lui arrivait de passer devant une affiche de spectacle, il fermait les yeux pour ne point voir le fruit défendu. Il y avait de l'héroïsme dans sa fidélité aux promesses signées. Mais, à certains jours, il n'en pouvait plus de désirs refoulés, d'impatiences lancinantes. Il disait à sa femme : " Si vous vouliez, pourtant ? . . ." Et elle souffrait de le voir ainsi torturé par la hantise de son rêve, de sa tentation. Un jour, elle fut vaincue. Elle lui mit la plume entre les doigts.

— Écris ! . . . Je le permets . . .

Labiche bondit de joie ; il saisit une feuille de papier. Vingt sujets de vaudeville bourdonnaient dans sa tête. Depuis sa retraite, il n'avait fait que bâtir en son cerveau des intrigues de comédie, imaginer des personnages et des situa-

tions. Il en avait de quoi faire des volumes. Il choisit au hasard, dans le tas, et il eut la mais heureuse.

En 1845, pour sa rentrée à la scène, il donne *Deux papas très bien*, son premier vaudeville ; il obtient un succès honnête. Le public n'est pas encore prêt pour l'imbroglio excentrique et les parodies colossales qui provoquent le rire convulsif. Il faut faire la transition entre le mélodrame morne et ce théâtre de folle gaieté.

En 1846, il fait jouer *Frisette* ; *Mme Larifla* en 1849 ; *Embrassons-nous, Folleville !* en 1850.

Pas à pas, pièce en pièce, il s'achemine ainsi aux grands succès, qu'il sent prochains. Toute cette période se caractérise par l'effort pour ressusciter un genre qui semblait tout de bon disparu de notre littérature et qui remonte par delà les siècles jusqu'aux immortels rieurs, dont la gaieté plantureuse emplît notre moyen âge.

Le Français, né malin, créa le vaudeville, a dit Boileau. Le vaudeville n'était pas mort, si l'on veut ; Scribe devait même à ce genre ses succès les plus retentissants. Mais il languissait ; Labiche lui rendit toute sa jeunesse, toute sa fraîcheur. On peut dire qu'il le releva, à force de verve, à la hauteur provisoire d'un genre littéraire. La popularité de Labiche s'accroît de jour en jour. Ses mots, ses titres sont déjà dans la bouche de tout le monde.

(*Le Noël*)

C. LECIGNE.

(à suivre)

PRUDENCE

Le petit Dédé, poursuivi par un chien qui aboie féroce, se précipite dans les jambes de son grand-père en s'écriant :

— Grand-père . . . ce chien ! ce chien !

— Ne crains rien. Tu sais bien que les chiens qui aboient ne mordent pas.

— Oui ! mais le sait-il, lui ?

— Épousez-là donc ! Elle vous aime et vous rendra heureux. Qu'avez-vous à lui reprocher ?

— Son passé.

— Et que reprochez-vous à son passé ?

— Sa longueur.

AU RESTAURANT

— Garçon, vous avez fait une erreur sur ma note. Vous m'avez mis qu'un *t* à côtelette. Il manque un *t*

— Vous avez raison, Monsieur, je me suis trompé.

Et froidement, le garçon ajoute sur la note : " Un thé . . . 25 sous."

— Dis, M'sieur, alors c'est toi le coiffeur ? . . .

— Le coiffeur ? ! ! Mais mon ami, je suis un ami qui vient voir ton père . . .

— Ah ! je croyais . . . comme papa à dit tout à l'heure : " Encore un qui vient me raser ! "



UN ANGE JOUANT DE LA VIOLE

Tableau de Melozzo da Forli.

La mort d'une épicerie

Vu immobile dans la pénombre, et d'un peu loin, il offrait l'aspect d'un fût mis debout sur lequel on aurait posé une citrouille.

Il avait trente-cinq ans et il était épicier.

Son nom, Arthur Lamadou, était écrit en majuscules dorées au fronton de l'unique épicerie de Faverole.

Le décret ministériel étant formel que tout individu dépassant le poids de 100 kilos n'était point mobilisable, notre Lamadou, qui côtoyait les 120, n'avait point été mobilisé au début de la grande guerre, et, chose extraordinaire, nul n'eut recours, à cette époque, aux grands mots de passe-droit et de favoritisme ; cela parut au contraire très naturel que le Conseil de révision n'eût point voulu de ce garçon œdémateux, fait de deux pièces seulement : un ventre qui débordait, à les couvrir, sur ces jambes courtaudes, et une tête se résumant au relief onctueux de deux joues, sans poil aucun, qui cherchaient à se joindre malgré la barrière du nez à peine deviné sous cet amas de chair rose.

Aux quelques grincheux, très rares, qui, après coup, trouvaient tout de même le moyen de traiter l'épicier d'embusqué, Mathurine Croustet avait clos le bec de ces mots péremptaires :

— Encore eût-il fallu trouver une culotte où loger tant de viande ?

... Et pendant que là-haut se battaient pour la France les enfants de Faverole, Lamadou, lui, se mariait.

* * *

Ce n'est point de toujours que notre épicier habitait sa jolie maison tapissée jusqu'au toit de glycines et de fleurs-de-passion.

Sur cet emplacement on pouvait voir, dix ans avant cela, une pauvre mesure bâtie en briques crues, la vieille épicerie de Faverole, que, traditionnellement, de père en fils, avaient gérée les Bagnol. Et quelle misère d'épicerie ! Rien que les choses les plus indispensables, et encore !... du sucre, du café, du savon, que le père Bagnol achetait péniblement par kilos, craignant de n'en avoir pas le débit ; quelques écheveaux de fil blanc et noir... Quoi de plus ? un peu de vermicelle en papillote qui sentait le sapin de sa boîte, un bidon poisseux d'huile, deux ou

trois tablettes de chocolat qui moisissaient dans leur chemise d'étain... C'est tout, je crois.

Devant cette disette, les Faveroliens avaient pris l'habitude de faire leurs provisions à la ville où ils se rendaient les jours de marché, de sorte que l'épicerie végétait et végéta tant que dura Bagnol.

Or, Bagnol mourut laissant une fille unique, Adèle, dont les trente ans montaient en graine, pas très belle, disons-le tout de suite, mais qui, entraînée par l'atavisme, continua à gérer cahin-caha la navrante épicerie.

Qui nous dira comment commença l'idylle, comment Lamadou... prit feu !... Comment cela finit, on le sait, par un mariage !

* * *

C'est à ce moment que Lamadou se révéla. Grâce aux écus amassés un par un par l'avarice de trois générations de Bagnol, la vieille mesure, rasée jusqu'aux fondements, devint la *Grande Epicerie Lamadou* dont les grandes glaces, illuminées de chromos tentateurs, laissaient voir la superbe ordonnance de l'intérieur.

Imaginez-vous la grande épicerie de M. Clapisson dans la rue de l'Oulette, à Montauban... C'est tout à fait cela, et, certainement, Lamadou avait pris pour modèle l'installation du gros négociant urbain.

C'est dire qu'on trouva tous produits à l'épicerie nouvelle : du soufre, du sulfate, des bouchons à greffer et des autres ; des lainages et des pantoufles ; de l'amidon et des pâtés de foie gras ; du sucre, du fromage et des tripes à la mode de Caen ; des bidons de sazoléine et des galoches... de tout, de tout.

— Il a l'épicerie dans la peau ! disait-on de lui, en le voyant évoluer, et avec quelle aisance, au milieu des colis innombrables qu'il recevait quotidiennement de ses fournisseurs.

Il est bien entendu que tous ceux de Faverole réapprirent le chemin de l'épicerie. D'une chose rare et introuvable, on disait :

— Si ça se trouve quelque part, ça se trouvera chez Lamadou !...

Et on l'y trouvait !

* * *

C'est une vérité commerciale élémentaire qu'il ne suffit pas, pour faire fortune dans l'épicerie, de tenir de bonne marchandise, mais qu'il

faut, et surtout, la savoir écouler. D'où ce corollaire de toute évidence : il faut plaire aux clients.

Lamadou avait ce don ; il avait la manière, le doigté, on peut dire. Outre sa face poupine et réjouie qui inspirait la confiance, il savait se montrer amène envers tous : envers la ménagère qui lui abandonnait un billet de dix francs tout comme envers le petit bonhomme, à culotte fendue par derrière, qui lui apportait son petit son de nickel, à la fin d'avoir un sucre d'orge que Lamadou, de ses gros doigts spatulés, allait cueillir au fond d'un bocal de verre. Le gamin s'éloignait, emportant sa bille rose emmitouffée par un bout de papier-soie, non sans que le bon épicier ne lui recommandât de veiller à ne point contaminer de ses doigts sirupeux sa salopette des dimanches.

Bref, notre Lamadou navigua si adroitement qu'après un temps relativement court il avait trouvé le moyen de se faire une petite fortune.

* * *

Vous ne connaissez pas Faverole ?... Un nid de verdure sur les bords de la Perlote : 500 habitants environ ; une église neuve et qui s'emplit tous les dimanches de bons chrétiens qu'évangélise le bon curé Pernat ; un maire idéal, Brau, meunier de son état, mais entendu comme pas un aux choses municipales ; un régent, M. Canambuis, qui s'occupe de ses écoliers... une population modèle, en vérité. Comme ombres à ce clair tableau, presque rien : Lauzeral, le garde-champêtre, pas mauvaise homme, mais qui s'ivrogne parfois ; Couture, un quelconque savetier, sale, fainéant, insolent et loquace ; et enfin M. Polyboi-Joli, employé des contributions en retraite, auquel la vue d'un curé donnait des cauchemars. On le disait franc-maçon. Son gendre, M. Bernadasse, avait abandonné le vétérinariat pour entrer dans le journalisme. Il dirigeait à Montauban, *La plus grande lumière*, " organe hebdomadaire de toutes les aspirations prolétariennes ".

Vint à Faverole, comme partout, l'époque des élections municipales. Tout allait se passer à l'accoutumance : une unique liste de braves gens avec Brau en tête, élu sans conteste... Pas du tout, et l'étonnement fut grand des Faveroliens, quand, à côté des affiches bleues

du meunier, ils virent placardées, des affiches sang de bœuf signées... ARTHUR LAMADOU !

ARTHUR LAMADOU, candidat socialiste !

* * *

Quelle tarentule avait piqué le gros épicier ? Qui l'avait pu pousser à tenter cette extraordinaire aventure ? On supposa que c'était M. Polyboi-Joli, et ce qui donna corps à cette hypothèse, ce fut la campagne acharnée menée du coup en sa faveur par *La plus grande Lumière*, le journal de M. Bernadasse, devenu provisoirement quotidien, que le savetier Couture laissait gratis à chaque seuil.

A en croire ce papier, tout, jusqu'à ce jour, avait mal marché à Faverole, mais Faverole allait secouer sa torpeur, se débarrasser de l'infâme réaction, être de son siècle, et tout cela allait s'accomplir en votant pour le citoyen Arthur Lamadou !

Ah ! Dieu ! et dire qu'il y a des gens qui se lassent d'être heureux ! Notre épicier fut un de ces infortunés. On va bien voir qu'il n'avait été créé et mis au monde que pour être épicier, sans plus.

— Tu te lances dans une mauvaise voie, Arthur, lui dit Adèle, sa femme, que travaillaient de noirs pressentiments... et, d'abord, nous allons perdre des clients... vraiment, ton journal est injuste en attaquant, à ton sujet, notre curé qui ne t'a rien fait, et aussi les bonnes Sœurs de la Sainte-Espérance... Lis donc ces vilénies...

Pour la première fois de sa vie le pacifique Lamadou répondit violemment à sa femme.

— Les clients ! ah oui ! et où iront-ils se faire servir qu'on les serve mieux que chez-nous ?... Ils ne tarderont pas à revenir... s'ils s'en vont... Et après tout, un épicier ne peut-il pas faire un maire tout comme un meunier ?... Quant à l'abbé Pernat, qu'il s'occupe de son église et *mon* journal le laissera en paix.

D'ailleurs tout s'annonçait à merveille, les honneurs tombaient en pluie sur lui : deux fois déjà on l'avait mandé à la préfecture ; pas plus loin qu'hier, M. Blagapar, le député, avait daigné arrêter son automobile à la porte de son magasin, cela devant vingt pratiques, à seule fin de lui serrer la main ; enfin, le numéro dernier de *La plus grande Lumière* portait en caractères gras, tirant l'œil, sa nomination de

président de la S. A. C. P. P. V. C. O. ce qui veut dire tout simplement : président de la *Société Anonyme des Canons paragrêles pour protéger les vignes contre les orages* . . .

Tout donc marchait à souhait, on l'affirmait au siège du Comité, c'est-à-dire au café du Progrès dont, de 8 heures à minuit, Lauzeral le garde, Couture le savetier, et quelques autres s'étaient constitués les piliers. Naturellement, c'est Lamadou qui avait pris à son compte les consommations.

Il fallait bien un peu aussi payer de sa personne. Le moment solennel approchait. Suant, soufflant, criblé, après deux jours de marche, d'ampoules, à ses pieds, d'échauffaisons à ses cuisses trop grasses, héroïquement, il explora les quatre points cardinaux de la commune.

— Comment donc, Lamadou, si je voterai pour vous !

— Pour qui me prenez-vous ? . . . C'est tout comme si vous-même mettiez le bulletin dans l'urne.

— Et pour qui voterions-nous, Dieu grand !

— Votre place est là, tout indiquée ! . . . Ça ne fera pas un pli, vous verrez.

Et les sourires qui accompagnaient ces protestations de confiance !

Le grand jour vint. Lamadou recueillit vingt-neuf suffrages ! Il en fit une maladie.

* * *

Ah ! Ah ! tout finit par se savoir ! . . . Parbleu il s'en fallait douter . . . L'échec de Lamadou provenait des manigances louches du cléricalisme, représenté à Faverole par l'unique M. Pernat.

Cela était certain pour Couture, lequel, avec un luxe inouï de détails tous absolument authentiques, venait aviver, tous les soirs, la blessure d'amour-propre béante au cœur de l'épicier alité.

Sourdement, avec ses airs patelins, l'abbé Pernat avait fait alliance avec Brau le meunier vainqueur . . . On le sait, on le sait ! De sa propre main il avait écrit le bulletin de vote de Sagarol, son carillonneur, et donné des conseils, disons mieux, des ordres à Mazelier, à Gandalou et à Cotombre, ses trois chantres dominicaux . . . L'on a vu aussi le raticchon, la veille de l'élection, sortir en souriant du bureau de tabac . . . Hum ! hum !

— Et puis, Lamadou, écoutez-moi cet article de M. Bernadasse, qui vous concerne ; vous m'en direz des nouvelles, si c'est tapé . . .

Et le méchant savetier d'annoncer, les savourant, les proses de l'ancien vétérinaire, faisant mieux sonner les mots qu'il croyait comprendre : gent cléricale . . . éteignoirs . . . suppôts de sacristie . . . menées louches des disciples de Loyola . . . rétrogrades . . .

Tout ça à l'adresse des Faveroliens.

La voix de Couture s'éraillait à cette lecture . . . Il demandait à boire, et le malade apitoyé faisait apporter sa bouteille de cognac qui ressuscitait sa salive au lecteur.

Les colonnes épuisées, le savetier se retirait, non toutefois, en passant par le magasin, sans se munir tantôt d'une livre de moka grillé, tantôt d'un quart de fromage.

Il payerait le tout à la fois . . . après la guérison de Lamadou.

Et la pauvre Adèle, qui n'aimait point le savetier, mais qui n'osait rien dire, voyait avec terreur se noircir, dans son livre de comptes, la page qui portait les dettes de ce client douteux.

* * *

— Ce Couture finira par me tuer mon homme ! s'écria un soir Adèle, en levant les bras au ciel.

Cette soirée en effet fut terrible.

Couture était arrivé à l'épicerie pourpre de fièvre ; comme une masse, il s'était affalé sur un des fauteuils de son ami, et il n'avait pas fallu, absorbés coup sur coup, moins de trois petits verres de cognac pour le remettre en son assiette.

Enfin, on la tenait, la preuve . . . évidente à crever les yeux ! . . . Le curé, oui, M. Pernat qui, depuis des mois probablement, en tapinois, jetait le ridicule sur l'honorable commerçant qu'était Lamadou.

— Parle, parle . . .

— Avec son phonographe ! termina Couture dans un rugissement. Oui, oui, avec son phonographe ! répéta-t-il, en constatant l'ahurissement de son ami qui ne parvenait pas à comprendre.

Les éclaircissements suivirent.

Chacun sait que l'abbé a coutume de réunir à la veillée des dimanches les enfants d'un patronage qu'il a pu former à Faverole.

Or donc, dimanche, profitant de l'obscurité, et se doutant qu'il se tramait là de noires choses, Couture avait collé son oreille aux volets clos du presbytère, et malgré le bruit des conversations et des rires, nettement, il avait entendu ce refrain d'une chanson que nasillait l'instrument.

Y avait un' fois un épicier
 Qui vendait du sucre scié
 A ses clients diabétiques.
 Savez-vous ce qui arriva :
 Ce fut l'épicier qui creva,
 Ah ! ah !
 Ce fut l'épicier qui creva.

Couture put à peine terminer ce refrain qu'il avait retenu de la *Chanson de l'épicier*, inscrite au répertoire du patronage de Faverole. Lamadou congestionné s'abattait sur son lit. Adèle dut lui poser un triple sinapisme.

* * *

Ah bien ! ce curé, il allait lui faire connaître le bois dont il se chauffe, lui, Lamadou.

Bernadasse se mit de la partie avec son baveux journal. Couture se chargea de mobiliser les quelques chenapans de Faverole, M. Polyboi-Joli promit un concours efficace, M. Canambuis, un peu malgré lui, n'osa pas refuser le sien... Oui, oui, il allait en voir de belles, ce M. Pernat...

Un geste de Monseigneur paralysa toutes ces bonnes volontés ; avant que fût constitué le bureau du cercle anticlérical de Faverole, le digne M. Pernat quittait sa bonne paroisse pour le doyenné important de Piquecos où l'appelait la confiance de son évêque.

Non, certes, à cause de l'attitude scandaleuse d'une lie infime envers M. le curé, mais à cause de la pénurie de prêtres en ce temps calamiteux, la paroisse de Faverole était privée de curé... pour un temps indéterminé.

Bernadasse entonna un hymne dans sa *Plus grande Lumière* ; un banquet fut organisé, que présida Lamadou.

Et tandis que gémissaient les bons paroissiens, navrés du départ de leur père, le clan Lamadou vociférait sa joie. Joie qui s'accroissait encore lorsque ceux-ci surent le résultat négatif de la démarche que Brau, le maire, qu'accompagnaient les membres du Conseil paroissial, avait tentée auprès de l'évêque.

Faverole n'avait donc point de curé.

Est-ce que, le dimanche qui suivit, mû probablement par l'habitude, cet idiot de Sagarol, le carillonneur, à peine 10 heures tintées à l'horloge, n'alla pas mettre en branle la grosse cloche de l'église, comme s'il y avait Messe !

Et, chose, bizarre, comme s'ils n'attendaient que ce signal, tous ceux du village parurent aux seuils, endimanchés ; et de tous les mas de la paroisse arrivèrent les paroissiens avec leurs femmes et leurs enfants.

Quoi donc venaient-ils chercher ?

Lamadou et Couture accourus l'un vers l'autre à l'audition de cette sonnerie inattendue, regardaient ces étranges défilés.

Des groupes se formèrent à l'ombre des ormeaux sur la placette de l'église.

Quelques femmes pleuraient commentant le récent départ du digne pasteur. Pauvre bon M. Pernat !... Voyant pleurer autour d'elle, la vieille Rouzil de Malestroit se mit à pleurer elle aussi, sans guère savoir pourquoi, elle était un peu dans l'enfance, et pénétra dans l'église vide où la suivirent Ernestine de Picou et Françon de Capdal. D'autres encore entrèrent ; puis des hommes par groupe de quatre, de cinq... Bientôt l'église offrit l'aspect accoutumé des dimanches. Cotombre, le chantre, avait gagné sa place au lutrin, et, machinalement, mettait à jour les signets de l'antiphonaire placé devant lui, comme si M. Pernat allait sortir de la sacristie pour l'aspersion dominicale.

Un silence lourd pesait aux épaules, ça semblait. Au fond des sanglots maladifs des femmes allaient reprendre, cela se devinait aux heurts contre les bois des chaises des chapelets que maniaient des mains fiévreuses. Chabrotou, qui était président du Conseil paroissial, de son banc d'œuvre, fit un signe à Colombre qui entonna le *Credo* de la Messe Royale. Massées près de la sainte Table, les chanteuses firent les répons.

Mais, malgré le chaud soleil de juin qui nimbait de rayons vivants les saints colorés des vitraux, un froid planait dans l'atmosphère de cette église rurale ; les voix à l'unisson avaient quelque chose d'âpre et de faux, qui montaient en invocation devant cet autel nu sur lequel ne vacillait la flamme d'aucun cierge, que n'animaient point les allées et venues hiératiques d'un prêtre à aube blanche et à chasuble d'or.

L'office fut court, forcément. La sortie s'effectua silencieuse à recueillie, plus silencieuse et plus recueillie que celle qui suivait l'*Ite missa est* liturgique par lequel, autrefois, l'abbé Pernat congédiait ses paroissiens.

Les hommes s'attardèrent un peu au porche pendant que les femmes allaient faire leur provende de la semaine à l'épicerie de Lamadou.

Il fit des affaires d'or, le matin. Une heure durant, il s'essouffla au milieu de ses denrées, courant de son fût à pétrole à sa forme de Cantal, de sa boîte de vermicelle à l'étagère de la mercerie ; tandis qu'Adèle, devant sa Roberval, pesait, enveloppait et ficelait les paquets.

Une recette des grands jours.

Au soir, goguenard, de belle humeur, Lamadou taquinait son Adèle.

— Et la frousse qui te tenait... : " Attention à ta politique... Arthur, nous perdrons des clients..." Compte, Adèle, mais compte donc la recette d'aujourd'hui !

Et ses gros doigts disparaissaient dans l'amas des billets de banques et des coupures dont était remplie sa caisse.

* * *

La semaine écoulée, le dimanche revint.

Dès avant 10 heures, attablés devant un Picon au Café du Progrès, Lauzeral, Couture, Pignol et Lamadou se préparaient à se régaler du spectacle.

10 heures. Le carillonneur est à son poste... En avant la sonnerie !

— Tu vas voir, Pignol...

Mais les portes demeuraient closes. Péniblement, un quart d'heure s'écoula, la cloche restait muette... Trois ou quatre hommes, là-bas, péroraient sur la placette. C'était tout,

— Voici Fromentin... enfin!... dit Couture.

Le défilé allait commencer. Fromentin était bordier chez Toine de Machecailloux, à Percepinte, le mas le plus reculé de la commune, et tous les dimanches, que ce fût vent, que ce fût pluie, il arrivait à Faverole pour la Messe de 10 heures, accompagné de son père, de sa mère, de sa femme et de leurs sept enfants. Une vraie procession s'ils avaient porté croix et bannière.

Le bordier était seul.

Lamadou, qu'une anxiété commençait à étreindre, inexplicable, le salua au passage.

— Et bonjour, Fromentin.

— Bonjour, Monsieur Lamadou.

— Et autrement, vous êtes bien seul, aujourd'hui ?

— Que voulez-vous... Les vieux, ça a ses habitudes... La femme, les enfants sont allés à Roussotière... il leur faut un bout de Messe, le dimanche, et ils ne sauraient s'en passer. Dieu, continua-t-il en étirant ses membres, qu'ils sont longs, ces jours sans travail et sans offices !

Il s'éloigna.

Lamadou eut un lancinement au cœur.

Ce village mort !... et ces bruits insolites qui avaient troublé son sommeil, dès le soleil paru : roulement de voitures grinçant sur la grave de la route, tintement des grelots... Il avait peur de comprendre.

Adèle qui venait de la boulangerie lui donna toutes explications, hélas !

Tous, tous ceux de Faverole partis se dirigeant soit vers la ville, soit vers Saint-Jean-de-Perges. Ceux des mas, selon leur commodité, vers Roussotière ou vers Cinqualbre, paroisses qui ont encore un curé et des offices.

En tout, au village, ceux rares qui, comme Lamadou, Pignol et Couture, se passaient de Messe, les infirmes et le petit groupe de la placette qu'avait joint le bordier Fromentin. Le désert !

A la veillée de ce deuxième dimanche, Lamadou constata trente-neuf sous de recettes.

Il se coucha, navré. A 11 heures le sommeil n'était point encore venu. Lui si dormeur !

Un coup se sonnette... un second...

— Ah ! non... Je me lève pas à pareille heure, dit Lamadou.

— C'est peut-être un client, hasarda timidement Adèle qui voyait plus loin que son nez... Va donc voir, Arthur.

C'était Arsène Coqueret, un gamin de douze ans, qui venait acheter pour deux sous de pastilles à la gomme.

— ... Parce que, voyez-vous, Monsieur Lamadou, continua-t-il, sans se douter qu'il tournait un fer rouge dans la chair de l'épicier, je suis un peu enrhumé et maman a oublié d'en apporter de la ville.

* * *

Voyant le magasin éclairé, Couture, qui noctambulait, y pénétra. Lamadou le regarda à

peine, répondant par des oui, des non, tout secs, à ses questions multiples.

Devant ce mutisme voulu, le savetier abrégé sa visite et se dirigea vers la porte de sortie qu'il ouvrit à moitié.

— Que je suis donc oublieux, fit-il, revenant sur ces pas, j'allais encore m'en aller sans me munir de sucre... Ne vous dérangez donc pas, Lamadou, je sais bien où il se trouve.

Et il se dirigeait vers l'étagère, mais Lamadou avait bondi, le prévenant.

— C'est trois francs cinq sous, dit-il, catégorique.

— Je le sais, avoua Couture, étonné à l'extrême et de ce ton de voix, et de ce regard fulgurant qu'il ne connaissait point à son ami.

— Je suis lassé de toujours livrer et de ne jamais recevoir... Le sucre, c'est trois francs cinq sous qu'on paye comptant... à prendre ou à laisser.

La voix de Lamadou tremblait, son menton et ses joues tremblaient, son ventre aussi... tandis que sa main s'étendait en défense sur le paquet vêtu de papier bleu que menaçait encore la main de Couture.

Celui-ci, outragé dans sa dignité, le prit de haut.

— Vous imaginez-vous que je ne vous payerai pas ?

— Précisément.

Ce mot tomba en massue sur le savetier qui se défila en grommelant.

* * *

Cinq ans que cela dure, que Faverole est sans curé et sans offices, que les bons paroissiens se hâtent, le dimanche venu, vers les Messes de la ville, vers celles de Roussotière ou de Cinqualbre.

Pauvre épicerie Lamadou aux chromos ternis, aux persiennes disjointes, aux lettres dédorées !

Qui l'a vue et qui la voit !... Encore quelque temps et son aspect évoquera le souvenir de la boutique de feu Bagnol, son beau-père. Un seul lustre a vieilli l'épicier de vingt années.

Toujours gros, il est vrai, énorme même ; mais les riches couleurs ont disparu ; cette graisse, cela se devine, est une graisse blafarde à travers laquelle coule péniblement un sang appauvri.

Lamadou est triste et il y a de quoi ! Car Couture ne le salue plus dans la rue, imité en cela par Lauzeral, Pignol, Ginobel, ses chauds amis d'autrefois ; ni ce beau sire de Polyboi-Joli, qui, délaissant Lamadou, avait donné sa pratique à Clapisson, le propriétaire des grands magasins de la rue de l'Oulette. L'abandon, l'abandon total, annonciateur du désastre final !

Lamadou vit le gouffre. Le gouffre l'épouvanta.

... Et pas plus tard qu'hier, l'étonnement ne fut pas mince, de ses concitoyens qu'avait groupés, devant sa boutique, la chute d'un cheval appartenant à Brau, le maire-meunier, quand Lamadou, la tête relevée, leur tint ce langage :

— Enfin, je ne sais pas si vous êtes tous de mon avis, mais, après tout, on n'est pas des chiens à Faverole... Cinq ans que nous sommes sans curé ; il faut que cet état de choses prenne fin... Donc, si vous m'en croyez, très respectueusement, nous irons trouver Monseigneur l'évêque et nous supplierons Sa Grandeur de vouloir bien...

Armand BARTHE.

[*Almanach du Pèlerin.*]

LES GENS HEUREUX...

Paul est en train d'étudier son histoire, et sa paresse ou son insuccès lui valent à chaque instant des pensums et des retenues.

D'une voix sourde, avec un hochement de tête, il soupire un jour :

— Je comprends bien maintenant pourquoi les peuples et les gens heureux n'ont pas d'histoire.

* * *

PRUDENCE

Loulou et Bébé passent devant un établissement de bains et lisent sur une pancarte : " Un pédicure est attaché à l'établissement."

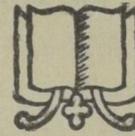
— Qu'est-ce que c'est, un pédicure ! demande Loulou.

— Je ne sais pas, mais ça doit être méchant, puisqu'on l'attache ; n'allons pas de ce côté.



CHRONIQUE LITTÉRAIRE

“Sir Joseph Dubuc”



CETTE fois, c'est au tour d'un Jésuite. Je tiens le Père Lecompte que je ne connais pas personnellement — je suis jeune ! — Mais le Père Lecompte vient de commettre une si bonne action en publiant la vie de Sir Joseph Dubuc — qui fut tout le contraire d'un politicien — que je ne le laisserai aller qu'il n'ait d'abord accepté, volontairement ou non, une bonne bordée de félicitations enthousiastes.

Il n'est pas aisé d'écrire une biographie. Il y faut non moins que toutes les qualités de l'historien, sans les défauts du panégyriste. Le Père Lecompte a construit une œuvre de maître, auquel l'atelier du *Messenger canadien* a fourni une toilette typographique distinguée et toute française. Et mon enthousiasme s'explique fort.

* * *

Il y avait donc une fois au rang de la “Petite côte Saint-Joseph”, à Sainte-Martine de Châteauguay, un brave homme, cultivateur de son métier, et qui, marié à une chrétienne comme ce siècle-ci n'en voit plus, eut un fils destiné à se distinguer parmi ses compatriotes. Le garçon fut élevé sévèrement. La famille était grande, sept garçons et sept filles, et la bourse petite. Les parents sans instruction, possédait, cependant une dignité naturelle, une courtoisie de bon aloi que l'instruction ne remplace ni ne fournit. Joseph Dubuc fut à l'école de la Côte St-Joseph, y parût de mémoire vivace et de belle intelligence, se prépara pieusement à sa première communion et se découvrit, à ce moment, l'ambition de faire un cours classique. Il n'en parle, à la vérité, qu'à la sainte Vierge, sa délicatesse innée lui permet d'apercevoir que ses parents ne peuvent payer ce luxe à leur fils aîné; il croit, cependant, en la Providence et que l'on peut obtenir la faveur d'un cours d'instruction secondaire avec des prières. Au lendemain de sa première communion, il retourne au labeur des champs. Deux ans plus tard seulement, il pourra, pendant l'hiver fréquenter l'école, pourvu que, dans le même temps,

— son père étant absent — il ne négligea pas de soigner les animaux trois fois le jour, de couper et de rentrer le bois. Et il reçoit l'empreinte d'une éducation familiale rare. Le juge Sir Joseph Dubuc racontait volontiers plusieurs traits édifiants de son éducation première, et surtout comment, un jour, où, suivant l'habitude de la campagne, il se préparait pour aller “veiller”, sa mère, personne de grande autorité, lui fit bonne remontrance et le convainquit qu'il valait mieux se diriger vers l'église et y entendre les vêpres. Cette mère si chrétienne n'était pas d'esprit large et se fut trouvée fort démodée à notre époque.

* * *

A dix-huit ans, Joseph, avec la permission de son père, part pour les Etats-Unis, où il sera bûcheron — dans le Vermont — avec l'intention d'apprendre l'anglais et de gagner ses études. Le rêve ne se réalise pas. Il revient à la maison sobre et droit, malgré les tentations dressées sur son chemin, mais sans fortune. Cependant la sainte Vierge à qui il a promis deux cents chapelets pour les âmes du purgatoire, l'attend et le dirige vers le collège de Beauharnois, où Joseph se plonge avec une ardeur dévorante dans ce cours commercial obtenu par ses prières. Après six semaines d'un travail acharné, il dépasse ses confrères et leur tient tête jusqu'au bout. Enfin, toujours travaillant et toujours priant, Dubuc attrape, grâce à la générosité de curés intelligents, la faveur d'étudier au collège classique de Montréal. Dans la vie de presque tous nos hommes distingués, il se trouve comme ça, un curé bienfaiteur. A Montréal Joseph Dubuc continue de briller davantage par ses succès intellectuels, sa conduite exemplaire, son travail acharné que par la coupe de son pantalon et de son uniforme. Ma maîtresse de pension, une vieille irlandaise, m'a dit, souvent, avoir remarqué, il y a quarante ans, un petit Gouin, collégien dont la culotte et le costume rapiécé manquait l'élégance. On a tort probablement de juger, quelquefois, le potache à la valeur de son pantalon. Et Dubuc brûle les étapes, réussit

deux classes dans une même année scolaire, avec récolte des brillants lauriers du premier de classe — du fort en thème, comme disent avec dédain ceux qui ne purent se payer tel luxe. Tout a une fin même le cours classique. Notre homme étudie le droit, exerce quelque peu le métier de journaliste à la Minerve, au bout des trois ans réglementaires est reçu, avec grand succès, dans le corps privilégié du barreau, décroche même à cette occasion l'unique prix de droit du McGill, et puis, ouvre bureau en société avec un ami. Celui-ci était utile. Le froid venu, en effet, nos deux messieurs ne pouvant se payer le chauffage nécessaire accumulaient les calories, en se jetant mutuellement à la tête, entre les rares visites des clients, les statuts poudreux et lourds, unique ornement de leur cabinet.

* * *

Mais voici une autre histoire. Dubuc avait été, au collège, le condisciple et l'ami de Riel et celui-ci qui commençait sa lutte pour les Métis, le pressait de venir le rejoindre. Le Père Ritchot, délégué à Ottawa du gouvernement provisoire des Métis, ayant joint ses instances à celles de Riel, Dubuc céda, réunit ses économies — cent vingt piastres — et partit pour l'Ouest. Il devait y passer sa vie.

A son arrivée, il devient le commensal — et pour deux ans — de Mgr Taché qui aperçoit la valeur de cette recrue. Il ouvre un bureau d'avocat, mais ses loisirs lui permettent de fournir à la Minerve une correspondance remarquable, que le Globe de Toronto traduira et qui amèneront aux Métis de précieuses sympathies. Sur les entrefaites, la nouvelle province du Manitoba s'organise et Dubuc est choisi comme député, et ensuite par ses confrères, les heureux élus du peuple souverain, nommé président de la Chambre. Et puis, affaire importante, il se marie; affaire sérieuse aussi que l'on traite à l'ordinaire avec légèreté mais qu'il conduit très sérieusement. L'idylle est touchante de délicatesse et d'esprit chrétien et le Père Lecompte nous en donne un récit original et attachant.

* * *

La vie publique de Sir Joseph Dubuc se continue. Le nouveau député devient membre du Conseil des Territoires du Nord-Ouest, député de Provencher à Ottawa, — malgré le fanatisme des Orangistes que sa fermeté et sa droiture tiennent en respect — puis il est nommé juge, et, plus tard,

juge en chef du Manitoba. Il sera trente ans magistrat, se signalera par son jugement célèbre dans la question des Ecoles du Manitoba, son désistement au procès de Riel, et laissera réputation "d'un citoyen modèle, d'un législateur patriote, d'un digne administrateur, d'un juge droit et juste". Mais Sir Joseph Dubuc avait été encore un époux modèle, un admirable père de famille, et surtout et avant tout cela, parce que ceci explique cela : un grand chrétien.

* * *

Heureux Achille, disait Alexandre, d'avoir trouvé un Homère. La Providence qui avait ménagé tant de faveurs à Sir Joseph Dubuc, n'a pas voulu que les leçons de cette belle vie fussent perdues. Elle a permis qu'un Jésuite conçut le projet de nous en instruire et que ce Jésuite fut le le Père Lecompte. Que la Providence soit remerciée de nous avoir donné pareil modèle et si bon livre.

Le Père Lecompte a composé son volume. Il s'y trouve deux parties : une première, "les semailles", que j'ai résumé assez longuement nous conduit jusqu'au mariage inclusivement de Joseph Dubuc ; la seconde que je n'ai pu que souligner à longs traits, faute d'espace, non moins intéressante, nous peint le père de famille, l'homme public, le magistrat, le chrétien et les dernières années si édifiantes de ce chrétien.

Le chroniqueur ne peut comme le critique étudier à fond une œuvre, il est léger, peu attentif, nécessairement hâtif. Mais je crois qu'il peut affirmer que le style et la langue dans ce récit de la vie d'un grand chrétien sont de bonne tenue, d'excellente qualité. Il se permettra, également sans risque, d'assurer l'auteur que son livre, — l'une des meilleures biographies canadiennes que nous ayons — atteint son but : "Jeunes et vieux, riches et pauvres, y puiseront quelques directions lumineuses pour leur intelligence, pour leur volonté une leçon d'énergie.

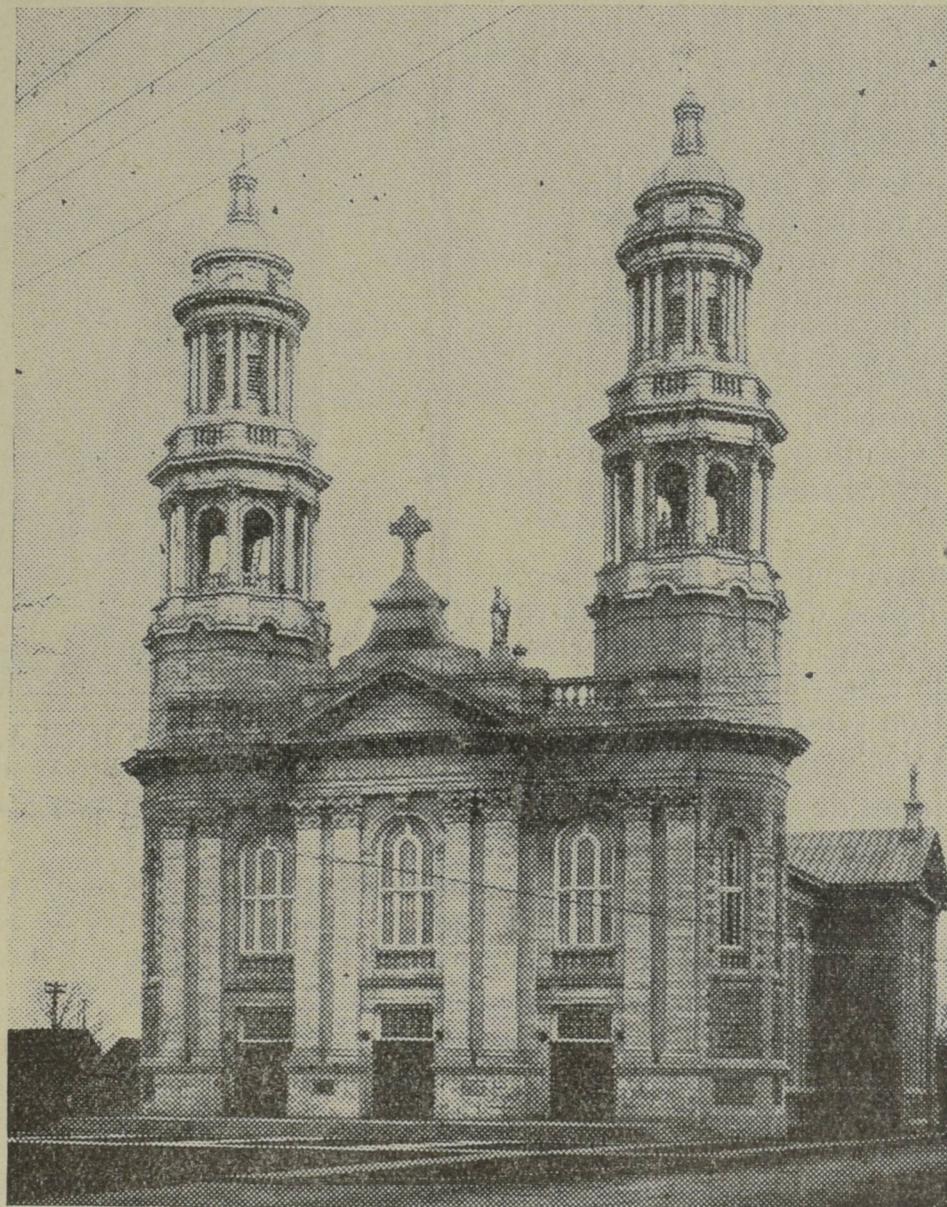
Que le Père Lecompte soit heureux de sa belle et bonne action, avec nos félicitations, il a toute notre reconnaissance.

Ferdinand BÉLANGER.

— Heureusement pour le pays nous attendons la visite d'un Ministre.

— Qu'est-ce qu'il va nous promettre ?

— La même chose que la dernière fois...



—⊘ L'ÉGLISE DE MONTMAGNY ⊘—

Qui a été restaurée et dont l'intérieur vient d'être terminé.

EPHEMERIDES CANADIENNES

DÉCEMBRE 1923

1 — L'honorable M. Taschereau, premier ministre de la province de Québec, conseille aux notaires, réunis en congrès à Montréal, d'imiter les avocats, et de ne pas laisser envahir par les femmes leur profession.

2 — Les fêtes organisées à Ottawa à l'occasion du dixième anniversaire du *Droit* se terminent par une belle séance publique au théâtre Russel. Plus de 2,000 personnes y assistent et M. Henri Bourassa, directeur du *Devoir* de Montréal, y fait une intéressante conférence.

3 — Un Canadien français, M. Albert Préfontaine, député de Carillon, entre dans le cabinet progressiste du Manitoba à titre de secrétaire provincial.

4 — A l'hôtel du gouvernement de Québec, s'ouvre, sous la présidence de l'hon. Ministre de la Colonisation, des Mines et des Pêcheries, M. J.-Ed. Perreault, le quatrième congrès provincial de la Colonisation tenu en notre province, depuis un quart de siècle.

— A Sainte-Monique de Nicolet, dont il était le curé, décède, à l'âge de 75 ans, M. le chan. Adolphe Blondin.

5 — L'élection complémentaire fédérale qui s'est tenue aujourd'hui à Halifax, pour choisir un successeur à M. MacLean, devenu président de la Cour de l'Échiquier, donne la victoire à M. Black, candidat conservateur.

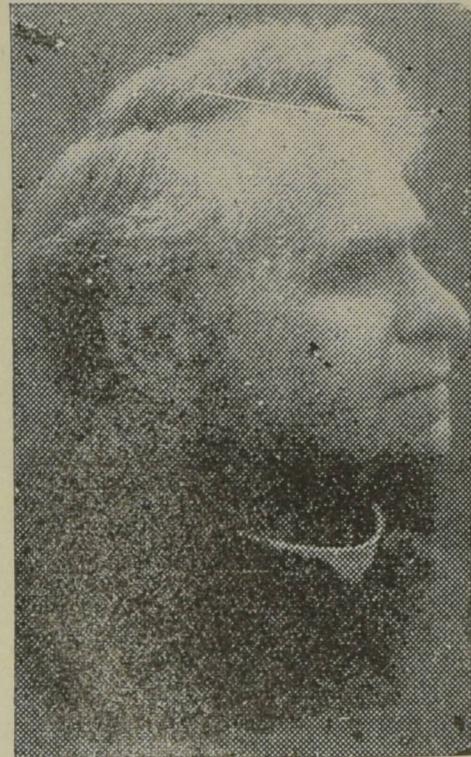
— Au cours du mois de novembre dernier, d'après un état qui vient d'être publié au ministère des Finances d'Ottawa, la dette nette du Canada a augmenté de \$27,816,500.

6 — La province de la Colombie Britannique se propose de consacrer \$20,000,000 à l'amélioration de sa voirie publique.

— M. l'abbé Albert Valois, chancelier du diocèse de Montréal, est nommé chanoine titulaire du chapitre métropolitain.

7 — Les enfants catholiques des écoles de la ville de Montréal commenceront à vendre demain un timbre spécial dont le produit servira à l'érection d'une croix gigantesque sur le Mont-Royal, rappelant l'arrivée de Jacques-Cartier. Ce projet a été émis, il y a quelques mois, par la Société St-Jean-Baptiste de Montréal. Cette vente se terminera le 31 décembre.

8 — Mgr C.-N. Gariépy, recteur de l'Université Laval, célèbre la première messe dans la



FEU LE CHANOINE A. BLONDIN
curé de Ste-Monique.

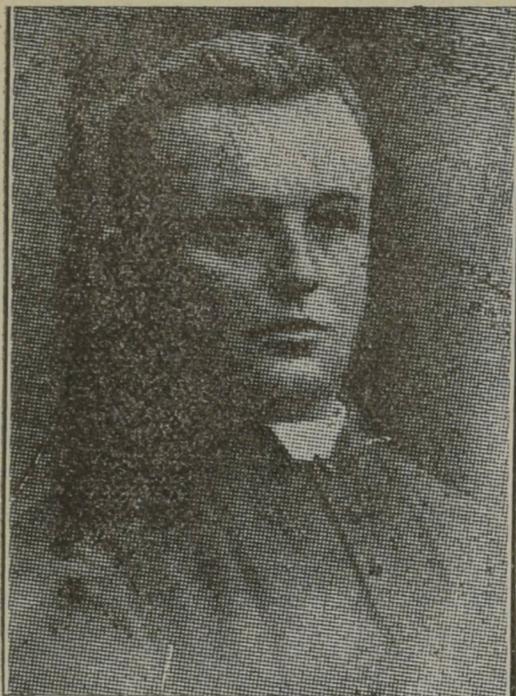
nouvelle paroisse Saint-Pascal-Baylon, à Maiserets, Québec. Le curé de Saint-Pascal-Baylon est M. l'abbé Alphonse Morel, ancien prêtre du Séminaire de Québec.

10 — Les journaux canadiens annoncent la nomination du T. R. Père Alphonse Langlais, O.P., comme consultant de la "Consistoriale". Le Père Langlais, qui était maître des novices au Collège Angélique, à Rome, est le frère de M. l'abbé J.-A. Langlais, curé de Saint-Pascal.

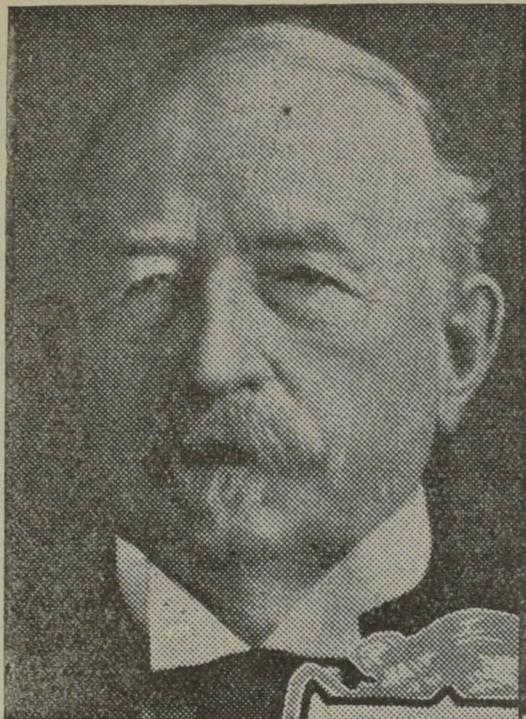
— Il est donné avis d'un nouveau projet de chemin de fer, pour lequel une charte serait sollicitée à la prochaine session de la Législature. Il s'agit, cette fois, d'une ligne courant de Québec, port de mer, à la Baie James, vers l'embouchure de la rivière Bell ou Nottaway, et passant par Chicoutimi ainsi que par Mistassini. La compagnie sera connue sous le nom de "Québec and Western Railway".

— A Montréal, dans la 71^e année de son âge, décède le T. H. Sir Thomas Shaughnessy, baron de Montréal et de Ashford, au comté de Limerich, Irlande, ancien président du Pacifique Canadien, et président en fonctions du Bureau des directeurs de cette compagnie.

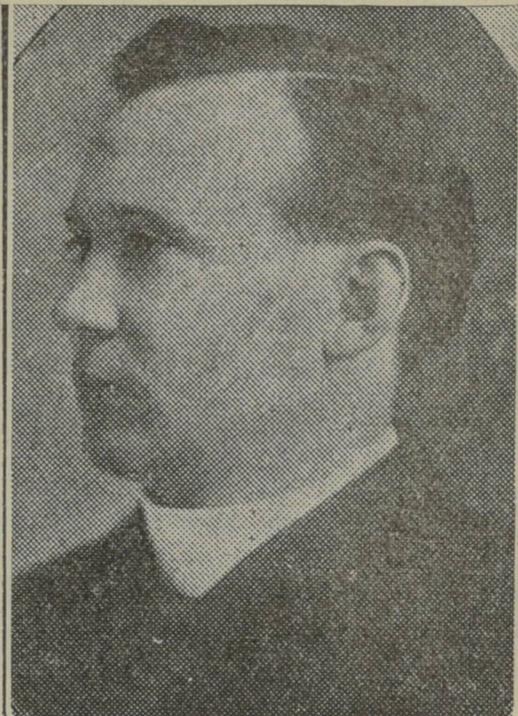
11 — L'hon. M. Taschereau, premier ministre de la Province de Québec, reçoit une impor-



FEU L'ABBÉ M.-P. HUDON
curé de la Malbaie.



LE T. H. T.-G. SHAUGHNESSY
qui vient de décéder.



Mgr F. O'DONNELL
évêque-élu de Victoria

tante délégation du conseil régional de Québec et des comités locaux de la Ligue du Dimanche. Cette délégation prie le "ministre provincial de la justice", de prendre à sa charge la stricte application de la loi fédérale décrétant l'observance du Dimanche. La délégation s'appuie sur une requête portant plus de 15,000 signatures et sur les adhésions officielles de plus de deux cents conseils municipaux et associations diverses.

12 — Dans une conférence devant le club Rotary, de Montréal, le Dr Stewart affirme que 3,000 personnes meurent, chaque année, victimes de la tuberculose, dans la province de Québec.

13 — Un grand ralliement patriotique au Monument National de Montréal marque l'ouverture de la campagne de souscription lancée par l'A. C. J. C., au profit des Canadiens français de l'Ontario.

— Les Fermiers-Unis d'Ontario, réunis en congrès, se prononcent contre l'embargo, et même contre tout droit d'exportation sur le bois de pulpe canadien.

14 — Il y a, cette année, dans notre province 74,805 automobiles. Il n'y en avait que 396 en 1908.

16 — Dans toutes les églises du diocèse de Québec, on donne, au prône des messes paroissiales, lecture d'une lettre pastorale de Son Éminence le Cardinal Bégin défendant les danses lascives, le théâtre pernicieux, les modes indécentes, et la fabrication, la vente et l'importations clandestines des boissons enivrantes.

17 — A Québec a lieu la première session de la 16ème Législature provinciale. Le Lieutenant Gouverneur, l'hon. L.-P. Brodeur, donne lecture du discours du Trône.

— A Montréal, a lieu l'inauguration des nouveaux magasins de la grande maison canadienne-française "Dupuis Frères".

18 — M. J.-Albert Foisy, secrétaire de la rédaction de *L'Action catholique*, quitte ce journal pour devenir directeur d'un nouveau journal franco-américain, *La Sentinelle*, qui sera publié à Woonsocket au commencement de 1924. Le départ de M. Foisy sera particulièrement sensible aux lecteurs de notre revue, où, depuis plus de trois ans, il publiait régulièrement un article toujours fort goûté. Nous souhaitons à notre collaborateur que le succès couronne ses efforts dans le nouveau champ où il porte son activité et son dévouement.

— De récentes statistiques publiées à Ottawa établissent que le Canada reste au premier rang des pays de l'univers pour le taux des décès dûs à la tuberculose, en dépit d'une amélioration sensible.

— Au prix de tout près d'un million de piastres, la "Brompton Pulp and Paper Co.", qui a pour président le député de Sherbrooke, M. McCrea, vient d'acquérir les limites forestières de la Cie B.-C. Howard and Co., soit 25,000 acres autour du lac des Anglais, comté de Montmagny, et 40,000 acres dans l'État du Maine.

19 — M. l'abbé M.-P. Hudon, curé de la Malbaie, décède subitement en son presbytère, à l'âge de 65 ans.

20 — A l'élection complémentaire fédérale qui a lieu au comté de Kent, N. B., le candidat conservateur, M. Doucet, est élu par une majorité de 200 voix.

— A la Salle des Promotions de l'Université Laval, a lieu une manifestation populaire pour l'ouverture, en notre région, de la souscription nationale en faveur des Canadiens français persécutés de l'Ontario.

— Les actionnaires québécois de la Cie L.-R. Steel en déconfiture, réunis en caucus, décident de consentir à la nouvelle souscription de 10% qui leur est proposée dans l'espoir de remettre l'affaire sur pied.

21 — Mgr C.-A. Marois, P.A., Vicaire Général du diocèse de Québec, célèbre le cinquantième anniversaire de son ordination sacerdotale. A cette occasion, le vénéré jubilaire reçoit un message de Sa Sainteté le Pape Pie XI, envoyé par le Cardinal Secrétaire d'État.

22 — A Sherbrooke, après une maladie de plusieurs mois, décède M. Moïse O'Bready, C.R., à l'âge de 59 ans. Feu M. O'Bready avait été élu député conservateur de Sherbrooke aux dernières élections provinciales.

26 — Des dépêches annoncent que Sa Sainteté le pape Pie XI vient de nommer M. l'abbé

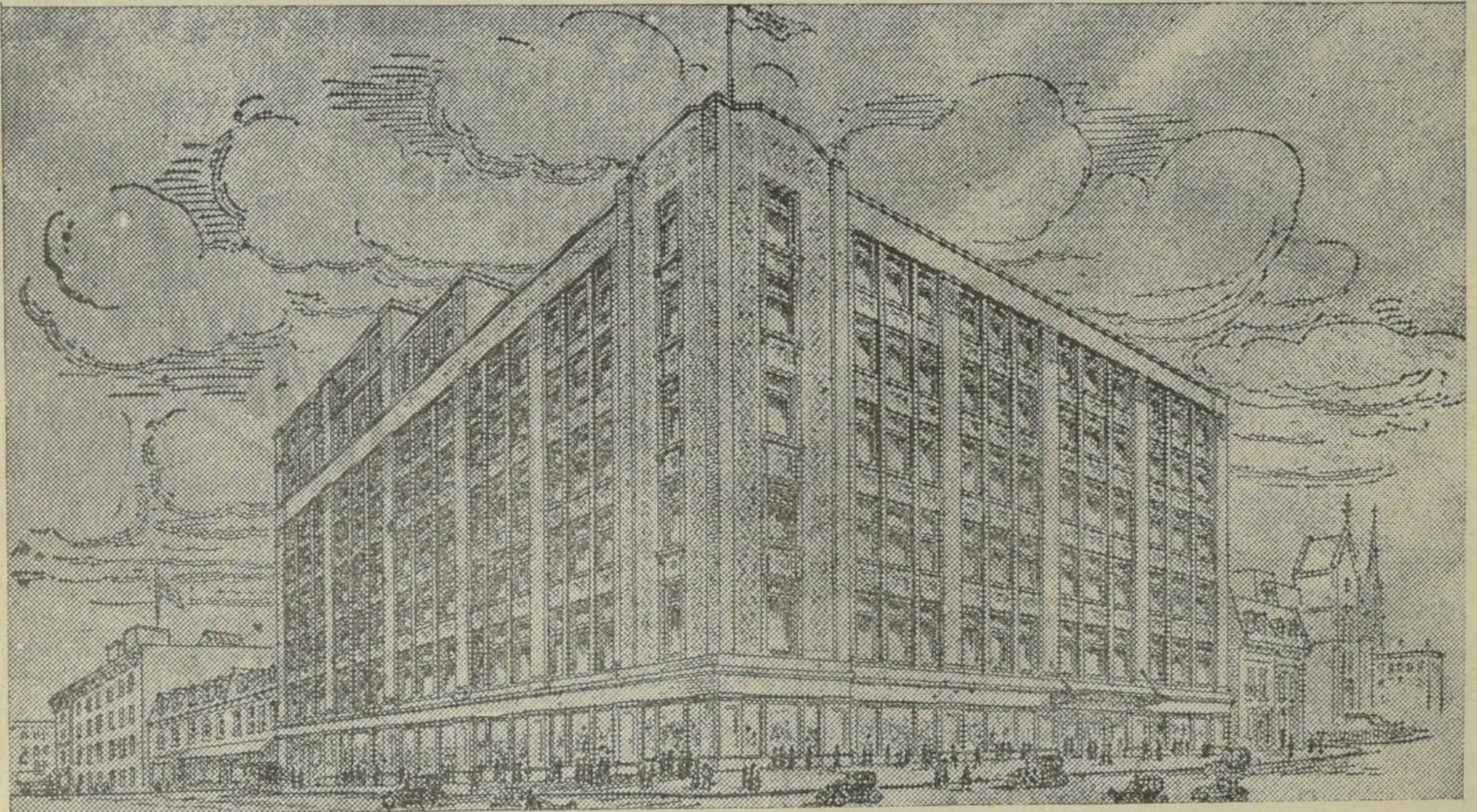
F. O'Donnell, du diocèse de Toronto, évêque de Victoria, en remplacement de Mgr MacDonald, démissionnaire. Mgr O'Donnell était président de la "Catholic Church Extension" de Toronto et directeur du *Catholic Register* de la même ville.

27 — La Commission Scolaire protestante de Montréal révèle, dans son dernier rapport annuel, que, dans l'espace de vingt-deux ans, le nombre des enfants israélites fréquentant ses écoles a monté de 1,526 à 11,974, et qu'il forme aujourd'hui un tiers de la population écolière totale des écoles protestantes de Montréal.

— A Nicolet, a lieu l'installation du chapitre diocésain, nouvellement créé, et la célébration du 24e anniversaire de la consécration de S. G. Mgr Brunault. S. Ex. Mgr Pietro di Maria, délégué apostolique, préside ces cérémonies.

28 — A Ottawa, à l'âge de 70 ans, décède M. Otto Klotz, directeur de l'observatoire fédéral, et un des savants les plus distingués de notre pays.

31 — Notre nouveau lieutenant-gouverneur, l'hon. L.-P. Brodeur, est pris d'une indisposition subite. On croit prudent d'appeler le prêtre et le médecin.



LES NOUVEAUX MAGASINS "DUPUIS FRERES" DE MONTRÉAL

Gauserie scientifique

La machine humaine

SES DÉTRAQUEMENTS.— LA PENDAISON

La pendaison est d'une sinistre actualité. C'est un détraquement, plutôt macabre, de la machine humaine. Elle provoque la mort par asphyxie et a été choisie par plusieurs nations comme peine capitale pour faire expier aux criminels leurs forfaits. Quelques suicidés l'utilisent aussi pour s'évader de ce monde.

On la confond parfois avec la strangulation. Quelqu'un peut être étranglé sans être pendu. Certains assassins étranglent leurs victimes en leur serrant la gorge avec leurs mains ; d'autres, en leur passant au cou un lacet à nœud coulant, sur lequel ils tirent. C'est la méthode des fameux "étrangleurs du Bengale".

Dans tous ces cas, c'est le manque d'air qui fait périr les victimes. Que ce soit par la force des doigts serrés autour de leur cou, ou sous la pression d'un lacet, le larynx comprimé ne donne plus passage à l'air respirable. L'acide carbonique s'accumule dans le sang, et lorsqu'il y est en quantité suffisante, la mort arrive.

* * *

Dans la pendaison, c'est le poids du corps qui remplace la force extérieure. Si l'opération est faite lentement le mécanisme de la mort se produit encore ici par strangulation, comme dans les cas ci-dessus ; mais si la chute est brusque, il se produit un tout autre phénomène, et le condamné périt souvent par luxation de la colonne vertébrale.

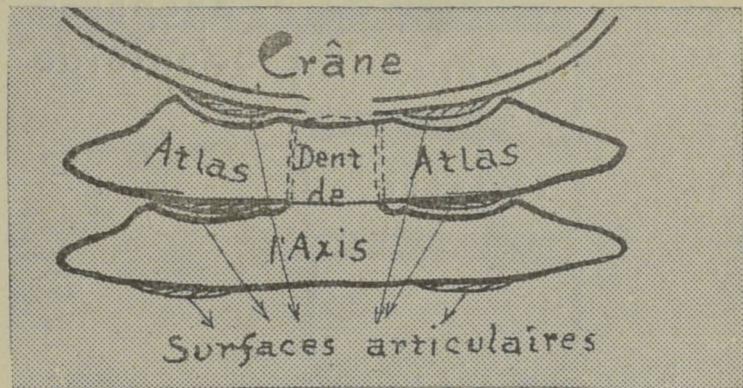
Dans les cas d'exécution capitale, c'est cette luxation que le "bourreau" cherche toujours à obtenir, car elle provoque une mort plus prompte et moins douloureuse, la paralysie de toute la partie inférieure du corps se joignant à l'asphyxie.

Pour comprendre le mécanisme de cette mort, il nous faut remonter en arrière, et rappeler quelques-unes de nos chroniques précédentes.

* * *

Lors de nos descriptions du cerveau et de la moelle épinière, nous avons parlé d'une partie,

particulièrement importante, du système cérébro-spinal. On l'appelle "nœud vital" parce que la moindre lésion à cet endroit provoque des accidents très graves, et la mort toujours, s'ils se prolongent.

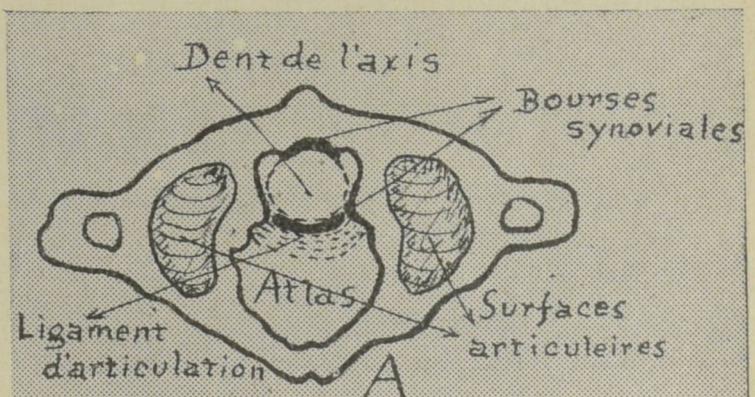


Tous les nerfs du corps convergent au crâne, comme on le sait ; et à part ceux de la tête et de ses organes, ils sortent du crâne en se condensant, pour ainsi dire, afin d'entrer dans l'étroit canal de l'épine dorsale. Les nerfs qui font mouvoir le cœur et les poumons sont de ceux-là. C'est à leur point de sortie qu'est le "nœud vital".

* * *

Revenons maintenant à l'anatomie de l'épine dorsale.

Nous avons dit que la boîte crânienne était supportée par une première vertèbre appelée "atlas", un souvenir mythologique du géant qui était censé supporter le monde.



Cette première vertèbre, de forme aplatie, est supportée par une autre munie d'une longue dent, dans laquelle elle s'emboîte ; cette dent porte le nom d'apophyse odontoïde.

Le but de l'exécuteur expert est de placer de telle sorte le nœud de la corde au cou du condamné, et de faire basculer la trappe avec une rapidité suffisante pour produire une luxation de l'atlas sur

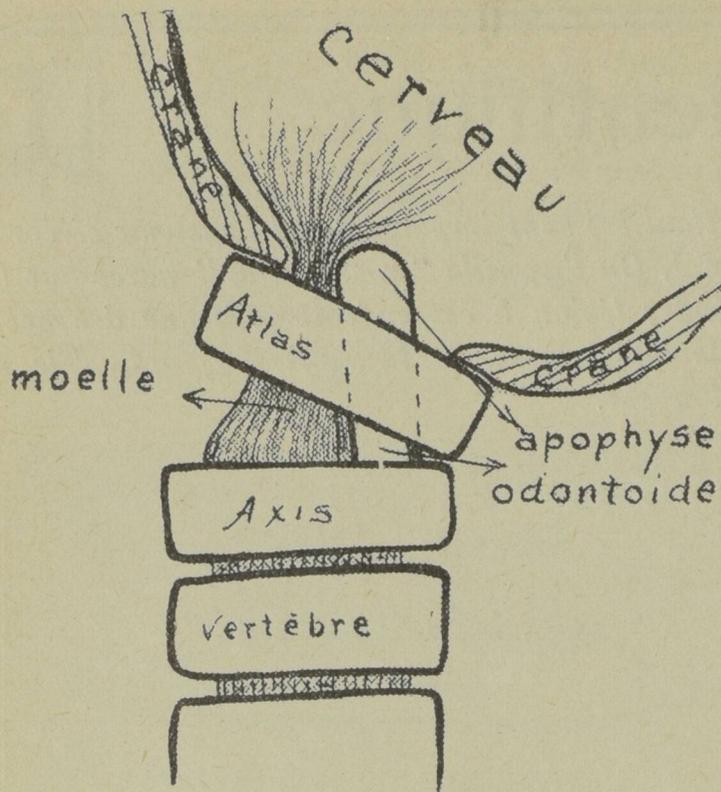
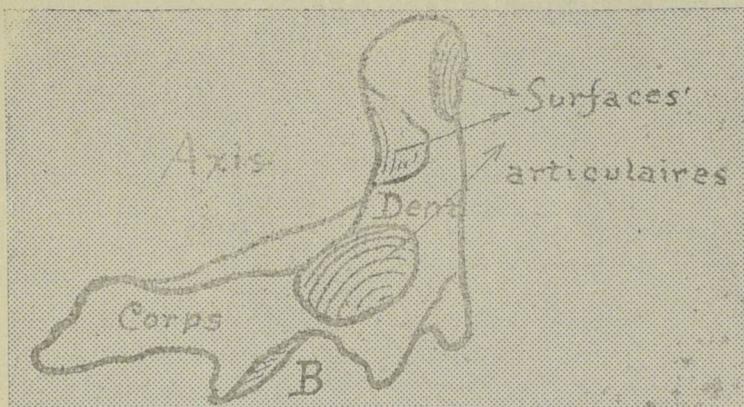


Figure schématique

l'axis, la tête prise entre la corde rigide et le poids du corps, étant violemment portée de côté.

On comprend facilement ce qui arrive :

La dent de l'axis, violemment sortie de son alvéole au cours de la luxation, écrase la moelle dans sa partie la plus vulnérable, paralysant du même coup tout ce qui est au-dessous. En coupant la corde aussitôt après la chute du pendu, et en desserrant le nœud, on prévient la strangulation ; on ne pourrait empêcher le condamné de mourir paralysé.



Chez les Turcs, où on hisse les condamnés sur la potence après leur avoir passé la corde au cou, les victimes meurent par strangulation. Chez les Anglais où on précipite le condamné dans le vide, le pendu meurt le plus souvent à cause de la luxation de l'atlas sur l'axis.

LE VIEUX DOCTEUR.

L'histoire des trois miroirs

Une jeune fille un peu vaniteuse écrivit à sa mère, dont elle était séparée, de lui envoyer un miroir : " C'est un objet indispensable ", disait-elle. Un jour, elle reçoit une boîte, en même temps qu'une lettre, dans laquelle sa mère lui disait : " Ma chère enfant, voici trois miroirs, au lieu d'un. Dans le premier, tu verras ce que tu es ; dans le second, ce que tu seras ; dans le troisième ce que tu dois être. " Impatiente, elle ouvre la boîte. Un premier paquet, portant le No 1, frappe d'abord ses regards ; elle déplie avec précaution ; le cœur lui battait ; qu'allait-elle voir ? C'était un modeste mais fidèle miroir, qui, selon la promesse de sa mère, lui montra ce qu'elle était, sa jeunesse, sa beauté, les charmes du printemps de sa vie. — Oh ! que ma mère est bonne ! " s'écria l'enfant. Et, dans sa joie et sa reconnaissance, elle baisa le miroir. Mais que pouvait contenir le paquet No 2 ? Elle y trouva l'image d'une tête de mort ; autre miroir fidèle de ce qu'elle sera un jour. La jeune fille commença à comprendre la leçon, et elle regarda plus longtemps le second miroir que le premier. Restait le paquet No 3. Elle éprouvait quelque peine à l'ouvrir. Cependant sa main déchira l'enveloppe. Un cri de joie lui échappa, en trouvant une magnifique statuette de la Vierge Immaculée : " Voilà ce que je dois être, s'écria-t-elle, et ce que je serai, avec la grâce de Dieu ". Elle s'agenouilla et pria longtemps.

N'oubliez jamais, mes enfants, *l'histoire des trois miroirs.* — DASSÉ.

Le libraire. — Je vous apporte votre " Méthode pour bien chanter ".

Elle. — Tiens ! Je ne vous ai pourtant rien commandé !

Le libraire. — C'est la locataire du dessus qui me l'a commandée pour vous !

AU RESTAURANT

— Garçon ! voilà une côtelette qui date au moins de trois semaines !

— Je ne sais pas Monsieur, il n'y a que quinze jours que je suis dans la maison !

RADIO

Théorie de la syntonisation

Il y a plus de 500 postes qui transmettent, la plupart simultanément, des programmes musicaux. Ajoutez à ce nombre une multitude de télégraphes disséminés un peu partout sur toute l'échelle des longueurs d'onde, à partir de 150 mètres jusqu'à 25,000 mètres. L'air, ou plutôt l'éther, est donc saturé de courants oscillants de toute fréquence, et de tout voltage, et la question qui nous vient naturellement à l'esprit, en songeant à cet état de choses, est celle-ci : Comment un appareil récepteur peut-il à travers ce chaos percevoir une station déterminée?

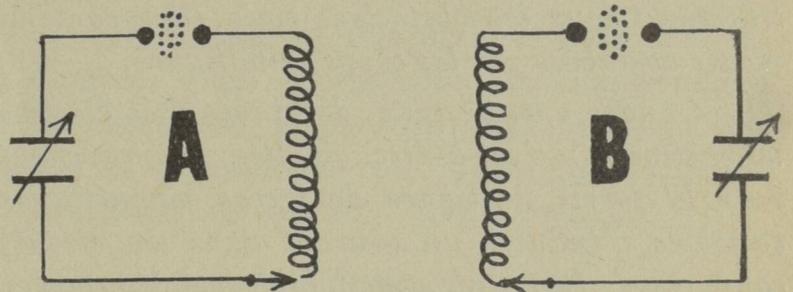
I.— RÉSONNANCE ÉLECTRIQUE

Le procédé qui consiste à recueillir le courant d'un poste à l'exclusion de tous les autres s'appelle : la syntonisation, et l'appareil qui produit ce phénomène : un syntonisateur. Pour qu'un appareil récepteur soit syntonisé sur une station particulière, il faut que le circuit collecteur (circuit antenne-terre) de ce poste soit en exacte résonance électrique avec le circuit de la station transmettrice. Quand les conditions de résonance sont réalisées, le poste récepteur vibre par sympathie avec le poste transmetteur, et la réception se produit.

Car, en électricité, comme en musique, il existe des conditions de résonance, qui déterminent la vibration par sympathie. On sait en effet, que deux diapasons, accordés pour donner exactement la même note musicale, vibreront par sympathie, lorsqu'on en fait vibrer un dans le voisinage de l'autre.

Or en électricité le même phénomène se reproduit :

Soit le circuit oscillant A représentant le poste transmetteur et le circuit oscillant B représentant le poste récepteur. Tous les deux sont composés



d'une inductance (quelques tours de fil enroulés en bobine) et d'une capacité (un condensateur). Lorsque l'on place ces deux circuits à proximité l'un de l'autre et que l'on charge le condensateur de A jusqu'à ce qu'il se produise une étincelle au point C, on constatera qu'une étincelle semblable éclate au point D du circuit B. Mais ce phénomène ne se produira que lorsque le produit de l'inductance par la capacité de A sera égal au produit de l'inductance par la capacité de B. Ces deux circuits sont alors en exacte résonance électrique. Tout comme deux diapasons sont en exacte résonance musicale, lorsque le produit de leurs dimensions par leur élasticité leur permet le même nombre de vibrations par seconde. Il faut donc, et il suffit, pour syntoniser le circuit d'un appareil récepteur sur celui d'un appareil transmetteur en particulier, varier l'inductance et la capacité jusqu'à ce que leur produit soit égal à celui du circuit transmetteur.

II.— ONDES HERTZIENNES : NATURE ET PROPRIÉTÉS

Pour bien comprendre comment on établit la résonance électrique entre un circuit transmetteur et un circuit récepteur, il importe de connaître la nature et les propriétés des ondes qu'il s'agit de recevoir.

C'est Hertz, un physicien allemand, qui a découvert ces ondes, d'où leur nom : ondes hertziennes. Il a découvert que les étincelles de décharge d'un condensateur sont, non pas continues, mais

alternatives i. e. ces étincelles vont en directions opposées un très grand nombre de fois par seconde. Ces étincelles lancent des ondes alternatives ou oscillantes qui se propagent dans l'éther avec la vitesse des vibrations lumineuses, soit 300,000,000 de mètres (186,000 milles) par seconde. Comme les vibrations lumineuses, les ondes hertziennes se propagent sous la forme sphérique, elles peuvent être refractées ; et elles se propagent même dans le vide. D'où, la nécessité de supposer quelque milieu de propagation autre que l'air et que les savants appellent : l'éther. Les ondes hertziennes traversent tous les obstacles, mais elles sont en partie absorbées par les corps métalliques.

Ces ondes ont, de plus, des propriétés électromagnétiques : c'est-à-dire qu'elles se propagent sous la forme de lignes de forces magnétiques capables d'induire un courant dans un circuit conducteur. Enfin on peut facilement déterminer leur longueur par la formule suivante :

$$\text{Longueur d'onde} = \frac{\text{Vitesse par seconde}}{\text{cycles par seconde}}$$

$$\text{V. gr. } 300 \text{ mètres} = \frac{300,000,000 \text{ mètres}}{1,000,000 \text{ cycles.}}$$

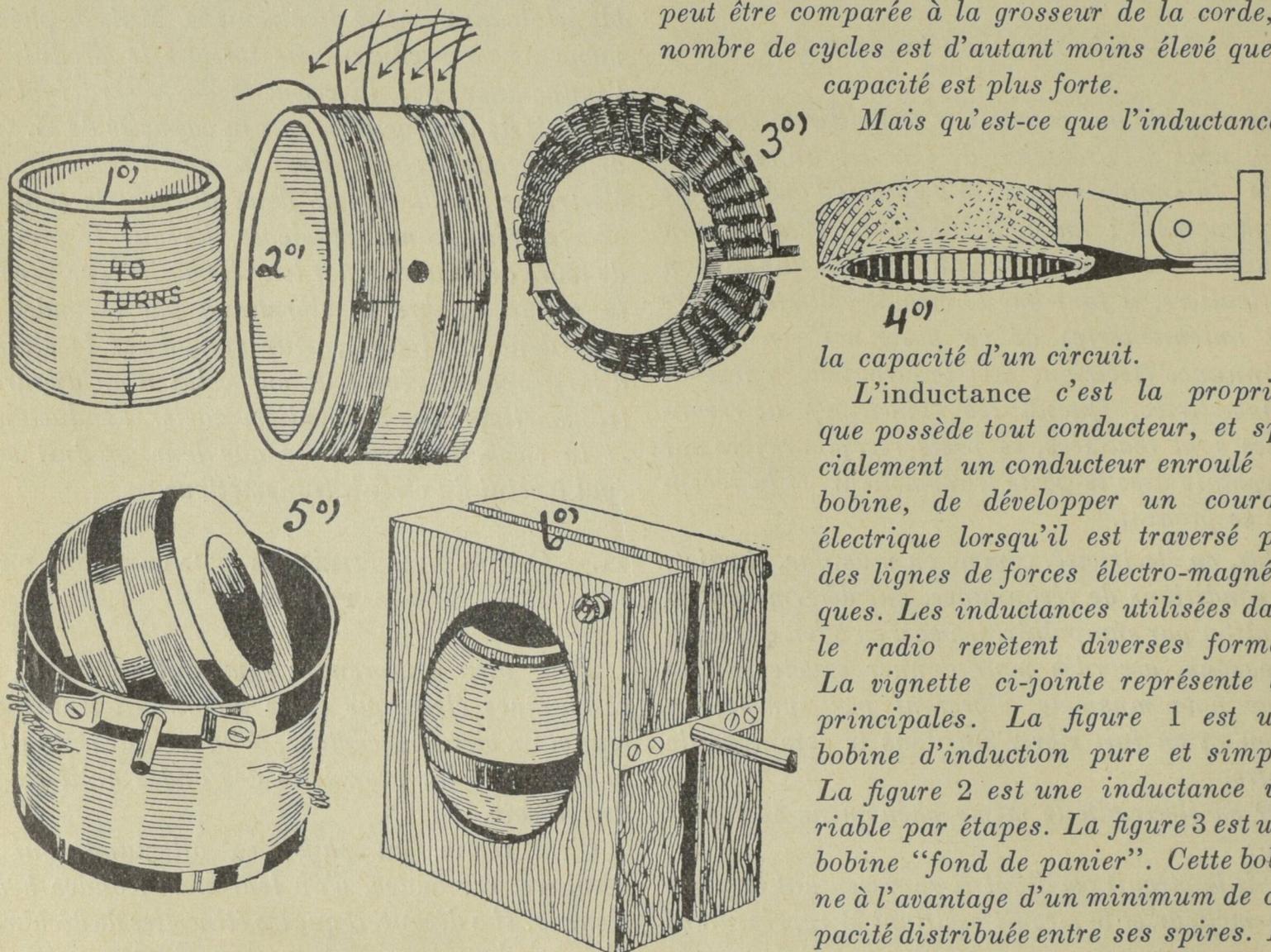
III.— INDUCTANCE ET CAPACITÉ

D'après ce que nous avons dit précédemment, pour syntoniser, il suffit de disposer le circuit récepteur de façon à ce qu'il oscille au même nombre de cycles que le transmetteur. On obtient ce résultat en variant l'inductance et la capacité du circuit récepteur.

Supposons deux cordes de violon dont l'une est très fine et l'autre beaucoup plus grosse. On peut faire rendre à cette dernière la même note musicale que l'autre en diminuant sa longueur de telle façon que le produit de sa longueur par son diamètre égale le produit de la longueur par le diamètre de l'autre.

Dans un circuit oscillant, il y a aussi deux éléments qui déterminent sa période naturelle d'oscillation : l'inductance et la capacité du circuit. L'inductance peut être assimilée à la longueur de la corde, le nombre de cycles est d'autant plus élevé que l'inductance est plus courte. La capacité peut être comparée à la grosseur de la corde, le nombre de cycles est d'autant moins élevé que la capacité est plus forte.

Mais qu'est-ce que l'inductance et

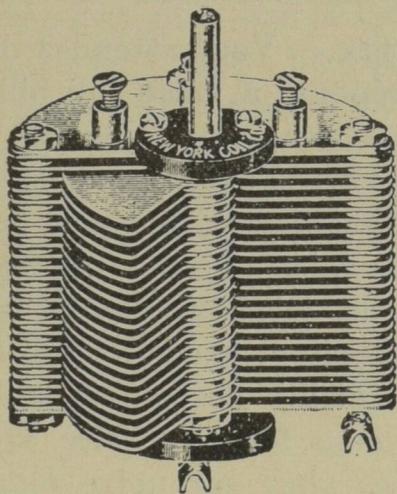


la capacité d'un circuit.

L'inductance c'est la propriété que possède tout conducteur, et spécialement un conducteur enroulé en bobine, de développer un courant électrique lorsqu'il est traversé par des lignes de forces électro-magnétiques. Les inductances utilisées dans le radio revêtent diverses formes. La vignette ci-jointe représente les principales. La figure 1 est une bobine d'induction pure et simple. La figure 2 est une inductance variable par étapes. La figure 3 est une bobine "fond de panier". Cette bobine à l'avantage d'un minimum de capacité distribuée entre ses spires. La

figure 4 est une bobine "nid d'abeilles" (honey comb), son enroulement particulier permet de loger une forte inductance sous peu d'espace. Les figures 5 et 6 représentent un variocoupleur et un variomètre, les deux inductances les plus utilisées dans la réception des ondes courtes.

La capacité est constituée par des condensateurs. Un condensateur c'est un appareil qui possède la propriété d'emmagasiner des charges électriques. Il consiste en deux conducteurs placés à proximité, mais séparés par un milieu isolant appelé : diélectrique. Afin d'augmenter la capacité d'un condensateur, on réunit plusieurs plaques métalliques en deux séries distinctes dont l'une est isolée de l'autre. Afin de rendre la capacité variable on dispose une série de telle façon qu'elle puisse pénétrer graduellement dans l'autre, ainsi que l'indique la vignette ci-dessous.



CONDENSATEUR VARIABLE

Le rôle du condensateur dans un circuit oscillant c'est de neutraliser l'opposition qu'offre toute bobine d'inductance à développer un courant au passage de lignes de forces électro-magnétiques, opposition que l'on désigne sous le nom de réactance. De plus le condensateur variable permet de varier le nombre de cycles auquel peut vibrer tout le circuit, par conséquent il joue le rôle principal dans la syntonisation.

L.-M. BOLDUC, ptre.

Le poète vagabond

C'était au mois de juin 1898.

Le poète Onésime Loye s'en allait sur les routes poudreuses du Berry, heureux de vivre, de contempler le ciel bleu et d'entendre le ga-

zouillement des oiseaux à l'ombre des vertes frondaisons.

Il s'en allait, portant allègrement sa misère, en enfilant des rimes. Sans souci du lendemain, il chantait en songeant que Dieu, qui donne la pâture aux petits oiseaux, ne doit pas laisser mourir de faim un pauvre amoureux de la Muse, et il tendit la main, un jour, pour avoir du pain. Mais un gendarme vint lui rappeler que " la mendicité est interdite sur le territoire du département de l'Indre ", et Onésime Loye fut emprisonné.

Traduit devant le tribunal correctionnel de la Châtre, sous l'inculpation de vagabondage et de mendicité, le pauvre poète présenta lui-même sa défense en vers, dans une forme si originale qu'elle mérite d'être rapportée.

— Votre nom ? lui demanda le président.

— Onésime Loye, c'est ainsi qu'on me nomme.

— Votre âge ?

— Voilà bien cinquante ans que je suis honnête
[homme.]

— Votre domicile.

— La terre est mon seul lit ; mon rideau, le ciel
[bleu.]

— Votre profession ?

— Aimer, chanter, prier, croire, espérer en
[Dieu.]

— Vous mendiâtes un pain.

— J'avais faim, magistrat : aucune loi du
[monde]

Ne saurait m'arrêter quand mon estomac
[gronde.]

— Vous êtes un homme instruit ; pourquoi n'écrivez-vous pas comme vous parlez ?

— Hélas ! les éditeurs sont de terribles gens
Qui se montrent pour nous assez peu complai-
[sants.]

Quand vous serez célèbre, ont-ils dit, mon cher
[maître,

Nous nous occuperons de vous faire connaître."'

Ce beau discours n'empêcha pas l'infortuné poète d'être condamné à vingt-quatre heures de prison.

Alors, avec la sereine dignité d'un Homère, Onésime Loye se retira et remercia ainsi le président :

— Oh ! magistrat, merci. Ton arrêt me sourit,
Car pendant un grand jour, je vais être nourri.

FEMINA

La meilleure étrenne

PLUSIEURS, parmi nous se sont demandé dès le commencement de décembre, qu'offrirais-je cette année? Nos amies se sont fatiguées à découvrir la merveille, le joli cadeau qui devait faire sourire les destinataires, elles ont cherché, étudié, visité les étalages, elles se sont dit : dois-je offrir ceci, cela?... Leur affection a souffert de n'avoir qu'une somme modique à consacrer à ce chapitre intéressant des étrennes et leur amour a peut-être subi un léger contre-coup en croyant voir une nuance de désappointement sur les figures où l'on voulait amener la joie et le bonheur.

Il est cependant une étrenne qui doit faire plaisir à tous, qui a pour mission de faire briller de joie les yeux aimés, de ramener le sourire sur les lèvres chères. Ce cadeau qui a une valeur inestimable, une valeur si grande qu'elle ne se compte pas avec notre monnaie parce qu'elle vient de l'âme, cette étrenne est celle du bonheur.

Quels sont ceux qui, au début de cette année ont voulu remédier à l'insuffisance et à la qualité des cadeaux offerts par une part plus large de dévouement généreux, de véritable amitié, ce serait là, l'étrenne charmante acceptée ardemment.

Nos mères lorsque nous étions enfants pleuraient de bonheur à la lecture de nos lettres de bonne année et cependant ces jolies missives où nos doigts inhabiles avaient tracé des caractères souvent difficiles à déchiffrer, ces missives enfantines ne contenaient que nos désirs de bien faire, nos promesses d'être meilleurs.

Aujourd'hui, nous entourons la vieillesse de nos mamans d'une quantité de bibelots inutiles souvent, et nous oublions peut-être la parole aimante, l'attention délicate qui mettrait un peu de soleil dans leur vie monotone, qui leur rappellerait que nos cœurs sont restés enfants pour les aimer comme autrefois.

A tous ceux qui nous entourent, à qui nous devons beaucoup de notre amitié, que 1924 apporte 366 jours heureux, si nous avons participé un peu à ce bonheur plus grand, notre joie en sera plus intense et meilleure.

Jeanne LE FRANC.

BOITE aux LETTRES

MAURICETTE.— Vous attendez depuis longtemps une réponse à votre joli billet, je vous dédommagerai en vous donnant une plus large place à notre Foyer.

C'est une louable habitude pour celles qui ont des loisirs de faire ainsi un résumé de leurs impressions, des joies qui égayent la vie ou des tristesses qui brisent le cœur ; plus tard quand nous aurons vieilli, nos ambitions, nos rêves de jeunesse nous feront sourire. Quelques réflexions jetées ainsi sur notre journal seront peut-être le point de départ d'excellentes résolutions qui nous rendront plus fortes et meilleures.

Je suis heureuse que vous ayez beaucoup de joyeux moments et que le succès de vos études soit votre idéal, soyez ainsi toujours, sérieuse au travail, enjouée à la récréation et vous serez une écolière parfaite.

Je vous dis, à bientôt ?

FRANCINE.— Je vous remercie de vouloir ainsi le succès de notre Revue.

VIOLETTE DE L'IMMACULÉE.— Avec un si joli nom, peut-on trouver la vie méchante et triste ! Petite amie, en m'écrivant ces lignes si désespérées vous n'avez pas réfléchi au bonheur que vous possédez et que tant d'autres n'ont pas.

Je veux vous croire heureuse en dépit de vos idées noires, ce qui manque, voyez-vous, est un peu d'énergie pour reprendre le fardeau et beaucoup d'amour joyeux pour accepter la tâche généreusement. Il ne faut pas se croire

battu pour un échec, mais combattre résolument et savoir attendre l'heure de Dieu.

A notre "Coin" si chaud et si clair où le soleil entre gaîment, reposez-vous gentille Violette, sous les regards de l'Immaculée, vous serez à l'abri des glaces et de la froidure, revenez bien vite me dire que la vie est moins triste parce qu'elle est toute remplie de charmantes utilités.

L'OISELLE BLEUE.— L'isolement sert à quelque chose, je le crois, certes. La solitude est une amie chère pour ceux qui savent la comprendre et jouir des instants qu'elle nous accorde; elle est une source de jouissances pour ceux qui savent la rechercher et en savourer toutes les douceurs.

Je suis charmée de vos bonnes paroles.

MARIE DE NOEL.— Votre lettre m'a émue d'abord par l'affection qu'elle révélait et qui m'est précieuse et aussi par la confiance que vous me faites de l'emploi de votre temps. Si toutes nos jeunes filles savaient ainsi faire de l'apostolat intellectuel, comme elles seraient mieux disposées aux grands devoirs qui seront les leurs; les questions de modes les laisseraient vite indifférentes. Soyez des nôtres toujours.

Jeanne LE FRANC.

Le crucifix

Le crucifix, cette image de la Rédemption du monde, cette image du Christ Roi mourant, étendant ses bras sur l'arbre de la Croix; cette image consolatrice de toutes les misères, de toutes les douleurs, doit se retrouver partout, aux murs de l'élégante et princière demeure comme à ceux de l'humble chaumière.

Le crucifix, c'est la lumière qui éclaire les chemins, parfois tortueux ou peut s'égarer le pauvre pèlerin; c'est la forteresse où se réfugie l'être qui ploie, sous le vent des tentations; qui gémit, prêt à tomber dans le gouffre de la mélancolie.

Le crucifix, c'est encore la solitude où l'on se repose, quand brisée par les épines de la voie, l'âme souffre douloureusement des abandons, des délaissements, des angoisses, c'est le baume qui guérit les meurtrissures, qui font de la vie, à certains tournants, une croix sanglante.

Le crucifix, c'est le soutien, le guide, l'inspirateur de toutes les minutes. C'est l'image reposante où les yeux aiment à s'arrêter pour demander secours et protection. C'est l'image devant laquelle il fait bon prier, les mains jointes, à genoux dans une pieuse contemplation de toutes les amertumes sans nombre qu'a dû souffrir le bon Maître en vue de l'expiation des péchés du genre humain.

Petit crucifix d'ivoire ou d'argent ou simple croix de bois, pieuse relique recueillie des mains mourantes d'un être qu'étreignait l'agonie ou encore, souvenir qu'emporta les ancêtres de la douce France lointaine, toujours à tous, tu dis : Symbole d'espérances, talisman de joies.

Oh! tendons nos bras vers le crucifix; environons-nous de ses parfums et nous obtiendrons le bonheur que Dieu réserve à ceux qui l'aiment. Portons nos regards vers le crucifix, il nous fera oublier le poids des souffrances; il embellira notre vie des fleurs du Paradis.

Alice de VALCOURT.

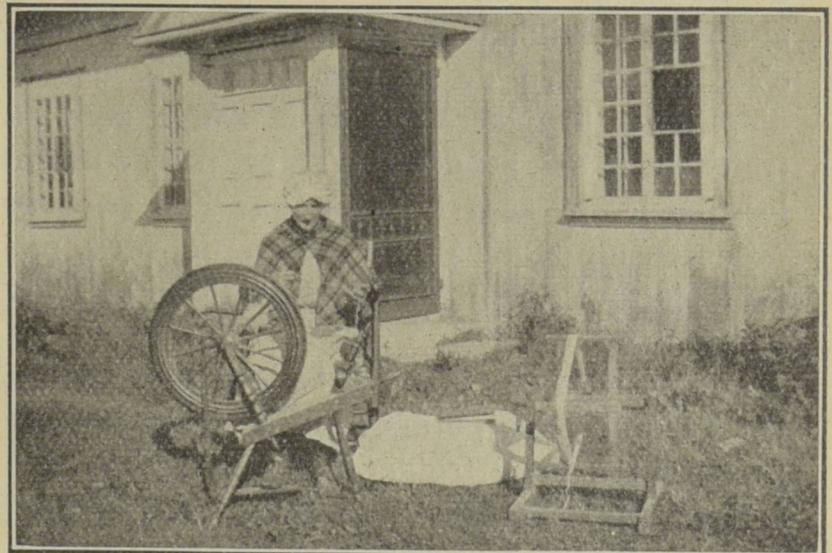
LA DIPLOMATIE DE BÉBÉ

Bébé prend un gros morceau de sucre dans le sucrier et demande à sa mère la permission de le manger.

— Non pas celui-là, mon chéri, il est trop gros.

Bébé en fait rapidement disparaître la moitié d'un coup de dent et présentant le reste :

— Et maintenant, maman ?



COMME AU TEMPS DE NOS GRAND'MERES

Soupes et potages

“ Il n'est si bonne soupe que celle qu'on a gagnée.”

On appelle soupe et potage des aliments liquides préparés avec de la viande, de la purée ou des légumes.

On emploie couramment le mot soupe pour désigner le mets résultant d'un bouillon de viande ou de légume versé sur des tranches de pain ; et l'on réserve le mot potage pour le bouillon auquel on ajoute des pâtes d'Italie, du vermicelle, du tapioca, etc.

UTILITÉS ET QUALITÉS NUTRITIVES

Personne n'ignore que la soupe est un aliment important, car elle est nutritive, rafraîchissante, saine à tous les points de vue ; et chose à considérer, elle est d'une grande économie dans une famille. Le Dr Bonnefoy appelle la soupe, l'aliment du soldat et de l'homme du cabinet. Napoléon 1er disait même que le pot-au-feu est la base des empires.

Le potage exerce une action bienfaisante sur l'estomac qu'il dispose à une bonne digestion ; c'est pourquoi on a coutume de le servir au commencement du dîner.

ESPÈCES

On distingue deux sortes de potages : les gras, à base de bouillon de viande, de boucherie, de gibier, de volaille ; les maigres, à base de bouillon de poisson, ou de légumes, au lait ou à l'eau.

PRÉPARATION

Lorsqu'on a des restes de sauce ou des os, des fonds de rôtis, des parures de viande, des abatis de volaille, on peut les mettre dans l'eau, c'est un moyen de ne rien laisser perdre et d'épargner le beurre ; mais la soupe perd sa fraîcheur et son arôme. Il n'en est pas de même lorsque les os sont frais ou que l'on peut se procurer un morceau de jarret, de veau par exemple, qui donne au potage un bon goût de bouillon.

Les potages aux légumes frais se préparent à l'eau chaude, les potages aux légumes secs se préparent à l'eau froide. Pour un potage de 8 à 10 personnes on met de 3½ à 4 pintes d'eau. Une ½ pinte et plus s'évapore. De sorte qu'il y a de 8 à 10 assiettées de potage.

Autant que possible il faut éviter d'employer de l'eau calcaire ou dure.

Tous les potages doivent être salés et poivrés, cuire pendant plusieurs heures, et bouillir doucement. On y ajoute quelquefois, au moment de servir, des croûtons frits, c'est-à-dire des dés de mis de pain que l'on fait roussir à feu vif dans du beurre préalablement fondu.

Tous les potages peuvent se faire avec du bouillon.

LIAISON

On lie les potages avec des féculents : pommes de terre, féculs, riz, pâtes d'Italie, œufs, etc.

Lorsqu'on lie la soupe avec des pommes de terre, on passe le potage, c'est-à-dire que l'on écrase les pommes de terre dès qu'elles sont cuites. Les soupes passées sont plus liées et plus digestives et généralement ont un plus bel aspect que les soupes non passées. On passe souvent les potages aux pois, aux fèves, aux navets, etc.

Pour passer les potages, on les verse dans une passoire disposée au-dessus d'une autre marmite puis on écrase à l'aide d'un pilon.

Si l'on fait usage de tapioca, ou de sagou, on verse en pluie l'une ou l'autre de ces féculs ; on tourne le potage jusqu'à nouvelle ébullition, puis on laisse bouillir 5 à 10 minutes. Si on emploie du riz, on le lave d'abord, on le laisse tremper dans l'eau froide, et on l'ajoute au potage 30 à 45 minutes avant la parfaite cuisson.

ASPECT DU POTAGE CUIT

On reconnaît qu'une soupe ou un potage est à point, quand tous les ingrédients qui entrent dans sa composition sont bien liés et que l'eau ne surnage pas.

[*La Cuisine à l'École primaire.*]

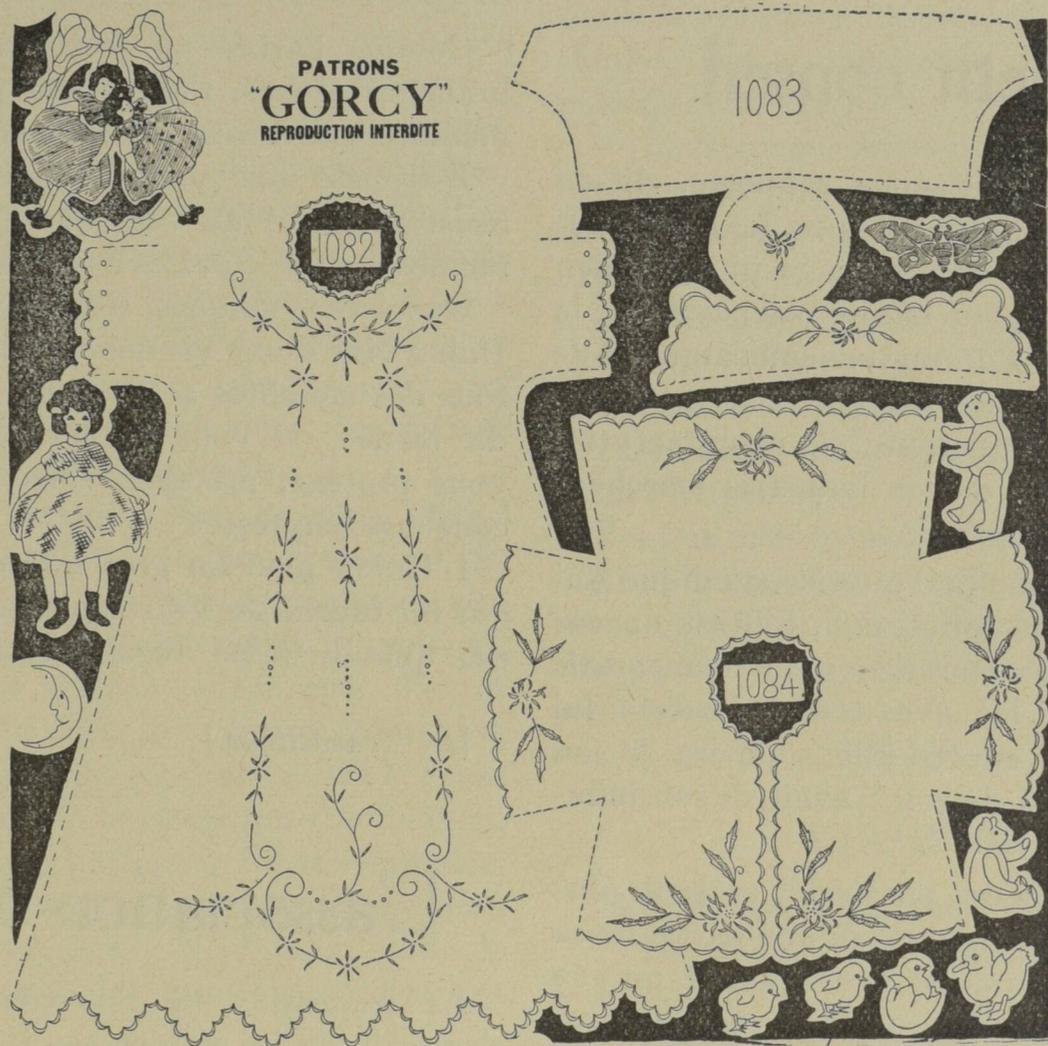
UN A PEU PRÈS

A l'école primaire, le maître interroge un élève :

— Savez-vous, demande-t-il, d'où nous viennent les énormes sapins débités en planches ?

— De la Syrie, Monsieur !

Patrons de broderie, marque "Gorcy"



1082 — Robe longue pour bébé, patron à tracer, 20 cts. Décalquable au fer chaud bleu, 35 cts. Étampé sur nansouk, \$1.25. Coton à broder C. B., 30 cts.

1083 — Bonnet pour bébé, patron à tracer, 15 cts. Décalquable au fer chaud bleu, 20 cts. Étampé sur nansouk, 29 cts. Sur cachemire français, 98 cts. Coton à broder 10 cts. Soie à broder 20 cts.

1084 — Gilet kimono, patron à tracer, 15 cts. Décalquable au fer chaud bleu, 25 cts. Étampé sur nansouk, 49 cts. Coton à broder C. B., 20 cts. Étampé sur cachemire, 98 cts. Soie à broder 50 cts.

Nos lectrices pourront se procurer les patrons ci-dessus, soit à tracer, ou décalquables au fer chaud, ou étampés sur coton fini toile, en nous envoyant le prix en bons de poste ou mandats.

Toute commande doit être adressée comme suit :

SERVICE DE PATRONS DE BRODERIE
"L'APOTRE", - 103, rue Sainte-Anne, - QUEBEC

Coin de l'Ouvrier

Un petit conseil

Pour qu'une affaire nous rapporte, dit-on couramment, il faut s'en occuper. Le marchand qui ne s'occupe par de son magasin aura bien vite entre les mains une affaire pas payante ; le commerçant qui ne s'occupe pas suffisamment de son commerce courra bien vite aux mauvais marchés et à la banqueroute ; le manufacturier qui ne s'occupe pas de son industrie marchera rapidement à découvert.

Il en est de même de l'ouvrier syndiqué qui ne s'occupe pas de son Union. S'il est un cas isolé, l'union pourra marcher quand même, mais moins bien que si lui, avec tous les autres, lui consacraient leurs efforts. Elle souffrira de son absence, manquera de son travail, de son influence.

Si ce membre n'est pas isolé, ce sera plus dangereux. L'Union n'aura qu'une partie de sa force et ne donnera, en conséquence qu'une partie de la protection qu'elle devrait assurer à ses membres.

Si c'est la majorité des membres qui ne s'occupe de rien, l'Union est une affaire pratiquement nulle. Elle sera comme un enfant à qui on ne donne qu'un fil de nourriture lorsqu'il devrait être suralimenté ; elle sera bientôt comme le malade pas soigné ; elle traînera, languira, mourra d'inanition.

Ce qui tue le plus rapidement une Union ouvrière, ce n'est pas la lutte la plus violente si on la veut — la lutte au contraire lui assure d'ordinaire la vie, — ce n'est pas tant le nombre souvent un peu restreint de ses membres ; c'est le trop grand nombre de membres passifs, de membres se laissant remorquer. Comme les branches sèches, les membres qui ne s'occupent pas de leur union absorbent inutilement la sève montante sans en laisser redescendre. L'Union leur communique le courant de vie et de croissance et ils ne lui rendent que des germes de mort.

Comme l'arbre au trop grand nombre de branches sèches, l'union qui possède trop de membres passifs est condamnée à la mort.

L'arbuste aux racines solides et bien prises résistera mieux au vent que l'arbre géant aux racines sèches et prêtes à se rompre.

Ouvriers syndiqués, si vous voulez que votre Union vive d'une vie débordante et forte, soyez tous des membres actifs dans toute l'acception du terme ; si vous voulez que votre Union vous protège, protégez votre Union de votre concours empressé.

L'Union paie un gros intérêt aux membres qui lui fournissent du capital ; mais ne donne rien quand elle ne reçoit rien.

C. CLERC.

[*Le Travailleur.*]

L'association ouvrière

La profession de l'ouvrier réhabilitée, il s'agissait de lui garder ses titres de noblesse, d'empêcher qu'elle ne retombât peu à peu dans sa triste situation d'autrefois, qu'elle ne redevint un pur esclavage. A cette déchéance, deux facteurs pourraient contribuer : les patrons et les ouvriers eux-mêmes. Les patrons en profitant des circonstances favorables, pour ressaisir leur ancienne domination, les ouvriers en compromettant, par leur conduite ou leur incompetence, leur nouvel état d'hommes libres. Comment se protéger contre ces deux éventualités ?

De tous les moyens humains qui s'offraient alors le plus efficace était, sans conteste, l'association. L'Écriture nous le dit : *L'union fait la force : Frater qui adjuvatur a fratre, sicut civitas firma...* La nature d'ailleurs nous donne la même leçon. Regardez le grain de sable. Seul, il n'est rien, mais ajoutez-le à d'autres grains de sable, il devient le rivage inébranlable qui arrête les flots tumultueux de l'océan ; regardez la goutte d'eau ; seule, elle n'est rien, mais ajoutez-la à d'autres gouttes d'eau, elle devient

le torrent qui fait marcher les usines, le fleuve majestueux qui féconde les terres, la mer immense qui relie les deux mondes. Regardez surtout l'homme. Seul, qu'est-il, si bien qu'il soit ? Mais unissez-le à d'autres hommes, ne fût-ce qu'à une poignée et il devient une force invincible, capable d'accomplir les entreprises les plus difficiles ou de mener à son gré les foules désunies. Aussi, chaque fois qu'un homme a voulu faire quelque chose de grand, de solide, de durable, il s'est associé à d'autres hommes. Et vers qui s'est-il tourné ? Vers ceux dont les intérêts étaient identiques aux siens. De là ces groupements nombreux et puissants qui sous des noms différents : académies, collèges, syndicats, associations, lient ensemble ceux qui veulent le succès des mêmes idées, des mêmes entreprises, de la même profession.

Rien de plus naturel, rien de plus juste ! Ce droit, l'Église, l'a toujours reconnu. Et l'une de ses gloires, que des démagogues peu scrupuleux, essaient maintenant de lui enlever, c'est précisément d'avoir encouragé, d'avoir poussé même l'ouvrier à l'exercer. Sous son égide, se formèrent les Corporations du Moyen-âge, si bienfaisantes à la classe des travailleurs. Là, la dignité de leur profession fut sauvegardée ; là, chacun de ses membres put se développer, grandir, vivre heureux ; là, l'union avec le patron s'établit sur les relations cordiales et justes.

R. P. ARCHAMBAULT, S.J.

POLITESSE AMUSANTE

A l'école, la chère Sœur avait annoncé aux fillettes la visite de l'Inspecteur et recommandé de lui donner toujours le titre " Monsieur l'Inspecteur " en répondant à ses questions.

Voici comment l'une des plus jeunes interpréta la recommandation, quand elle fut questionnée sur le châtement du serpent dans le paradis terrestre :

— Le Seigneur Dieu dit au serpent, monsieur l'Inspecteur : Parce que tu as fait cela, monsieur l'Inspecteur, tu seras maudit, monsieur l'Inspecteur, tu ramperas sur ton ventre, monsieur l'Inspecteur, et tu mangeras la terre, monsieur l'Inspecteur. Je mettrai l'inimitié entre toi et la femme, monsieur l'Inspecteur, et tu tâcheras de la mordre par le talon, monsieur l'Inspecteur.

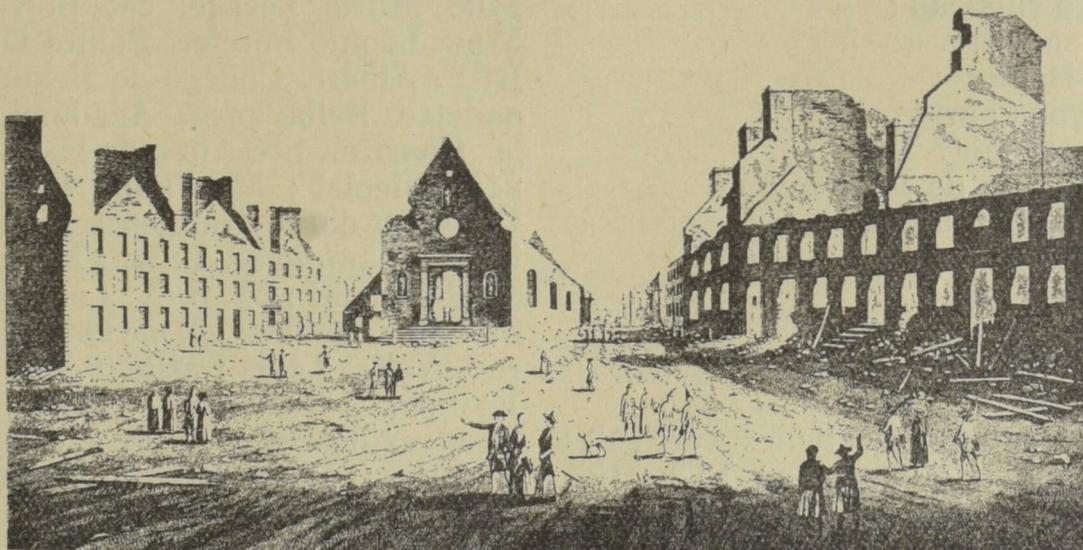
Tout ce méli-mélo était débité avec une volubilité et une assurance imperturbables. La bonne Sœur ne savait plus quelle contenance tenir, et l'Inspecteur se mordait les lèvres pour garder son sérieux.

CUISINIÈRES

Deux dames se plaignent de leurs cuisinières :

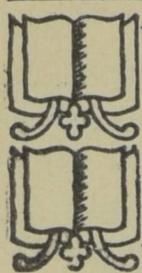
— La mienne fait toujours durcir mes œufs à la coque.

— Oh ! les miennes ne restent pas chez moi assez longtemps pour cela !

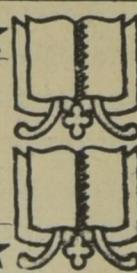


LE VIEUX QUÉBEC

Vue de l'église de N.-D. des Victoires, démolie en 1759.



AU GOIN DU FEU



POUR S'AMUSER

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre chacun à ceux qui enverront toutes les réponses justes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. Le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE DÉCEMBRE

MOT CARRÉ

E B R E
B I E N
R Ê V Ê
E N Ê E

CHARADES

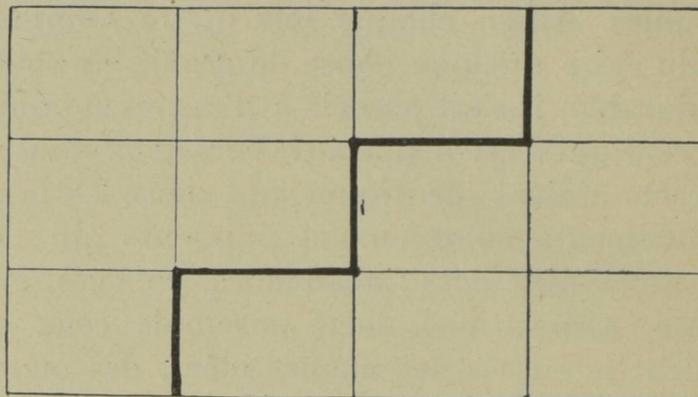
Tour — noix — Tournoi.
Pois — son — Poisson.

VERS A RECONSTRUIRE

“ Où va le volume d'eau
Que roule ainsi ce ruisseau ?
Dit un enfant à sa mère.
Sur cette rive si chère
D'où nous le voyons partir,
Le verrons-nous revenir ? ”
— Non, mon fils ; loin de sa source
Ce ruisseau fuit pour toujours
Et cette onde dans sa course
Est l'image de nos jours.”

PROBLÈME

Marquez la planchette de lignes verticales et transversales qui la divisent en 12 parties de 3 pouces sur 4, puis coupez en diagonale, mais en suivant les lignes de divisions, de manière à laisser 6 quadrangles dans chaque morceau. Les deux parties peuvent alors se rejoindre de manière à former un carré de 12 x 12.



Ont trouvé des solutions partielles : Mlle Alma Pelletier, inst., 45, rue St-Laurent, Lévis ; Mlle Lucie Perreault, Deschambault ; Mlle Rita Blais, B. P. 89, Thetford Mines ; Mlle Cécile Dorval, 250, rue d'Aiguillon, Québec ; Mlle M.-A. Rochette, Ste-Jeanne d'Arc, Pointe Lévis ; Mlle Alexandrine Royer, St-Pacôme, Kam. ; Mlle Simonne Larue, 126, rue St-Augustin, Québec ; Melle Marie-Alma Moisan St-Raymond ; M. Joseph Roy, fils Thos., East Broughton.

Ont trouvé toutes les solutions justes : Mme Hector Bernier, Montmagny ; M. L.-P. Leclerc, 70½, rue St-Joachim, Québec ; Mlles Marie-Jeanne et Cécile Leclerc, Loretteville ; M. Chs-Ed. Leclerc, Loretteville ; Mlle Marcelle Morazain, 94, rue St-Cyrille, Québec ; Mlle B.-Yvonne Arsenault, St-Pacôme, Kam. ; M. Henri-Jules Méthot, 809, rue St-Vallier, St-Sauveur, Québec ; Mlle M.-Anna Doyon, St-Frédéric, Beauce ; Mlle Gilberte Bélanger, 424, 1ère ave St-François d'Assise, Québec ; Mlle Marie Lesage, 64, Belvédère, Québec ; Mme Léonie Forcier, Pointe Gatineau, P. Q. ; R. F. Albert, Collège de Beauport ; Mlle Bernadette Bellavance, Académie des Sœurs de la Charité, Ste-Anne-de-la-Pocatière ; L. V. 215, Nicolet ; M. l'abbé Eustache Michaud, Couvent de St-Damien ; Mlle Maria Drolet, inst., Champigny, P. Q. ; Mme Siméon Matte, St-Raymond ; M. S.-A. Larochelle, étud., 790, St-Louis, Québec ; Mme Oliva Lamontagne, 37, rue Wolfe, Lévis ; Mlle T. Cloutier, 218 Boîte Postale, Chicoutimi ; Mlle Claire Fortier, Beauceville-Est ; Mme L.-Philippe Pelletier, St-Ulric ; Mme J.-Ern. Drolet, 81, rue St-Pierre, Québec ; Mlle Lucienne Reinhardt, 509, rue St-Jean, Québec ; Mme A. Kéroack, East-Hereford, P. Q. ; Mlle Rachel Descarreaux, St-Augustin, Portneuf ; M. C.-Sylvio Levesque, 46, rue Montmagny, Québec ; Mlle

Marie-Thérèse Bergeron, St-Raymond; M. l'abbé Paul Bouillé, St-Casimir; M. Wilfrid Gagné, St-Raymond, Portneuf; Mlle Marcelle Pelletier, St-Raymond, Portneuf; M. Hiram Saindon, 395, La Canardière, Limoilou, Québec; Mlle Jeanne Brassard, Casier 195, Jonquières; Mlle Fernande Breton, St-Victor de Tring; M. le Dr J.-A. Couillard et M. l'abbé Lucien Leclerc, Sanatorium, Lac Edouard; M. J. Lapierre, 1164, Pie XI, Montréal; Mme Ant.-L. Dumas, 409, rue Kelley, Manchester; Mme V.-J. Rochefort; 516, Ave Notre Dame, Manchester, N.H.; M. Benoit Michaud, Collège Ste-Anne, Church Point, N.-E.; M. Lorenzo Rousseau, Thetford Mines.

Le sort a désigné: M. S.-A. Larochelle et Mlle Jeanne Brassard.

CONCOURS No 56

MNÉMOTECHNIE

Quel est le poète célèbre qui par les initiales de son nom et par celles de quatre de ses œuvres forme le mot BLAISE ?

TRIANGLE SYLLABIQUE

Un continent. Souvenir. Commencer et terminer la rivière. Conjonction.

CHARADES

Cherche mon premier en Italie
Puis mon second en Ibérie;
Quant à mon tout, à ton dîner
Il apparaîtra sans manquer.

Tu dois à mon premier les enfants de mon fils;
A bien des gens en vain mon second fut

Mon tout est la terreur des vaisseaux
[promis;
[ennemis.

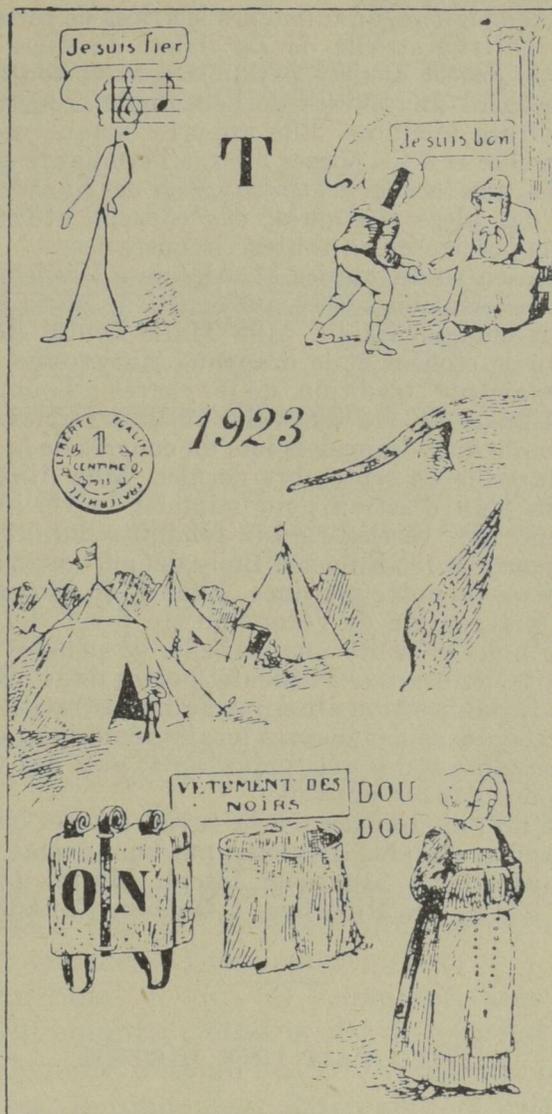
L'AVEU

Madame sort, laissant à la portée de Bébé un sac de bonbons qu'elle trouve vide à son retour.

— Comment, Bébé, tu les as tous mangés ?
— Non, maman, il y en a un qui est tombé, et je ne l'ai pas retrouvé.

— Voici pour vos rhumatismes...
— Oui, il ne faut pas que je confonde avec la mort aux rats que vous m'avez donné hier...
— Ça n'a pas d'importance !... c'est la même drogue.

RÉBUS No 46



LES LIVRES

L'ALMANACH DE L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE 1924. VIIIe année. Vol. in quarto de 120 pages, illustré de 130 gravures dont un hors-texte en couleur et plusieurs dessins à la plume. Prix : 50 sous ; 55 sous franco. En vente au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec.

Un grand nombre de lecteurs de *L'Apôtre* connaissent déjà l'*Almanach de l'Action Sociale Catholique* et se hâtent de l'acheter dès qu'il est paru, parce qu'ils savent que l'édition est limitée et qu'elle s'épuise vite.

A ceux qui ne le connaissent pas, nous ne craignons pas d'affirmer que c'est le plus riche et le plus des artistique almanachs qui soit publié en notre pays. Il se fait remarquer surtout par l'abondance, la richesse et le bon goût de ses gravures et la perfection de son exécution typographique. Les articles qu'il contient sont presque tous sérieux. Il est vrai, trop sérieux même, mais on les lit agréablement tout de même, grâce à l'intérêt des sujets qui y sont traités.

L'*Almanach* publie, cette année, des articles d'une particulière valeur et qu'on ne trouvera nulle part ailleurs. M. l'abbé J.-T. Nadeau, par exemple, y donne des études sur la cathédrale de Québec, l'église du Saint-Sacrement de Québec, la Basilique de Sainte-Anne-de-Beaupré, le Collège de Ste-Anne-de-la-Pocatière, l'église de East-Angus, le Collège de Lévis, qui seront une mine précieuse pour l'histoire de l'architecture et de la construction en notre pays.

L'*Almanach de l'Action Sociale Catholique* de 1924, comme ceux des années précédentes d'ailleurs, constitue une œuvre d'art en même temps qu'une source très riche de renseignements variés pour l'histoire de notre pays.

UNE AIMABLE VISITEUSE

C'est le témoignage unanime des lectrices de cette revue, que l'arrivée trimestrielle de *La Bonne Fermière* est attendue avec joie et anxiété par tous ceux et toutes celles qui s'intéressent aux choses de l'économie domestique et de l'agriculture féminine. Elle apporte chaque mois à la mère de famille et à ses jeunes filles, à l'étudiante comme à l'éducatrice, aux fermières et ménagères des pages remplies d'intérêt, des idées pratiques, des conseils utiles et des suggestions précieuses en toutes circonstances.

Dans le numéro de janvier M. Alphonse Désilets y fait une belle dissertation sur ce qui constitue notre gloire et notre salut comme nation. Mlle Marie-Louise Bouchard plaide pour le clocher et le drapeau. Maryvonne rappelle cette bienfaisante tradition de la corvée à la campagne. Yolande signale la citation value à nos cercles de fermières canadiennes-françaises lors du congrès de la natalité tenu à Marseille en septembre dernier. Mlle Alice Duval suggère un plan d'action pour stimuler la vie intérieure et extérieure des cercles ruraux féminins durant l'année qui commence. M. J.-Édouard Boily définit l'œuvre sociale des Fermières de notre province. Mme J.-B. Florent traite de façon fort gentille de l'économie au foyer. La cousine Fanchette nous présente une corbeille de pensées choisies et de traits amusants. Plusieurs poètes nous offrent de jolis vers. Et la direction ainsi que l'administration rapportent, avec les échos des œuvres locales féminines, des nouvelles d'actualité et des avis importants, puis des vœux de bonheur pour l'année nouvelle.

Le prix de l'abonnement à la revue est de cinquante sous par année, payable d'avance, par bon postal, adressé à l'administrateur : Monsieur Joseph Morin, *La Bonne Fermière*, 328 $\frac{1}{2}$, rue Richelieu, à Québec, Canada.

TOTO FAIT UNE DICTÉE

LE PROFESSEUR, dictant :

“ Les guerriers étaient armés d'un bouclier et d'une lance... (*S'interrompant.*)

— Comment écrivez-vous *lance* ? avec un *a* ou un *e* ?

TOTO.— Avec un *a*, Monsieur !

LE PROFESSEUR.— Très bien !

Il continue : “ Ils marchaient sur une seule file, dans le plus complet silence...”

— Comment écrivez-vous *silence* ?

TOTO.— Avec un *a*, Monsieur !

LE PROFESSEUR.— C'est mal. Il faut mettre un *e*. Tâchez de vous le rappeler.

TOTO.— Alors, quand il n'y a qu'une lance on met un *a*, et quand il y en a six ou plusieurs, on met un *e*...

SOLLICITUDE... PERSONNELLE

— Comment, Bob, tu as mangé tout le gâteau sans penser à ta sœur ?

BOB.— Oh ! si, maman, j'ai pensé à elle tout le temps. J'avais si peur qu'elle arrive avant que j'aie fini !

Comment les anges
firent les nations

Donc, Dieu avait décidé de créer les différents peuples de
[l'Europe.]

Les anges l'entouraient, se voilant de leur robe
Et Dieu leur dit : “ Prenez ce qu'on voit sur le globe
Et de tous ces objets, rassemblés par vos mains,
Faites des nations qui peuplent les chemins.”

Or l'un d'eux à l'instant prend un sac de voyage :
Il y met des vapeurs, du brouillard, un nuage,
Un lingot d'or qu'il cache au milieu du charbon,
Une voile, une rame, un sabot d'étalon.
Puis avisant d'en haut une île sur la terre,
Il jette le tout et dit : “ C'est l'Angleterre ! ”

Dans une peau de bouc presque pleine de vent,
Un autre met d'abord pêle-mêle, en rêvant,
Un éventail d'ivoire, un pépin de grenade,
Les cornes d'un taureau, la robe d'un alcade,
Un soulier de satin, un manteau de velours,
Un tambourin de basque, une mante de cour ;
Puis quand l'outré est gonflée et se prétend montagne
Il la jette à la terre en disant : “ C'est l'Espagne ! ”

Un troisième alors prend un masque d'arlequin,
Du marbre, des couleurs, un pinceau, un burin,
Un poignard, une tierce, un soupir de poète,
Les laves d'un volcan, un gosier de fauvette,
Une forme de bosse, un velum teint d'azur,
Un œil de signora plus agaçant que pur :
Il en forme un faisceau qu'avec grand soin il lie,
Et, le laissant tomber, il dit : “ C'est l'Italie ! ”

Avec un bloc de neige endurci par les froids,
Un autre met encore une épée, une croix,
Une icône dorée, un traîneau, une gerbe
D'épis murs et pressés, rutilante et superbe
Il rassemble cela d'un geste de semeur,
L'entoure d'un grand nœud ainsi qu'un moissonneur
Puis élève le tout dans la brume épaissie
Et le lance à la terre en criant : “ La Russie ! ”

Un autre prit alors, actif et diligent,
Des fils, de la dentelle, une chaîne d'argent,
Un vieux tableau de maître, un bonnet de béguine,
En liant ces objets d'une branche d'épine,
Il ploya le genou devant le Créateur :
“ De tout ce que j'ai là, que faire donc Seigneur ? ”
Le Très-Haut, qui rêvait, prit son sceptre magique
Et dit ces simples mots : “ Ave ! c'est la Belgique ! ”

Le Seigneur attendait, quand un beau Chérubin
Prit un cœur de lion, un glaive d'acier fin,
Le soc d'une charrue, un aiguillon, un livre,
Le baiser d'une mère, un rayon de soleil,
Une rose des cieux, un grain de blé vermeil,
Un rameau de laurier, un raisin de vendange,
Et la corde d'argent à la lyre d'un ange,
Puis attachant le tout avec une faveur,
Il s'inclina, disant : “ Bon et puissant Seigneur,
Je sais bien que mon œuvre, hélas ! est incomplète
Il ne lui manque plus, pour la rendre parfaite,
Qu'un sourire de Dieu !...”

Dieu sourit. Son sourire éclaira le saint lieu.
Le Séraphin, ému de tant de bienveillance,
Ouvrit sa main féconde et dit : “ Voilà la France ! ”

FEUILLETON DE L'APÔTRE

Quand l'âme est droite ...

PAR MAURICE RIGAUX

No 5

DEUXIEME PARTIE

LE CAS DE CONSCIENCE

CHAPITRE PREMIER

EN ROUTE VERS LA VÉRITÉ

La maison de Lucia Mamia faisait coin, au delà du Forum, entre la ruelle des Douze Dieux et celle qui conduisait aux théâtres. C'était à l'extrémité de la ville, au-dessus du port, dont elle était séparée par une rangée d'habitations en terrasses descendantes. Par exception à l'usage elle ne comprenait pas de péristyle ; mais son jardin était le plus vaste qu'il y eût dans la cité. Le *tablinum* était décoré des paysages chers aux artistes alexandrins, empruntés aux rives du grand Nil : des palmiers, des eaux chargées de lotus, des rives enchantées où cheminaient de chatoyants ibis, où dormaient de sombres crocodiles. Entre les paysages étaient étalés les portraits des ancêtres de Tullius Fuscus, l'époux de Mamia. Sous chaque image en cire colorée de pompeuses inscriptions relataient les titres et les gestes des défunts : c'était la gloire familiale en permanence. Ce brevet d'ancienneté des vieilles familles, authentique chez les uns, fabriqué chez les autres, les parvenus des nouvelles couches, était obligatoire chez tous.

La veuve de Fuscus, une matrone aimable, heureuse d'avoir à nouveau chez elle un peu de jeunesse et de beauté, assez discrète pour n'en pas abuser, du moins jusqu'à l'exhibition habituelle et forcée, laissa toute liberté à la fille du chevalier de régler son temps, et Vera lui en sut gré.

Elle était arrivée à Pompeia toujours raidie contre ce qu'elle regardait comme une attaque injustifiée de la Destinée. La soudaineté, l'enchaînement inexorable des événements qui bouleversaient sa vie, excitaient en elle une réaction violente, une véritable révolte. Avec amertume elle se reprochait sa condescendance, la tradition de son âme à de ridicules complaisances pour les malheurs d'autrui. Sa fierté s'exaltait à la pensée des conséquences où pouvaient l'entraîner, où l'avaient entraînée déjà ses enfantillages : pour peu qu'elle continuât ce jeu sentimental, le filet s'allongerait dont elle voyait autour d'elle les premières mailles, et, serve des obligations factices qu'elle aurait enchaînées, il lui faudrait s'y assujettir jusqu'au sacrifice. Cela, jamais !

Sous le flux de ces pensées insupportables, de ces raisonnements à l'extrême, les vérités qui naguère l'avaient frappée en l'illuminant disparaissaient peu à peu, comme le jour sous le crépuscule. La solidarité humaine, prônée par l'écrivain des *Devoirs*, la faisait rire, d'un rire qui manquait un peu de sincérité. Où s'arrêter sur une pente aussi glissante ? Si l'homme dépend de l'homme comme la vague de la vague, si le mouvement des uns ordonne nécessairement le mouvement des autres, comment régler cette interdépendance, où poser les limites de cet océan ? A plaisir elle les reculait jusqu'à l'absurde, comme poussée par un instinct profond de conservation qu'une pareille thèse épouvantait.

Au fond, ce qui lui échappait, sans qu'elle s'en rendit compte, c'était la clef de ces relations mutuelles, le point d'appui de cette voûte aux pierres juxtaposées, le fondement indéniable de cette obligation jusqu'au sacrifice. Alors qu'autour d'elle tout jetait un démenti aux rêveries des philosophes, puisque chacun ne cherchait que son bien, au détriment, à l'exclusion de celui d'autrui ; alors que par ailleurs dans le culte officiel et dans les annales mythologiques le même égoïsme apparaissait sous les mêmes actes, avec, en plus, le rayonnement et la consécration du pouvoir divin : — comment eût-elle pu, pauvre enfant, seule, ayant à juger contre elle-même sa propre cause, rétablir, par un prodigieux effort de raison abstrayant de la sensibilité, les mystérieuses données du problème ? Que celui-là donc lui jette la pierre qui jamais ne fut angoissé par l'obscureissement des vérités les plus claires !

Tout en attendant avec impatience, presque avec anxiété, l'arrivée d'Argentaria Polla, elle se jeta dans la distraction que les circonstances lui offraient. Promenades en mer, excursions à Surrentum, à Nuceria, visites et réceptions chez les notabilités pompéiennes, absorbèrent rapidement les premières journées. De ces fêtes, qu'il avait presque toutes organisées, Polybius était le boute-en-train. Mis en verve par la présence de Vera et soucieux de lui donner sa mesure, il dépensait avec prodigalité ses ressources d'esprit et de savoir-faire. Il semblait d'ailleurs, au contact de la jeune fille, avoir adouci son caractère et dompté sa violence naturelle, ce dont il eût été le premier étonné s'il n'avait trouvé son dédommagement dans ses continuelles disputes avec son père.

Chaque jour un courrier spécial apportait à Vera une lettre de Rome à laquelle elle répondait aussitôt. D'abord inquiet de l'état où il l'avait laissée à son départ. Cecilius n'avait pas tardé à se rassurer en lisant les joyeux détails que lui envoyait son enfant. De son côté Dipilus, en écrivant au chevalier, manifestait sa satisfaction de voir les deux jeunes gens se connaître davantage et se plaire.

Un matin (le cinquième depuis son arrivée chez Mamia), elle prenait le frais au jardin. C'était sa première matinée entièrement libre, l'après-midi devant se passer chez Cornelius Rufus. Après l'agitation des jours précédents elle trouvait du charme à ce recueillement temporaire. Bien à l'aise dans un large fauteuil, sous l'ombre d'un épais bosquet de lauriers, elle reposait ses yeux sur la perspective colorée des fleurs, des arbustes et des marbres. Le jet d'eau montait doucement au centre du grand bassin ; l'eau coulait encore de l'outre vaste d'un Silène marmoréen sur un escalier de cinq marches qui la conduisait en nappes douces jusqu'à l'orée du réservoir. En face, un petit toit appuyé sur deux colonnes couvrait un laraire(1) familial auquel on accédait par quatre degrés blancs. Un autre laraire, plus petit, était relégué dans l'angle droit, près du *posticum*(2).

Dans la lumière encore mesurée, les blancheurs et les teintes sombres s'harmonisaient assez pour ne froisser ni l'œil ni le goût. Vera suivait du regard le vols de papillons sur les fleurs nouvelles lorsqu'une des servantes de Mamia déboucha de l'*agrium* un plateau à la main. C'était le courrier qui arrivait ; deux messages à la fois, celui du chevalier et un autre... La vue de l'écriture lui fit battre le cœur ; c'était celle de Polla. Elle fit signe à l'esclave de se retirer et le dos tourné à la maison pour être encore plus seule elle fit sauter les cachets et lut avidement :

Argentaria Polla à sa chère et très aimée Vera, salut.

Ta lettre m'a jetée dans l'étonnement. De quelle décision grave veux-tu parler ? Tu me demandes de venir à toi. Hélas ! ma chérie, c'est impossible. On vient d'inaugurer à Rome les auditions d'avril : j'y dois lire prochainement des vers inédits de mon cher Lucanus. J'ai promis à sa mémoire de ne rien négliger pour la perpétuer. Excuse-moi.

Tu me poses une question bien difficile. Il est certain que notre intérêt sera souvent en conflit avec celui des autres. Lequel préférer ? Tu trouveras à ce sujet de belles pages dans le troisième livre du De Officiis.

Certains cas seront très clairs, d'autres indécis, d'autres tout à fait obscurs. Comment faire ? Relis les nobles paroies de Seneca : " Que l'homme soit invincible aux attraites corrupteurs des choses du dehors ; qu'il n'admire que soi, qu'il se fie à son âme ! " Ecoute au dedans de toi la voix de l'âme. Décide impartialement et observe ta décision : lorsqu'on a jugé selon la raison il ne faut pas céder au sentiment, il faut rester inflexi-

ble. Je le lisais encore hier, dans le livre " Sur la colère " de notre Maître : " Il ne faut être ni voleur ni volé ; ni miséricordieux, ni cruel. "

Je te conjure donc de rester calme. Telle que je te connais, j'ai peur que tu ne voies des injustices là où il n'y a que le jeu normal des rivalités humaines. Laisse donc les scrupules de la conscience et vis heureuse en te laissant faire par les dieux.

Voilà, chère amie, une trop courte lettre. Mais tu sais combien je t'aime. Dis-moi bientôt que ton âme a retrouvé cette calme vigueur dont je fus si souvent l'heureuse confidente. Adieu.

Comme elle arrivait à la fin de sa lecture Vera sentit les larmes lui venir aux yeux. Sa déception était profonde. Pas un instant elle n'avait admis la possibilité d'un refus de venir à son appel ; et la raison alléguée par Polla lui paraissait bien égoïste, bien futile. Lucanus était mort, que lui importait la lecture de ses vers ! Mais elle était, elle, au début de sa vie, saisie par une angoisse que les journées de plaisirs avaient un moment voilée sans la dissiper...

Elle relut encore le message : malgré les formules d'affection, comme le ton en était froid et pédant ! A rendre ainsi les décisions du Portique la tête avait pu travailler, mais non le cœur. Et quelle lumière lui apportait-il ? Aucune ! — Qu'il y eût une limite de la justice dans les relations humaines, elle le savait bien. Mais où, mais pourquoi, mais quelle en était l'obligation ?...

Longtemps elle resta immobile, attristée, sans plus rien voir des envahissements de la lumière qui tour à tour chassait les ombres, les déplaçait en les rapetissant, et transformait en escarboucles ou en nappes d'or les jaillissements de l'eau mouvante.

Enfin elle secoua les épaules et ouvrit la lettre paternelle. Cecilius y donnait à sa fille quelques nouvelles et lui faisait entrevoir la possibilité d'un assez long séjour à Rome à raison des difficultés qu'il rencontrait.

Toute la journée elle resta songeuse et triste. Ce qui n'aurait pas autrement frappé son père, familiarisé avec ces heures de noir, parut étrange à Polybius. Ses plus francs éclats de rire, ses plaisanteries les plus joyeuses ne parvinrent pas à déridier l'invitée de Cornelius Rufus. En vain, lui voyant les yeux obstinément fixés sur la peinture du *triclinium* qui représentait Anchise chargé de ses pénates et conseillant la fuite à Enée, mit-il tout son talent à réciter, avec des mimes de parodie, divers passages de l'Enéide qu'aimaient tant les Pompéiens : le sourire de Vera resta forcé, et les réponses monosyllabiques qu'elle fit à ses avances le déconcertèrent. Gracieuse toutefois, elle prétextua la fatigue des courses précédentes et déclara qu'elle prendrait le lendemain un plein jour de repos et de calme.

Le souvenir des Galates lui était revenu avec une étonnante fixité. Le contraste était si frappant entre leur simplicité toute cordiale et la sécheresse philosophique d'Argentaria Polla !

Et puis, malgré les efforts contraires de son orgueil, elle ne pouvait le nier : l'affection sincère qu'après

(1) Sanctuaire consacré aux divinités protectrices du er, dont il abritait les images.

(2) Sortie dérobée du jardin dans la rue.

les paroles solennelles de Cæsius elle avait trouvée dans les bras de Paula Galla lui avait paru si douce, son âme en était restée jusqu'au soir si pacifiée, presque heureuse ! que dans la désillusion présente elle s'y reportait spontanément. La lutte qu'elle soutenait depuis les ouvertures du chevalier, à coups de hautains raisonnements, ne faisait qu'accroître sa lassitude morale. " Se fier à son âme, écouter la voix de l'âme ", c'était bientôt dit. Elle avait beau se pencher sur cet abîme du moi, tortueux, enténébré, elle n'entendait venir que des rumeurs incertaines, un bruit d'arguments entrechoqués, sans que du choc jaillît le moindre éclair de vérité. " Observe ta décision ! " Mais laquelle ? Fallait-il attribuer " au jeu normal des rivalités humaines " les conséquences épouvantables des entreprises paternelles ? La brutalité de tout le monde, dans cette société où chacun se trouvait attaqué par les audaces du voisin, était-ce vraiment un exercice de légitime défense, une nécessité de vie ou de mort, que l'on pouvait déplorer mais qu'il fallait admettre, sans " lutter contre les décisions divines " ? . . .

Ou bien fallait-il renoncer catégoriquement à voir dans l'iniquité des autres un droit personnel à l'iniquité, et sacrifier la richesse au devoir ? . . . Mais cela, pourquoi ?

Pour le plaisir de la vertu ? Plaisir réel assurément ; mais dédaigné, rejeté, honni par l'appétit vulgaire des égoïsmes ! Même chez les stoïciens, même chez Polla, elle voyait bien ce que devenait la théorie quand se proposait l'abnégation pratique du désir personnel. Non, c'étaient là des mots, de belles phrases . . . Et alors ?

Vivre honnête par peur du jugement des dieux ? Oui, les dieux ! Son enfance avait été nourrie de leur histoire, pénétrée de leur respect. Mais, depuis qu'elle réfléchissait, que de doutes l'avaient saisie ! . . . Où donc se trouvaient-ils ? Qui donc les avait vus ? Quels témoignages lui donnait-on de leur réalité, de leur autorité ? Elle avait beau scruter les arcanes du culte, elle n'apercevait que des hommes et des femmes, transportant dans l'Olympe toutes les rivalités et les vices même de l'humanité !

Où donc était la vérité ? . . .

Le lendemain matin, elle se décida brusquement. Elle sortit du jardin par le *posticum* et, faisant un détour pour éviter les chemins fréquentés, gagna la rue de Castor et Pollux.

Le cœur lui battait un peu tandis qu'elle montait le petit escalier des Galates. Elle frappa à la première porte. Personne ne répondit. Elle entra : c'était une chambre à coucher avec deux lits assez pauvres, une table de bois, des écuellés rouges vernies, quelques vases communs de terre ; dans un coin un balai de palmier, et pendus au mur quelques vêtements de ce drap de Canuse dont la couleur foncée rappelait celle du moût troublé.

Comme elle refermait la porte, celle de l'atelier s'ouvrit et Cæsius parut sur le seuil. En voyant la jeune fille son visage irrégulier s'éclaira, et il dit ses seuls mots :

— Je pensais bien que vous reviendriez. Veuillez entrer.

Elle entra, un peu gênée, ne sachant que dire. Pour dissimuler son trouble, elle prit occasion du travail de l'artiste. Dans l'étau une pierre était serrée que le jeune homme avait commencé de dégrossir avec un outil de fer mousse. Elle le pria de continuer. Sans mot dire il s'assit, imbiba l'outil de poudre d'émeri détrempée dans l'huile et mit en branle l'archet qui le mouvait. Pendant quelques minutes. Vera resta silencieuse, suivant des yeux les gestes mesurés du graveur. Enfin elle osa parler.

— C'est une cornaline, n'est-ce pas ?

Le jeune homme arrêta l'archet.

— Oui, répondit-il simplement.

Il n'ajouta plus que la pierre venait d'Arménie. Mais la prenant dans les doigts il la regarda obliquement comme pour suivre l'apparition du dessin.

— Qu'y voulez-vous figurer ?

Il sourit, de ce sourire calme qui le rendait moins laid.

— Permettez-moi de n'en rien dire encore. C'est un camée que j'ai dessein de monter en bague. C'est la plus belle pierre que j'aie : sa teinte est superbe, son grain merveilleusement uni. J'en veux faire un chef-d'œuvre.

Il s'interrompit brusquement. Des pas retentissaient dans le corridor.

— C'est ma mère. Elle a cessé son commerce de parfums et s'occupe maintenant ici à des travaux de lingerie. Ma sœur lui tient compagnie en décorant à la main des vases de céramique.

Il ouvrit la porte. Les deux femmes entrèrent. A la vue de la Romaine, Paula Galla ne put retenir un mouvement de surprise. Elle lui saisit la main qu'elle baisa respectueusement.

— J'aurais peut-être dû ne pas revenir, dit Vera, car ma présence vous rappelle de tristes souvenirs. Mais vous avez été bonne pour moi . . .

Elle hésita, puis acheva :

— . . . et j'ai besoin de bonté.

La Galate sourit à son tour.

— Ne parlons plus du passé, mon enfant. Vous n'y avez été pour rien d'ailleurs. Laissez-moi plutôt vous remercier de votre générosité : grâce à vous nous allons vivre à l'abri du besoin. Et même nous en avons déjà fait profiter d'autres plus pauvres encore, que nous visitons. Il y a ici tant de misères et de souffrances !

Vera ne sut encore que répondre. Ses idées acquises se trouvaient déroutées à nouveau par cette simple phrase. Elle murmura quelques mots embrouillés, rougit de son propre embarras, puis, sentant qu'elle devenait ridicule, parla franchement :

— Je n'ai pas grande expérience de la vie. C'est un tort, je commence à le croire. Ne pourrais-je vous accompagner une fois dans vos visites ?

— Oh ! bien volontiers. Mais . . . que dira votre père ? N'avez-vous pas peur qu'ici l'on vous reconnaisse ?

— Mon père est à Rome en ce moment, et je suis pour quelque temps citoyenne de Pompeia.

Elle ajouta, avec une pointe d'orgueil féminin mal dissimulé :

— D'ailleurs, je fais toujours comme il me plaît.

— Eh bien, venez donc. J'ai quelques vases à reporter : nous commencerons par là.

La boutique du céramiste était toute proche, dans la rue des Augustales, près de celle d'un corroyeur. Dès qu'on avait tourné le coin, l'enseigne — une amphore portée par une femme — était visible. Un passant avait écrit au-dessous, sur le pilier : “ *Bonjour, Victoria, puisses-tu, où que tu sois, éternuer heureusement!* ” Et plus bas un gamin avait ajouté : “ *Stultus qui legit: celui qui lit ceci est un sot.* ” L'intérieur, surmonté d'un entresol, était assez bas, rétréci par des rayons chargés de vases de toutes dimensions : coupes élégantes, jarres ventrues, lampes ouvragées, amphores à vins... et par un large couloir, derrière lequel apparut aussitôt le maître du lieu, Valerius Titus. C'était un gros homme au nez retroussé, à l'œil fripon.

Paula lui remit les vases décorés par sa fille : il les examina longuement, fit quelques critiques pour la forme et paya le prix convenu.

— Je voudrais encore du bleu et du rouge. Le bleu que vous m'avez vendu l'autre jour n'était pas très fin.

— Par Herculès, ce n'est pas possible ! Je vous ai livré le bleu de Puteoli, le vrai, l'authentique, celui des fabriques de Vestorius. C'est tout ce qu'il y a de bon !

— Peut-être, mais les boules dont ma fille s'est servie n'étaient pas homogènes et cela l'a beaucoup gênée.

— C'est étonnant : voilà bien la première plainte qui m'est faite.

Il attira un pot de terre dont il enleva le couvercle.

— Voici ce que j'ai de meilleur : c'est une poudre préparée avec des bleus d'Égypte, je la vends dix deniers la livre.

Elle se récria. Mais le rusé marchand n'en voulut pas démordre. Il pesa soigneusement le bleu, puis le rouge.

— On a trop de mal à vivre, voyez-vous, pour perdre encore sur la marchandise. Jadis le métier était bon. Sous Auguste la céramique était à la mode, on ne pouvait suffire aux demandes. Je me souviens que mon père allait toutes les semaines par mer à Puteoli choisir chez le premier des potiers, Ilarus, les modèles qui lui convenaient. Ça partait comme le bon vin d'automne. A présent, hélas ! je ne fais plus qu'un voyage par mois et nous n'avons au four que deux esclaves au lieu de six. Autrefois, de Puteoli à Pompeia ce n'étaient que bateaux sur l'eau ; tant valait Puteoli, tant valait Pompeia. Maintenant tout le commerce passe au nord ; et ici la ville s'en va comme la queue d'un veau, en se rétrécissant.

Vera ne put s'empêcher de rire. D'un geste tragique il se croisa les bras.

— On voit bien, noble dame, que vous êtes étrangère à la cité. Si vous saviez ! Il y a cinquante ans, la vie n'était pas trop chère. Aujourd'hui tout est

hors de prix ! Un pain payé un as(1), on n'aurait pas pu alors en venir à bout à deux : maintenant j'en ai vu à ce prix gros comme l'œil d'un bœuf... Dire que j'ai déjà dû vendre une partie de mes hardes ; si ça continue, je fermerai ma baraque. Personne ne croit plus que le ciel est le ciel, personne n'observe le jeûne ; personne ne fait cas de Jupiter plus que d'un poil ! Les dieux sont serrés dans leur gaine de laine parce qu'il n'y a plus de religion chez nous...

Comme il s'arrêtait, essoufflé, Vera en profita :

— Vous avez pourtant vos associations. Qui vous empêche de vous entr'aider : n'êtes-vous pas solidaires les uns des autres ?

Un rictus mauvais fendit la bouche du céramiste.

— Parlons-en des associations ! D'abord, depuis treize ans, depuis la fameuse rixe de l'amphithéâtre entre Nucériens et Pompéiens, le Sénat de Rome a supprimé toutes les associations non autorisées : quelques-unes ont pu se remettre sur pied, mais le reste est par terre. Les autres n'ont plus guère d'influence, même celle des foulons ; le tremblement de terre a jeté bas l'édifice que leur avait construit la riche Eumachia : c'est un symbole. Quant à la nôtre, elle n'est plus que l'ombre d'elle-même : la voilà réduite de soixante-trois membres à dix-sept ! Les cotisations mensuelles ne sont plus payées régulièrement, pas plus que les amendes lorsqu'on manque aux réunions ou aux funérailles des associés. Jadis les plaintes devaient être présentées aux réunions ordinaires pour que les repas de fête fussent tous joyeux. Ah ! bien oui ! On ne fait plus que disputer : chacun pour soi, à qui montera sur le dos du voisin ! C'est la ruine à brève échéance.

Il donna un grand coup de poing sur le marbre du comptoir.

— Pendant ce temps-là on voit les riches se goberger aux dépens du peuple. On ne voyage pas aujourd'hui si l'on n'est pas accompagné de bardes, et de coureurs qui marchent devant. Car il serait honteux de n'avoir personne pour faire retirer les passants et pour faire élever de la poussière, afin que l'on sache qu'il vient un homme de qualité ! On élève palais sur palais, tandis que nous restons, nous, locataires honteux, n'ayant pas même un logement en propre, n'ayant même pas de quoi acheter à plusieurs une maison vulgaire(2). Non, par Herculès, la vie ne vaut pas la peine de vivre !

Il aurait continué longtemps encore. Mais Paula rompit l'entretien.

— C'est ainsi partout, dit-elle à sa compagne lorsqu'elle eurent franchi le seuil. Les riches méprisent les commerçants, les commerçants méprisent les esclaves, et ceux-ci mépriseraient leurs inférieurs s'ils en avaient. Pauvres gens que l'égoïsme étroit condamne à se haïr les uns les autres, quand il serait si bon de s'aimer !

(1) Environ 0 fr. 50.

(2) Quiconque ne pouvait avoir son logis à lui était regardé comme un pauvre. Pour éviter l'humiliation, on s'entendait à plusieurs et on achetait à frais communs une maison dont on se partageait les locaux.

Elles avaient repris la rue étroite et tortueuse qui conduisait aux théâtres et dépassé celle de Castor et Pollux lorsque Paula s'arrêta.

— Entrons ici, dit-elle à Vera. C'est la maison de Siricus, un riche négociant et fendeur. J'y connais un esclave que je viens voir de temps en temps.

Un esclave ! Voir un esclave ! La chose parut inouïe à la jeune fille !

Elles abordèrent le vestibule : sur le sol, pavé de petits cubes de marbre blanc, se détachaient en mosaïque deux mots significatifs : *Salve lucru*, ô gain, je te salue !

— Siricus est âpre au gain, murmura Paula ; c'est un maître impitoyable pour qui les affaires seules comptent. Aussi est-il détesté de tous ceux qu'il emploie.

Dans le vestibule, à droite du bassin de marbre blanc où le jet d'eau chantait, adossé à la muraille sur laquelle un ciment grossier attendait sa décoration, le coffre-fort se dressait, comme une idole d'extérieur vulgaire mais dorée au dedans. A la place du *tablinum* était un comptoir où se tenait un affranchi chargé de la vente des tissus. La Galate le salua d'un geste amical :

— Bonjour, Staphylus. Puis-je voir Andron ?

— Oui, Paula, Vous le trouverez dans l'ergastule.

— Encore !

— Que voulez-vous, c'est une mauvaise tête ! Le maître, qui n'y va pas de main morte, l'a vu tout à l'heure fouler négligemment : il l'a fait fouetter et mettre aux fers. S'il continue, il se fera crucifier. Vous savez le chemin ?

Elle fit un geste affirmatif, et par un étroit couloir gagna le péristyle. Au fond, contre le mur, dans de grands bassins carrés, de niveaux différents, trempaient les étoffes à blanchir : des esclaves les brassaient et les transportaient ensuite dans d'autres cuves plus petites, remplies d'un mélange d'eau et de sarde où les foulons piétinaient le tissu. Les jambes nues se levaient et s'abaissaient en cadence, sous la surveillance d'un affranchi dont les exclamations brusques harcelaient les travailleurs. Suspendu à une colonne, un gros fouet de lanières de cuir garnies de nœuds attendait en permanence le bon plaisir du surveillant.

Comme les deux femmes passaient devant les locaux ouvrant le long du péristyle une odeur âcre de soufre les prit à la gorge.

— C'est là que l'on soufre les étoffes, dit Paula. Les malheureux qui en sont chargés restent dans une atmosphère irrespirable et ne vivent pas longtemps.

Elles firent encore quelques pas. Tout au bout de la cour, à gauche, un réduit sombre se présenta. Elles y pénétrèrent sans rien voir d'abord. Mais quand leurs yeux se furent faits à l'obscurité, elles aperçurent dans un coin une forme humaine accroupie, dont les chevilles et les poignets étaient fixés à des anneaux de fer scellés dans les murs et sur le sol.

Dans ce supplice l'esclave sentait peu à peu ses muscles envahis par l'engourdissement, ses nerfs surexités par le tiraillement, la souffrance d'abord supportable, puis atroce, sans que lui fût jamais donné un moment de répit.

Elle s'approchèrent; et d'instinct, mue par une pitié qu'elle n'avait pu raisonner, Vera joignit les mains. L'homme était à peine vêtu ; sa poitrine haletait, sa bouche se tordait sous l'angoisse et, malgré la fraîcheur du lieu, des gouttes de sueur perlaient sur son front. Dans les orbites les yeux flamboyaient de douleur et de colère.

A genoux près du patient. Paula tira de son sein une petite fiole de cordial et lui en fit boire une partie; avec un linge elle essuya la bave et la sueur ; doucement, avec des soins infinis, elle tenta de soutenir dans une autre position les bras et les jambes. L'esclave d'abord grognait de souffrance, puis, la tête renversée, jouissait de ces minutes de trêve. Honteuse de se voir inutile, portée spontanément à l'imitation de cette extraordinaire bonté qui l'avait elle-même déjà consolée, Vera aussi se pencha aidant de son mieux les gestes de la veuve. Quand l'esclave se fut un peu reposé. Paula lui fit manger un morceau de pain frais et quelques fruits. Puis seulement elle parla :

— Allons, Andron, courage, je vais dire un mot au surveillant pour qu'il te dégage les membres.

Il bégaya :

— Il ne voudra pas, c'est l'homme du maître, il me hait. Mais moi je les hais tous deux . . .

Une espèce de sourire traversa, comme un éclair, ses traits amaigris :

— Tôt ou tard ils le paieront.

Lentement, avec des paroles de paix, elle essaya de calmer cette colère. Mais comme un refrain, dès qu'elle s'arrêtait, le même terrible mot sifflait à travers les lèvres de l'enchaîné : je hais, je hais . . .

L'heure passait. Une dernière fois elle se pencha et, tandis que les membres alanguis reprenaient la position du châtiment, elle baisa les joues décharnées.

Dehors elle alla droit au surveillant.

— Bonjour, Briscus, N'y aurait-il pas moyen de détacher Andron ?

Il sourit méchamment.

— Impossible, Paula. Vous êtes bien bonne de vous occuper de lui, c'est un âne entêté qui finira sur une croix.

D'un geste adroit, elle lui mit dans la main un denier. L'homme vit l'éclat de l'argent et sa physionomie changea. A voix basse :

— C'est bien, reprit-il. Le maître est absent jusqu'au soir. Dans un instant je le déchaînerai : il doit reprendre le travail demain.

— Soyez indulgent, reprit Paula, et je vous en serai reconnaissante.

— Je ferai le possible.

Elles passaient devant l'atelier de soufrage. Sans mot dire, Vera en franchit le seuil. Dans ce contact inattendu avec la douleur des autres, il semblait que son angoisse à elle eût disparu. Comme toutes les âmes à l'allure droite elle dépassait maintenant sans réflexion le timide essai de dévouement qui lui avait tant coûté naguère. Puisque occasion lui était donnée de voir l'envers de la société, elle mettait à le bien regarder la fougue de ses heures d'élan. Les doigts sur la bouche pour respirer le moins possible la mortelle atmosphère, elle contempla quelques instants le corps émacié, le visage jauni, les paupières

sanguinolentes des êtres qui s'agitaient là dans le ploiment brusque des reins, et qui trouvaient encore moyen de se poursuivre d'injures ou de grossières plaisanteries lorsque des claies ils enlevaient les toges blanchies. Elle pensa soudain aux mineurs d'Arménie et son cœur battit plus fort. . .

Par les rues plus animées déjà, sonores du bruit multiplié des dialogues et des appels, encombrées par les chars, les étalages, les vendeurs ambulants, les esclaves et les oisifs, elles marchaient maintenant pensives. L'une se demandait comment si longtemps elle avait ignoré les tares du monde ambiant ; l'autre sentant près d'elle l'éveil d'une âme, tout bas priait.

— Est-ce donc ainsi partout, disait Vera ? La jalousie, le mépris des autres, l'injustice, voilà donc l'écho de la vie ? Et pour combler la mesure le vice encore ajoute à la misère. Mais alors tout à est réformer. . .

— Oui, dit gravement Paula, il faut réformer tout cela. Il faut dans cette foule égoïste et jouisseuse introduire la justice et la bonté. Il faut à tout ce peuple de la lumière et de la pureté. . . Partout ici, dans la maison du riche comme sur le four du boulanger, sur les piliers des rues, sur les pierres d'angle des logis, les emblèmes impurs sont gravés. Quand le mal prend ainsi droit de cité, c'est que la corruption est grande. Y a-t-il dans cette masse quelques âmes simples dont la pudeur est sauvegardée, on dont la volonté reste vigilante ? Peut-être. . . Hélas ! elles sont rares. Dès leur premier âge les enfants absorbent le poison par le regard, et nul n'a souci de leur délicatesse. C'est la ville de la déesse charnelle : patronage de deuil et de condamnation !

Vera ne répondit pas. De même que dans les soirs de tempête les flots, l'ouragan, les arbres mêlaient sur la côte et confondaient leurs voix, il y avait ainsi dans son âme une bataille de courants adverses ; et sur le moment réfléchir n'était pas possible.

Paula s'en aperçut-elle ? Eut-elle l'intuition de cette lutte ? Elle reprit d'un ton plus calme :

— Et maintenant, avant de rentrer, permettez-moi d'aller voir une pauvre malade : nous lui ferons le don de votre or et de notre affection.

Elles arrivaient aux théâtres. Tournant à gauche Paula prit la rue de l'amphithéâtre.

— C'est une esclave de Julia Felix, la plus riche matrone de ce quartier, fille de Spurius, qui possède, dit-on, près de neuf cents logements à Pompeia et aux environs. Elle n'est pas méchante pour sa *familia*, mais elle a concentré sur son bien-être toutes ses richesses. Chez elle, pas d'enfants : les enfants ne sont pas nombreux à Pompeia. C'est une charge dont facilement on cherche à ne pas s'embarrasser. . . ou à ce débarrasser.

La chambre de l'esclave était à l'entrée, près du vestibule, éclairée par une petite fenêtre grillée. Mais l'*atrium* grand ouvert laissait voir un luxe tapageur de peintures, de marbres, de vases d'argent. Sur un grâbat une femme ridée, aux cheveux blanchis, était étendue, recouverte d'une pauvre couverture. Lorsqu'elle aperçut Paula, une vive expression de joie transforma son visage.

— Salut, sœur, dit-elle, que tu es bonne de venir encore aujourd'hui !

— Ma bien-aimée Norca, je suis si contente de te revoir ! Comment vas-tu ?

— Faiblement ; les forces s'en vont peu à peu. C'est la volonté d'en haut : Dieu soit béni.

— Pourtant je te trouve meilleure mine, semble-t-il.

— C'est la fièvre sans doute. . .

Son regard se porta sur la jeune fille.

— Est-elle aussi des nôtres ?

Paula se hâta de parler :

— C'est une amie qui a bien voulu m'accompagner jusqu'ici. Souffres-tu beaucoup ?

— Oh ! oui, la nuit surtout. Le sommeil me fuit. . .

Mais la pensée du Maître me soutient. N'a-t-il pas souffert pour nous ?

Sans répondre, Paula tira de sa corbeille quelques douceurs et les déposa sur un escabeau près du lit.

— C'est pour toi, Norca, un petit cadeau de Syra.

La vieille femme sourit.

— Notre chère Syra. . . Comment va-t-elle ?

— Elle va bien, Norca. Elle travaille maintenant avec moi près de mon fils. La généreuse amie que tu vois ici a bien voulu nous faire part de son superflu et nous mettre à l'abri du besoin. Grâce à elle, nous allons pouvoir te soigner mieux et te guérir.

— Oh ! très bien, mon enfant. Que le Seigneur vous récompense, Paula est si bonne ! Mais pour moi, voyez-vous, ce n'est pas la peine. Ce vieux corps a eu sa vie ; il est temps que l'âme ait la sienne. Et cela en tardera pas, heureusement. . .

Vera ne trouvait rien à dire. Ses yeux restaient fixés avec stupeur sur cette esclave dénuée de tout, ruinée par le travail et la maladie ; et cette paix dans la fin d'une vie lui semblait extraordinaire. Rien de forcé, aucune pose, rien qui rappelât l'orgueilleux dédain des stoïciens ; mais une simplicité dont jusqu'alors elle n'avait pas même eu l'idée.

Quelque temps encore les deux femmes échangèrent de ces paroles étranges, où rien n'apparaissait des petites préoccupations de la foule. Puis Paula embrassant la malade lui promit de revenir, et la quitta. Il était temps d'aller préparer le repas des siens, et pour Vera temps aussi de retourner chez Mamia où sans doute on l'attendait.

Elles se quittèrent devant la maison au balcon, et, sous les formules de respect que réclamait la différence des conditions, leur au revoir fut celui de deux années qui dès longtemps se seraient connues.

Comme elle allait tourner le coin de la rue, devant un seuil étroit ouvert de plain-pied, Vera faillit heurter une de ces femmes dégradées, aux vêtements criards, à l'allure équivoque, dont la ville allait se remplir au coucher du soleil. Son premier mouvement fut de se détourner avec dégoût et ce geste la rejeta vers la porte entr'ouverte.

— Par Bacchus, cria la femme, ne me prenez pas mon logement, j'en ai besoin. . .

Mais déjà la jeune fille s'était ressaisie ; la pitié dont elle venait de faire le premier apprentissage inclina son cœur délicat vers cette malheureuse. A la grossièreté de l'attaque elle ne répondit rien. Mais prenant dans sa tunique une pièce d'or elle la lui mit dans la main en murmurant à voix basse :

— Quelques jours au moins vivez honnête.

[A suivre]